POÉSIES

POPULAIRES

DE LA BASSE-BRETAGNE.

§ Ier.

Introduction. — Cause de la perte des ouvrages des bardes bretons. — Le XVIe siècle en Bretagne.

Il s'est trouvé des Parisiens qui, un beau jour, ayant du loisir, ont eu l'idée de faire un voyage en Bretagne, par désœuvrement, comme s'il se fût agi d'une promenade aux eaux de Barèges. Ils avaient entendu dire qu'il y avait de la mer de ce côté, une nature sauvage et un peuple bizarre qui faisait encore le signe de la croix et pliait les deux genoux devant Dieu! — C'était à voir au XIXe siècle, et, tout fiévreux d'impatience, ils sont partis!...

Mais à peine arrivés sur nos grèves algueuses, au milieu de nos landes, un indicible étonnement les a saisis. Ils ont cherché autour

d'eux le peuple *moyen âge* qu'ils avaient rêvé, ce peuple à gants de buffle, à pourpoint de serge, toujours la rapière au poing et le *mort-dieu* à la bouche; dramatiques sacrépands que leur avait fait connaître la *Porte Saint-Martin* dans ses leçons d'histoire en huit tableaux. Au lieu de cela, ils n'ont aperçu qu'une population à longue crinière, à *bragou-bras*, silencieuse et grave comme les calvaires de granit parmi lesquels elle vit. Ils ont voulu parler, et au lieu de la prose de Froissard, ils ont entendu une langue dure, aux inflexions âpres et sifflantes. Alors, toutes leurs belles espérances se sont évanouies. Les réalités ont plu sur leur enthousiasme et l'ont éteint à plat. Le moyen âge, sans rouge, et fardé de sa seule crasse, leur a fait mal au cœur. Il leur a semblé qu'ils étaient tombés au milieu d'un peuple de sauvages de l'Orénoque. Ne comprenant ni les hommes, ni les choses dont ils étaient entourés, le vertige les a pris; ils ont crié vers leur cher Paris, comme des enfans après la maison paternelle, et, tout épouvantés encore, ils se sont jetés dans la diligence qui devait les ramener à ce centre classique de toute civilisation.

Une fois de retour, Dieu sait quels récits! quels détails! quelles déplorations! — Les uns n'avaient rien vu, rien trouvé. La Bretagne ne valait pas la peine qu'on la regardât; c'était une vieille duchesse qui s'était figuré qu'elle était vénérable, et qui n'était que vieille. — D'autres, au contraire, avaient vu d'incroyables choses. Ils venaient de chez un peuple plus étranger au progrès social que les tribus du Kamchatka. Chez lui, le journal de terre *s'achetait six liards; la greffe n'était point encore connue, et les hommes mangeaient à l'auge,* comme les pourceaux civilisés de Poissy (1). Au récit de ces nouveaux Colomb, vous jugez quel était l'émoi! Les bourgeois du Marais en frémissaient d'horreur; les têtes les plus chaudes parlaient d'*avertir le gouvernement*; et, un beau jour, la chambre des députés recevait une pétition dans laquelle on signalait la barbarie de cette Bretagne, qui *parlait encore un patois inintelligible* (pour ceux qui ne le comprenaient pas!), et par laquelle *on suppliait très humblement le gouvernement de répandre dans cette*

(1) Voyez la lettre publiée par M. Aimé Martin dans le *Journal des Débats*.

malheureuse contrée la langue de Voltaire et de Rousseau (1), cette langue éloquente et si gracieuse dans la bouche d'un paysan champenois ou d'un gamin de Paris!

Nous aurions plaint les philantropiques auteurs de cette pétition, si le hasard les eût mis face à face d'un *Le Brigand* (2) ou d'un *Latour d'Auvergne* (3). Leur opinion exprimée sur le celtique aurait amené une discussion scientifique dont il leur eût été difficile de se tirer. Nos érudits n'auraient pas manqué de leur démontrer que le prétendu patois qu'ils attaquaient était une admirable langue, parlée autrefois dans une partie du monde, et dont nos jargons modernes s'étaient enrichis. On leur eût prouvé que toutes les poésies romanes, toutes les féeries, tous les romans chevaleresques avaient été primitivement écrits en celtique, et que les troubadours n'avaient fait que les traduire ou les imiter. Il eût suffi du reste, pour arriver à l'évidence de cette vérité, de répéter ce qu'a dit à cet égard de Larue, dans son mémoire sur les *bardes de l'Armorique*.

Nous ne prétendons pas entrer dans ces arides discussions, ni prendre en main le drapeau de nos enthousiastes philologues. Sans discuter l'antiquité du breton, ni son identité avec le celtique, nous tâcherons de donner une idée des poésies populaires que la Bretagne possède encore, d'analyser leur caractère et de faire saisir le rapport qu'elles peuvent avoir avec le pays où elles sont nées, et les hommes qui l'habitent.

Cependant nous ne pouvons nous défendre, avant d'entrer en matière, de répondre à une objection qui a souvent été faite contre l'existence d'une littérature bretonne antérieure à la littérature romane.

On a demandé comment les ouvrages primitifs, écrits en langue bretonne, auraient pu se perdre, et l'on a tiré, de l'impossibilité de cette disparition, la conclusion qu'ils n'avaient jamais existé.

(1) Cette pétition fut présentée à la chambre des députés avant la révolution de juillet.

(2) *Le Brigand*, philologue d'une érudition prodigieuse, et né dans les Côtes-du-Nord. Il a soutenu qu'Adam et Eve parlaient breton dans le paradis terrestre.

(3) *Latour-d'Auvergne*, premier grenadier de France, était de Carhaix. Il a fait un ouvrage sur les antiquités celtiques.

Cette objection est plus spécieuse que convaincante. Si les ouvrages bretons que la tradition nous a conservés, ne remontent point généralement plus haut que 1500, la raison en est facile à trouver. Ce ne fut qu'au commencement du XVIe siècle (à cette époque où la société, si fortement cerclée jusqu'alors par les croyances, commença à craquer de toutes parts) que la Bretagne fut réunie à la France; mais déjà, depuis long-temps, l'individualité de cette contrée avait reçu de fortes atteintes. Les longs démêlés de de Blois et de Montfort, relativement au duché, en appelant dans ce pays les armées de France et d'outre-mer, avaient surtout été funestes à son originalité primitive. La petite noblesse bretonne, sortie de ses manoirs pour se mêler aux Français et aux Anglais, prit bientôt leurs mœurs, leur langage et leurs habitudes. Quant aux comtes et aux seigneurs, ils avaient perdu, depuis long-temps, leur écorce armoricaine à la cour des ducs, où les étrangers étaient aussi nombreux que les Bretons. Par suite, il y eut, en Bretagne, une vraie transfiguration des mœurs premières; et, dans cette transformation, l'esprit français domina, parce qu'outre les raisons de sympathie et de convenance politique, la France était un trop gros soleil pour ne pas attirer, dans son mouvement, tout ce qui gravitait près d'elle. Elle entraîna ainsi successivement toutes les provinces indépendantes, et bientôt tous ces astres secondaires, engagés dans l'orbite de la grande planète, ne brillèrent plus que de la lumière qu'ils en empruntèrent. Ce fut ce qui arriva à notre pays. La vieille Bretagne fit nouvelle peau. Elle se francisa sans s'en apercevoir, et sa nationalité était déjà morte depuis long-temps lorsque Charles VIII écrivit son épitaphe.

Or, pendant cette longue et progressive métamorphose, la littérature celtique dut être singulièrement négligée. En se substituant à la langue primitive, le français fit oublier les ouvrages bretons. Ceux-ci se perdirent alors d'autant plus facilement que les copies en étaient, sans doute, peu nombreuses, vu l'ignorance du pays et de l'époque, qui rendait la plupart des gentilshommes étrangers aux livres, et surtout par la raison que l'imprimerie n'avait pas encore reproduit ces écrits. Il faut remarquer aussi que le goût des lettres s'était perdu dans notre contrée au milieu du fracas des

guerres civiles, et que les monastères, où l'on eût pu recueillir ces précieux débris, se fermèrent devant des ouvrages profanes pour recevoir exclusivement les légendes merveilleuses et les carthulaires, qui, toutefois, n'échappèrent alors au naufrage et ne traversèrent les trois siècles suivans, que pour fournir du papier à cartouche à Villaret de Joyeuse dans son fameux combat de prairial.

Cependant notre province n'avait pas tellement mué sa nationalité qu'il ne lui en fût rien resté : la vieille Bretagne se mourait; mais, comme il arrive dans toute agonie, les extrémités s'étaient refroidies les premières, et les restes de vie s'étaient réfugiés vers le cœur. Le peuple était encore breton; le peuple avait conservé sa foi, ses mœurs et son langage. Malheureusement, ce n'était pas à lui qu'avaient été confiés les dépôts littéraires. Tout était entre les mains des seigneurs. Le peuple n'avait d'autres bibliothèques que sa mémoire, dans laquelle il n'avait gardé que quelques chants qui se perdirent à la longue, ou se défigurèrent par les successives modifications du langage.

Tout se réunit donc pour anéantir les traces des premiers bardes. Un seul échappa à cette destruction générale. Ce fut Guinclan, qui, dans le ve siècle, chantait aux Bretons les destinées futures de leur patrie, et dont les poèmes, consacrés par la gloire, comme ceux d'Homère, étaient connus sous le nom de *prophéties de Guinclan*. Un manuscrit de ces prophéties existait encore, en 1701, à l'abbaye de Landevenec; mais, depuis, il a été perdu! Vainement le barde s'était promis l'immortalité et s'était écrié dans une de ses prédictions : « L'avenir entendra parler de Guinclan; un jour les descendans de Brutus (1) élèveront leurs voix sur *Menez-Bré*, et ils s'écrieront, en regardant cette montagne : — Ici habita Guinclan! — Et ils admireront les générations qui ne sont plus et les temps dont je sus sonder les profondeurs! »

De tous les chants du poète, ces vers seuls ont échappé au temps qui semble les avoir conservés à dessein, et comme une amère ironie lancée par lui au génie.

On peut donc dire que, dès avant le XVIe siècle, la Bretagne avait renoncé à son héritage poétique, et que ses vieux lais, ses romans

(1) Les Bretons. — Les légendaires font de Brutus le père du peuple breton.

chevaleresques et fériques achevèrent alors de tomber en oubli. C'est aussi de la même époque qu'il faut faire dater la littérature religieuse et élégiaque, cultivée jusqu'à nos jours par les paysans bretons avec tant de talent, mais pourtant, il faut l'avouer, avec une originalité et un succès toujours décroissans.

Du reste, ce XVIe siècle présenta, dans notre pays, un spectacle étrange et digne d'être étudié. En même temps que la noblesse se francisait, par une réaction singulière d'idées, le peuple tendait à se nationaliser plus que jamais. L'on eût dit qu'au moment où ces gens à cuirasse renonçaient à leur drapeau séparé, les hommes de travail et d'industrie en voulaient élever un nouveau qui distinguât leur pays de tout autre. Aussi, tandis que l'individualité politique de la Bretagne se perdait, le peuple travaillait à lui redonner une individualité artistique et littéraire. Le mouvement qui s'effectua alors fut immense. La Bretagne entière se souleva comme travaillée par un volcan. Ce volcan, c'était la pensée populaire qui cherchait ses cratères, et comme la foi religieuse dominait surtout cette masse en fermentation, la lave qui s'en échappa parut toute teinte de ses brûlantes croyances. Il sembla, un instant, que le peuple entier s'était mis à genoux, et que toutes ses actions s'étaient transformées en prières. C'est à cette époque qu'il faut faire remonter les innombrables calvaires, chapelles, églises et oratoires qui hérissent encore notre province. Tout ce que l'intelligence humaine put inventer de ressources fut tour à tour mis en œuvre pour ces merveilleuses constructions. Les ouvriers les plus habiles faisaient vœu de ne travailler qu'aux églises, et ils parcouraient la Bretagne offrant aux prêtres des moindres villages leur temps et leurs marteaux. Il en était qui se vouaient uniquement à la construction des chapelles élevées à la vierge Marie et qui refusaient tout autre travail. Quelques-uns, adonnés à la sculpture du kersanton, s'imposaient, comme une obligation religieuse, la confection, par jour, d'un certain nombre de feuilles de chêne, de trèfles ou d'arabesques. Ils appelaient cette pratique religieuse : *Le chapelet du picoteur* (1).

La poésie ne put rester étrangère à cet élan. Mise à la porte des

(1) Piqueur de pierre.

châteaux, comme une vieille connaissance dont on rougissait et que l'on ne voulait plus voir, elle vint frapper aux chaumières, où elle fut reçue avec joie. Mais, au milieu de sa nouvelle cour, il lui fallut nécessairement changer quelque chose à ses habitudes. Elle n'avait plus à parler à des chevaliers des prouesses de leurs ancêtres, à de grandes dames des tendres faiblesses de leurs aïeules; il fallait parler au peuple un langage qu'il comprît. La poésie laissa là ses habits du beau monde; elle destitua l'esprit au profit de l'imagination, et elle se fit peuple, c'est-à-dire tout cœur et toute foi, toute ignorance et toute passion. Alors parurent ces poèmes si profondément frappés au coin de la nature, ces *guerz*, ces *drames*, ces *sônes*, ces *cantiques* dont tant d'admirables débris sont arrivés jusqu'à nous.

Il faut donc bien se le rappeler, les compositions bretonnes que nous allons nous efforcer de faire connaître, appartiennent toutes aux trois siècles qui se sont écoulés depuis 1600 jusqu'à nos jours. Dans l'examen auquel nous allons nous livrer, nous ferons abstraction des ouvrages en prose, parce qu'ils sont peu nombreux, peu remarquables, et, d'ailleurs, pour la plupart, traduits du français. La prose est une forme trop logique pour les littératures populaires, qui ne sont qu'impression et mouvement. Le jour où il y a eu sur la terre un homme qui a courbé la tête pour prier ou pour pleurer, il y a eu un poète; mais les grands prosateurs ne sont venus que plus tard, avec les sciences et la philosophie. Homère avait mendié dans les villes de la Grèce cinq siècles avant que Platon élevât la voix.

Les poésies populaires de la Bretagne peuvent se partager en deux grandes classes : *les poésies chantées* et *les drames;* nous ne nous occuperons, pour le moment, que des poésies chantées.

§ II.

Poèmes chantés. — Leur influence en Bretagne. — La folle d'Auray. — Différentes espèces de poèmes chantés.

Tous les poèmes chantés des Bretons sont écrits en strophes et en vers de douze, de dix, de huit ou de six pieds; ces vers sont

rimés, mais sans que les auteurs se piquent d'un grand rigorisme à cet égard. Les licences qu'ils prennent pour les rimes, et même pour la mesure, sont d'autant plus facilement pardonnées qu'ils s'adressent à un public peu lettré et peu difficile. Eux-mêmes sont d'ailleurs, le plus souvent, des hommes simples et ignorans, qui chantent comme les fauvettes et les rossignols, sans règle, sans travail, sans méthode. Ce sont ou de jeunes cloarecs tristes d'amour, ou des maîtres d'école de village, ou des clercs de campagne, ou même de pauvres manouvriers vivant de leurs bras et suant leur pain de chaque jour. Habituellement ils donnent, dans la dernière strophe de leur poème, leur nom, leur profession, et des détails sur leur famille. Cette dernière strophe est, pour le poète breton, ce qu'est pour nous la préface : une carte de visite déposée à la porte de la Renommée.

Tous les poèmes à strophes, écrits en langue celtique, s'approprient à un air national et se chantent, quelle que soit leur étendue. Je me souviens qu'un jour, en arrivant au pardon de *saint Jean du doigt*, près Morlaix, j'entendis un aveugle qui chantait des vers bretons sur la naissance de Jésus-Christ; en repassant, le soir, je le trouvai à la même place, continuant son sujet, qu'il n'avait point achevé. Je m'approchai, et j'appris de lui-même qu'il lui fallait habituellement tout un jour pour chanter le poème entier. Encore ne le savait-il pas complètement, comme je pus m'en assurer en lui faisant réciter quelques strophes dont les interpositions, les lacunes et les non-sens perpétuels prouvaient que l'ouvrage primitif avait été défiguré. Du reste, il en est de même de presque toutes les poésies que chantent les Bretons. Ils n'en savent, le plus souvent, que des fragmens altérés, qu'ils psalmodient, comme les gondoliers des lagunes le font des strophes du Tasse, en substituant fréquemment leurs propres inspirations à celles de l'auteur.

Quant au nombre des poèmes populaires de la Bretagne, nul ne saurait le dire. En le portant à huit ou dix mille, on resterait audessous de la réalité. J'ai parcouru le Finistère en tout sens, j'ai écouté ses pâtres, ses mendians, ses fileuses, et presque à chaque fois c'était un nouveau chant que j'entendais. Aussi nulle parole ne peut rendre quelle enivrante sensation éprouve celui qui comprend notre vieux langage, lorsque, par un beau soir d'été, il traverse

les montagnes de la Cornouaille, en prêtant l'oreille aux chansons des bergers. A chaque pas, la voix d'un enfant ou d'une vieille femme lui jette, de loin, un lambeau de ces antiques ballades, chantées sur des airs comme on n'en fait plus, et qui racontent un miracle d'autrefois, un crime commis dans la vallée, un amour qui a fait mourir! Les couplets se répondent de roche en roche, les vers voltigent dans l'air comme les insectes du soir; le vent vous les fouette au visage, par bouffées, avec les parfums du blé noir et du serpolet... Et tout plongé dans cette atmosphère poétique, rêveur et enchanté, vous vous avancez au milieu d'une campagne agreste, vous voyez de grandes pierres druidiques, habillées de mousse, qui se penchent au bord des bois; des ruines féodales, accroupies dans les bruyères, sur le flanc des coteaux; et, parfois, au haut des montagnes, des figures d'hommes échevelés et étrangement vêtus vous apparaissent, et passent, comme des ombres, entre l'horizon et vous, se dessinant sur un ciel que la lune commence à éclairer! — C'est comme une vision des temps passés, comme un rêve que l'on ferait après avoir lu une page d'Ossian!

La forme donnée à tous leurs poèmes par les Bretons est la suite de leur goût prononcé pour le chant. L'Italien lui-même, quoique plus délicat dans ses créations et surtout plus habile à les exécuter, n'a pas une oreille plus juste, un sentiment musical plus passionné. Du reste, cette aptitude du paysan armoricain lui est commune avec tous les peuples encore près de la nature. Le chant est l'expression énergique de cette partie de l'ame que les langues humaines ne savent pas rendre. Il n'est pas moins naturel que la parole. Plus élevé que celle-ci, il est aussi destiné à traduire les émotions qui dépassent la trivialité usuelle. Il passionne la langue, comme l'accent, qui n'est lui-même qu'un chant timide. Les Bretons l'ont ajouté à toutes leurs compositions, et la chanson forme toute leur littérature. Aussi revêt-elle tour à tour les diverses physionomies de l'art d'écrire. Ode, roman, élégie, satire, morale, enseignement scientifique, il n'est rien qu'elle ne renferme. C'est la presse, ou plutôt c'est le journalisme sous ses faces variées. Elle résume tout, depuis *l'Agronome* jusqu'au *Charivari*. L'air populaire qui l'encadre et la rend plus facile à retenir est comme le format du journal. Active, bavarde, coureuse, ainsi que notre presse

timbrée, la chanson court, flambe, crie de loin; elle a toujours ses bottes de sept lieues, et fait le tour d'un évêché en trois jours. Pour télégraphe, elle a ses pâtres, qui la transmettent de rocher en rocher, de colline en colline. On la voit courir et gagner de proche en proche, semblable à ces feux que les clans écossais allumaient sur leurs montagnes, et qui allaient porter à vingt lieues l'appel de la révolte. Lorsque le choléra ravageait la Bretagne, les administrateurs s'évertuèrent à instruire nos paysans des précautions qu'il fallait prendre contre le fléau. Les circulaires se succédèrent; toutes les portes des cimetières de village furent placardées d'instructions officielles!... Vaines tentatives! — Le paysan passait tout droit, son grand chapeau sur les yeux, et ne lisait pas. Un poète eut la pensée de mettre en vers les moyens à employer pour prévenir la maladie... — Et une semaine après, on chantait, dans les fermes et les bourgs les plus reculés, sur un air connu :

« Pour éviter le choléra, chrétiens, il faut manger peu de fruits et boire votre eau mêlée de vinaigre; il ne faut point vous étendre sur l'herbe froide au moment où vous suez.

« Songez-y, chrétiens! car voici *l'août* avec ses soifs, ses lassitudes et ses sueurs. Ceux qui n'écouteront pas mes conseils seront frappés; on les clouera entre quatre planches, et leurs enfans resteront sur la terre, pauvres mineurs sans appui (1). »

On conçoit quelle influence ont dû acquérir les chansons ainsi popularisées. Elles sont devenues, selon l'expression de l'un des poètes du pays, *un couteau à deux lames*, que l'on peut enfoncer, au besoin, dans la gorge d'un ennemi. Cependant il est juste de dire qu'elles ont conservé une impartialité rarement démentie, et qu'il serait heureux de trouver dans notre journalisme plus civilisé. La chanson bretonne, quand elle est satirique, exprime réellement l'opinion. Souvent on ne pourrait dire qui l'a faite; la clameur publique a été le poète.

(1) Nous devons dire, pour ne rien omettre, que le préfet du département ne voulut pas faire répandre, par le moyen des maires, la chanson sur le choléra, vu *qu'elle n'était pas signée par un médecin*. L'hygiène publique fut confiée aux mendians, qui colportèrent la complainte de village en village, et le préfet continua à écrire des circulaires.

Ce caractère de rigoureuse équité lui a donné une véritable magistrature populaire. Elle est chargée de réviser les sentences de la justice, comme autrefois le tribunal des francs-juges. A elle appartient la défense de cette moralité de cœur en dehors des lois, et que le cœur seul peut juger. Ses arrêts, adoptés par l'opinion, sont irrévocables, chacun se fait bourreau pour les exécuter. Nous pouvons citer, à ce sujet, un fait dont nous affirmerons l'exactitude, parce que nous en avons été personnellement témoin, et qui en dira plus que tous les raisonnemens.

Lorsqu'une partie du Morbihan se souleva, pendant les cent-jours, on sait qu'un combat s'engagea près d'Auray, entre les insurgés et les bleus. Ce ne fut qu'un échantillon de guerre civile, un *fac-simile* de 93. Cependant l'affaire fut assez meurtrière pour laisser quelques centaines d'hommes cuver leur sang dans les douves des chemins creux, car ce fut là qu'on trouva presque tous les cadavres; et, comme le remarqua avec une farouche naïveté le maire chargé de déblayer le champ de bataille, *cela avait l'air des suites d'un pardon, et de braves gens qui s'étaient endormis dans le vin*. Malheureusement bien peu de ces dormeurs se réveillèrent.

Le lendemain du combat, de bon matin, une femme se rendait aux champs, sa faucille sur le bras. Tout en marchant le long du chemin qu'elle suivait, elle regardait curieusement de tous côtés. Autour d'elle, les arbres étaient troués de balles, les buissons brisés, et la terre piétinée. De loin en loin on voyait la route semée de boutons, de cheveux, de brins de laine tordue arrachés à des épaulettes, de papier à cartouche, de lambeaux de chapeaux bretons, percés par le plomb ou la baïonnette, de flaques de sang à demi figé. Tout indiquait qu'un engagement vif et récent avait eu lieu dans cet endroit. Quant aux cadavres, ils avaient tous disparu; les paysans étaient venus, pendant la nuit, leur donner la sépulture, et les femmes avaient parcouru le champ de bataille, le bissac sur l'épaule, dépouillant les morts ennemis et disant une prière pour les leurs. On parlait même de riches butins faits ainsi par quelques-unes, et l'on aurait pu croire que la jeune paysanne y songeait, à voir sa préoccupation et l'espèce d'attention avec laquelle son œil scrutait les halliers des deux côtés du chemin.

Elle était enfin arrivée à un endroit plus large, presque entière-

ment occupé par un marécage touffu, et elle commençait à presser le pas, comme si elle avait renoncé à toute espérance, lorsqu'elle vit les roseaux du marais s'agiter. Un cliquetis de fer retentit, la pointe d'une baïonnette apparut; puis une figure sanglante se souleva avec effort.

La Bretonne s'arrêta tout court. Elle ne jeta pas le moindre cri; mais elle serra plus fortement le manche de sa faucille.

Cependant des gestes et quelques mots prononcés en breton du pays l'engagèrent à s'approcher; elle fit quelques pas dans les herbages.

Le blessé était parvenu à se mettre à genoux, en s'appuyant sur son fusil, et la paysanne vit, à sa veste bleue garnie de boutons pressés, que c'était un marin (1).

Elle s'arrêta de nouveau indécise. Mais il lui cria d'approcher, en lui disant qu'il ne voulait point lui faire de mal, qu'il pouvait d'ailleurs à peine remuer, ayant eu la jambe fracassée par une balle.

La paysanne enhardie avança de quelques pas.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle brièvement.

— Y a-t-il des bleus ici près?

— Les bleus sont partis.

— Partis!... Et depuis quand?

— Depuis hier.

— Cela n'est pas possible, s'écria le marin; est-ce que nous n'avons pas été les plus forts?

La paysanne ne répondit rien. Elle resta droite et impassible, comme si elle n'avait pas entendu. Elle mentait pourtant, car les bleus étaient à Auray.

Le marin recommença ses questions; elle y répondit de manière à lui faire croire qu'il était abandonné et sans espoir de secours. Blessé la veille, lorsqu'il tiraillait avec les chouans, vers la fin du jour, le malheureux avait passé la nuit dans les roseaux du marais, sans pouvoir faire un mouvement, et torturé par d'affreuses souffrances. Il avait espéré que le jour lui permettrait de faire con-

(1) Plusieurs compagnies de marins se trouvèrent à la journée d'Auray et combattirent près des fédérés avec le plus grand courage.

naître sa situation à ses compagnons, mais la nouvelle de leur départ le jetait dans le désespoir. La force lui manquait pour quitter le lieu où il se trouvait, et lors même qu'il l'aurait eue, il eût craint d'être assassiné par le premier paysan qui l'aurait rencontré.

Dans cette extrémité, il songea qu'il n'avait plus d'espoir que dans la jeune paysanne que le hasard lui avait fait rencontrer. Il était lui-même du pays. Son père et ses frères, pêcheurs à *Locmariaquer,* pouvaient le sauver en venant le chercher; il conjura la jeune fille de les aller trouver. Il employa les supplications les plus pressantes, les menaces mêmes; mais celle-ci resta insensible à tout. Ses regards ardens roulaient autour d'elle, puis se fixaient sur le marin, qui se tordait à ses pieds. Elle s'approcha enfin vivement de lui, et d'une voix brève et hardie :

— Si tu veux que j'aille à *Locmariaquer,* dit-elle, donne-moi ta montre!

Et, en parlant ainsi, elle voulut saisir le cordon qui retenait celle-ci; mais le blessé se jeta en arrière, et fit un effort pour la repousser.

— Après, après, dit-il, quand tu reviendras... Je te donnerai ma montre et de l'argent avec....

— En as-tu, seulement? demanda la paysanne.

— J'en ai.

— Où est-il?

— Là.

— Montre-le moi?

— Me promets-tu de me sauver après?

— Oui.

— Eh bien! tiens, regarde.

Le confiant marin se pencha sur son havresac, qu'il avait détaché et qui était auprès de lui; ses deux mains commencèrent à en déboucler avec peine les courroies.

— Tiens, bleu! cria la Bretonne.

Et elle lui déchargea sur la tête un coup de faucille qui lui ouvrit le crâne! il ne poussa pas un soupir; ses deux bras se raidirent, et il tomba la face sur le havresac.

Alors la jeune fille prit sa montre, son argent, ses vêtemens; elle lava tranquillement dans la mare ses pieds qui étaient pleins

de sang, puis alla aux champs couper son faix d'herbe, et revint à la maison; en arrivant, elle jeta sur son coffre tout ce qu'elle avait pris au marin, en disant :

— J'ai trouvé le corps d'un bleu, voilà ce qu'il avait.

On s'extasia sur son bonheur, et les choses en restèrent là.

Mais le soir même, le cadavre trouvé fut reconnu par la famille; bientôt plusieurs circonstances trahirent la jeune fille, et tout fut découvert. Le marin tué était un de ces jeunes gens que le recrutement habille d'une opinion en même temps que d'un uniforme, et auxquels on coud réglementairement la cocarde du parti qui gouverne. Enrôlé forcément pour le port de Brest, il en était parti avec ses compagnons et était venu combattre à Auray, sans qu'il lui eût été possible de faire autrement. Cette position, comprise par les paysans, parce que c'était celle de plusieurs de leurs enfans, fit plaindre la mort du marin, et rendit odieuse celle qui l'avait assassiné. Il y avait d'ailleurs, dans les circonstances du meurtre, une basse scélératesse qui répugnait à tous. On n'avait pas tué cet homme pour le tuer, mais pour le voler, et c'était là ce qui faisait horreur à la foule, toujours si scrupuleuse, comme on sait, à cet égard. Dans de pareils cas, l'argent tache plus les mains que le sang. Aussi y eut-il un cri général de colère contre la paysanne, et, comme il arrive dans toutes ces réactions généreuses où l'esprit de parti cède un instant à la voix de l'équité, l'indignation fut excessive et sans frein. A défaut de la justice des tribunaux, la justice populaire se chargea de la punition du crime. La jeune fille fut rejetée de la société des chrétiens, et tout le monde s'écarta d'elle comme si la lèpre l'eût atteinte. Chassée de chaque métairie, nul paysan ne voulut plus de ses services, nul propriétaire ne voulut lui louer une cabane, et elle n'eut bientôt d'autre abri que le porche de l'église. Partout où elle passait, on voyait chacun se jeter de côté. A la fontaine, lorsqu'elle arrivait, les femmes tiraient leurs cruches en disant : — Place à la *tueuse*. — C'était le nom qu'on lui avait donné. Pour mettre le sceau à la réprobation publique, on fit une chanson dans laquelle la mort du jeune marin était racontée avec tous ses affreux détails. Alors, partout où la jeune fille parut, elle entendit répéter le chant vengeur : son supplice ne fut

plus un supplice ordinaire, ayant son temps et son terme, il passa dans le domaine public, il entra dans les mœurs! Elle marcha, semblable à Caïn, avec la marque fatale au front, au milieu d'hommes qui, comme autant de piloris vivans, lui chantaient son crime et la maudissaient. En vain voulut-elle fuir de la paroisse; partout où pouvait arriver une brise, partout où pouvait parvenir la voix d'un berger, le refrain terrible retentissait.

Un jour (c'est-elle-même qui l'a raconté), elle rencontra dans un champ, loin d'Auray, un petit garçon de six à sept ans, qui cueillait des marguerites. Elle s'approcha et s'assit à ses côtés; pour elle, malheureuse abandonnée, qui depuis un an n'avait touché la main de personne, c'était une grande joie que de caresser cet enfant. Elle le prit sur ses genoux, et se mit à le caresser à la façon d'une mère, en lui chantant des complaintes; quand elle eut fini :

— Je sais une plus belle chanson que toi, dit l'enfant; écoute, c'est mon père qui me l'a apprise.

Et il se mit à chanter :

« Ecoutez tous, chrétiens, écoutez le crime. Maria Marker a tué un bleu d'un coup de faucille, un bleu qui lui demandait miséricorde dans la langue de sa paroisse, et qui était un pauvre conscrit du pays! »

La malheureuse laissa rouler le petit garçon à terre, en jetant un cri, et elle s'enfuit à toutes jambes.

C'était trop de honte et de douleur pour une seule tête; la *tueuse* y succomba; elle perdit la raison.

Quand je la vis, il y avait déjà plusieurs années qu'elle était folle. Je fus frappé de son aspect. C'était encore une large et forte fille d'environ vingt-quatre ans, carrément taillée à l'ébauchoir. Ses membres, où les muscles et les veines disparaissaient enfouis dans des chairs tannées, semblaient formés de deux pièces lourdement articulées. Elle rappelait, pour l'ensemble, ces Vierges de pierre que l'on voit, debout, dans les niches de nos fontaines consacrées; œuvres brutes, dans lesquelles l'art n'a fait tomber que la moitié du voile de granit qui cachait la statue, et qui laissent douter s'il y a là dessous quelqu'un, ou si ce n'est qu'une pierre. Cependant, vu de près, le visage de la *tueuse* avait une expression singulièrement farouche. C'était une face anguleuse, pleine de lignes qui

heurtaient l'œil et lui faisaient mal, tandis qu'au fond de son regard atone flottait je ne sais quelle férocité rusée. Tout en elle portait le cachet de cette race celtique abâtardie, chez laquelle les qualités primitives ont dégénéré en vices correspondans, et qui tient à la fois du Cafre et du Siaoux. Elle répondait rarement aux questions qu'on lui adressait. Mais qu'un seul mot de la chanson terrible arrivât jusqu'à son oreille, et, comme frappé d'une commotion galvanique, ce corps de pierre se levait, cette grossière statue devenait chair et souffrance. Elle jetait des cris, se tordait les bras, tournait sur elle-même, puis, tout à coup, comme prise d'un vertige, elle courait, se maudissant, appelant les enfans, fuyant pour être poursuivie, répétant les couplets accusateurs; — et, à mesure que sa voix s'élevait, la chanson semblait la prendre plus fortement en sa possession; on eût dit que le remords s'incarnait en elle, qu'il se formait, dans son être, deux êtres, dont l'un avait mission de torturer l'autre, et que sa conscience furieuse donnait la chasse à son ame!... Tous ses traits, tous ses gestes, exprimaient ce double rôle de vengeresse et de victime. Elle pleurait et rugissait, demandait grace, et lançait des malédictions. C'était un spectacle tel qu'on n'en peut voir sans fermer les yeux : — la lutte du bourreau et du condamné sur le bord de l'échafaud!

§ III.

Des différentes espèces de poésies chantées. — Cantiques. — Cantique sur l'enfer. — Un noël.

Les poèmes bretons à strophes, ou poèmes chantés, peuvent se diviser en cinq espèces différentes : *les cantiques*, *les guerz*, *les chansons*, *les sônes*, *les poèmes proprement dits*.

Nous allons examiner séparément chacun de ces genres.

Nous devons pourtant l'avouer, c'est avec une sorte d'embarras que nous commençons cet examen, et nous craignons bien qu'il ne puisse donner une juste idée des chants populaires que nous avons entrepris de faire apprécier. Ces poésies nationales, toutes d'attitude et de mouvement, supportent mal une sèche analyse. Nous aurions

encore préféré les faire connaître par notre traduction, quelque défectueuse qu'elle soit. C'eût été au moins un portrait peint d'après l'original, et non un signalement de passeport; mais l'espace nous manque pour suivre une pareille marche. La reproduction des principaux chants populaires de la Bretagne remplirait un volume, et nous pouvons à peine disposer de quelques pages. On nous pardonnera donc de réduire notre tableau aux dimensions du cadre : on tâchera surtout de suppléer, par la pensée, à ce qui manquera à nos traductions; de deviner les charmes dont nous n'aurons pu conserver qu'une ombre. Les poésies populaires sont encore plus difficiles à traduire que les autres. Elles ressemblent aux fleurs et aux fruits particuliers à chaque contrée; pour en sentir toute la suavité, il faut les cueillir sous leur ciel. Ces chants, que je donne ici, tout pâles du voyage qu'ils ont fait pour passer de leur langue dans la nôtre, sont comme les oranges que les marins nous apportent des pays lointains, demi-flétries, et ayant à peine conservé un reflet de leur couleur dorée, une trace de leur parfum délicieux.

Les *cantiques* occupent le premier rang parmi les chants de la Bretagne, et par leur nombre, et par leur popularité; mais l'on s'en ferait une idée complètement fausse, si on en jugeait d'après les misérables rapsodies françaises qui se psalmodient dans nos églises, sur des airs d'opéra. La valeur poétique du cantique breton n'est nullement inférieure à celle des autres chants celtiques. Cette différence est, du reste, facile à concevoir. Dans notre province, la poésie a conservé son premier caractère religieux; Dieu n'y est pas encore tombé dans le domaine des bouts-rimés, et les grandes images du ciel et de l'enfer, du jugement et de l'éternité, n'ont point été abandonnées, avec les charades, aux Muses de la *rue des Lombards*. Nos poètes les plus habiles sont des chrétiens fervens qui se font gloire de célébrer leurs croyances. Chaque canton a son David en sabots, qui chante et qui prie; aussi les cantiques bretons sont-ils innombrables : du reste, revêtant toutes les formes, ce sont tantôt des psaumes terribles et insensés comme ceux d'Isaïe, tantôt de naïves et douces élégies comme celles de l'Ecclésiaste. Poésie tour à tour gigantesque, sombre et ingénue; riche comme un soleil couchant, ou nue comme une tombe; plus

haute que le cèdre, ou plus humble que l'hysope. En voici quelques exemples.

L'ENFER.

— L'enfer ! l'enfer ! savez-vous ce que c'est, pécheur ?

C'est une fournaise où rugit la flamme, une fournaise près de laquelle le feu d'une forge refermée, le feu qui a rougi les dalles d'un four n'est qu'une misérable fumée.

Là, jamais on n'aperçoit de lumière ; le feu brûle comme la fièvre, sans qu'on le voie ! Là, jamais n'entre l'espérance ; la colère de Dieu a scellé les portes.

Du feu sur vos têtes, du feu autour de vous ! — Vous avez faim ? — Mangez du feu. — Vous avez soif ? — Buvez à cette rivière de soufre et de fer fondu !

Vous pleurerez pendant l'éternité ; vos pleurs feront une mer, et cette mer ne sera pas une goutte d'eau pour l'enfer ! — Vos larmes entretiendront les flammes, loin de les éteindre, et vous entendrez la moëlle bouillir dans vos os.

Et puis, on coupera vos têtes sur vos épaules, et pourtant vous vivrez ! Les démons se les jetteront l'un à l'autre, et pourtant vous vivrez ! Ils rôtiront votre chair sur les brasiers ; vous sentirez votre chair se réduire en charbon, et pourtant vous vivrez !......

Et là, il y aura encore d'autres douleurs ; vous entendrez des reproches, des malédictions et des blasphèmes.

Le père dira à son fils : — Sois maudit, fils de ma chair ! car c'est pour toi que j'ai voulu amasser des biens par la rapine !

Et le fils répondra : — Maudit, maudit sois-tu, mon père ! car c'est toi qui m'as donné cet orgueil qui m'a conduit ici !

Et la fille dira à sa mère : — Mille malheurs à vous, ma mère, mille malheurs à vous, caverne d'impureté ! car vous m'avez laissée libre, et j'ai quitté Dieu !....

Vous m'avez laissée libre, et, au lieu de me conduire à la grand'messe, vous m'avez permis de passer le dimanche à dresser mes parures ; malheur à vous !....

Et la mère ne reconnaîtra plus ses enfans, et elle répondra : — Malédiction sur mes filles et sur mes fils ! malédiction sur les fils de mes filles et sur les filles de mes fils !

Et ces cris retentiront pendant l'éternité! et ces souffrances seront toujours, et ce feu, ce feu!... — c'est la colère de Dieu qui l'a allumé; ce feu, il brûlera toujours, sans languir, sans fumer, sans pénétrer moins profondément vos os!

L'éternité! — Malheur! — Ne jamais cesser de mourir, ne jamais cesser de se noyer dans un océan de souffrances!

O jamais! tu es un mot plus grand que la mer! O jamais! tu es plein de cris, de larmes et de rage; oh! tu es rigoureux; oh! tu fais peur (1). —

Il nous semble qu'il y a, dans ces terribles strophes, un vague écho de la voix de Dante, non aussi profondément triste, aussi désespérant pour l'ame, mais plus farouche, plus effrayant peut-être! Sans doute que cet enfer sent trop le païen et le vieux celte; la torture physique tient trop de place dans cet horrible tableau; mais, tel qu'il est, il fait crisper la chair d'épouvante. — C'est la salle basse du Châtelet, mais avec Dieu pour grand prévôt, et l'éternité pour horloge!

Du reste, il ne faudrait pas prendre cette matérialité crue et sauvage pour type des chants religieux de l'Armorique. Ils savent aussi plier leur dur langage aux douces inflexions de la joie. Il existe un autre cantique sur *le paradis*, aussi suave, aussi limpide que celui-ci est forcené.

Mais ce qui rend tous ces chants sacrés remarquables, ce qui les distingue, c'est l'ardente foi qu'ils révèlent, la puissance d'amour dont ils sont empreints. Sans doute, il faut que les croyances existent pour que de pareilles poésies soient composées; mais on doit concevoir aussi combien ces mêmes croyances s'entretiennent et se passionnent par la popularité de chants semblables. Les enfans naissent et grandissent au bruit de ces cantiques. Dès qu'ils peuvent parler, ils les apprennent, ils s'en pénètrent, ils finissent par les chanter sans s'en apercevoir et sans y songer, comme ils respirent, comme ils marchent, comme ils regardent. Ce sont surtout les noëls qu'ils répètent ainsi, et, dans leur bouche, ces chants

(1) Cantic an ifern.

naïfs prennent un charme inexprimable. Souvent deux pâtres, assis sur deux rochers élevés, se répondent et se renvoient alternativement les strophes de ces poèmes pieux; — alors la jeune fille qui passe en fredonnant un *sône* penche la tête pour les entendre; les laveuses suspendent les coups de leurs battoirs, au bord des *douès* ombreux, et le paysan qui siffle, en conduisant la charrue, s'arrête au bout du sillon, et appuyé sur l'attelage, écoute les deux voix lointaines.

LE PREMIER PATRE (1).

—La seconde personne de la Trinité, en voyant nos misères, s'est offerte, du fond du cœur, à son père pour nous racheter du péché, et il a parlé au Dieu du ciel.

LE DEUXIÈME PATRE.

Il a dit : Mon père, si vous le permettez, je descendrai sur la terre, je revêtirai la nature humaine, et je rachèterai les pécheurs.

LE PREMIER PATRE.

Et le père a répondu : Comment seraient-ils pardonnés? ils ont brisé le joug de mes commandemens; les portes du ciel sont fermées, et celles de l'enfer sont béantes.

LE DEUXIÈME PATRE.

Mon père, je sacrifierai pour eux mon corps, mon sang et ma vie. Songez que la nature humaine est fragile, et que la subtilité du démon est grande.

LE PREMIER PATRE.

Mon fils, j'ai pitié d'eux et je vous aime. Descendez donc sur la terre pour les arracher à la douleur, réunissez en vous l'homme et le dieu pour racheter le monde.

Une vierge de Nazareth, du nom de Marie Joachim, portera neuf mois entre ses deux flancs le fils de Dieu, et le roi des soleils et des étoiles fera son entrée sur la terre dans une étable.

LE DEUXIÈME PATRE.

Père éternel, quel nom aura votre petit enfant? quel nom aura le fils de Marie?

(1) *Voyez* Nouelio neve ha cantico, e ty prudhomme, Sant-Briec. Un vol. in-12.

LE PREMIER PATRE.

Son nom est grand ; il s'appellera *Jésus*. Jésus veut dire *Sauveur !*

Il naîtra sur une poignée de paille, et celle qui l'aura porté restera vierge ; car le fils de Dieu n'aura fait que passer à travers la nature humaine de la femme choisie, comme un rayon du ciel au travers d'un pur cristal.

LE DEUXIÈME PATRE.

C'est à Bethléem, dans une crèche, que l'on trouva le petit enfant qui était né : celui qui porte le monde sur son doigt était là, emmaillotté par une jeune vierge ; — une jeune vierge, belle comme le jour, disposait du roi des anges.

LE PREMIER PATRE.

Et alors on entendit les anges qui chantaient sur un air nouveau le *Gloria in excelsis* que l'on chante dans les églises.

Et les rois et les bergers vinrent adorer le fils de Dieu. Les rois offrirent trois présens : l'or, la myrrhe et l'encens.

LE DEUXIÈME PATRE.

L'or marquait la pureté, l'encens la divinité, la myrrhe rappelait l'enveloppe mortelle sous laquelle s'était caché le fils de Dieu.

LE PREMIER PATRE.

Et vous, chrétiens, si vous voulez aussi donner au Messie trois beaux présens, livrez-lui l'or de votre amour, offrez-lui, dans vos cœurs, l'encens de vos oraisons, et que votre pénitence soit comme une myrrhe délicieuse. AMEN.

Que l'on tâche de comprendre l'effet de cette complainte ingénue, tombant vers le soir, dans la campagne, du haut du Menès-Bré!... — Bien des fois, lorsque la chaleur ou la rêverie m'avait attardé au fond de quelque vallée, je me suis arrêté pour l'écouter ; et alors, involontairement, je me demandais tout bas s'il n'y avait pas bien du calme, bien du vrai bonheur dans la vie ignorante et crédule de ces petits paysans? Alors je me surprenais tout triste de n'être plus un enfant, — non pas celui des villes, étiolé sous les châssis du collège, mais le chevrier grandi en plein air, conduisant

ses troupeaux le long des bruyères roses, faisant le signe de la croix quand la première étoile montait au ciel, et revenant tous les jours vers son pauvre toit de chaume par le même sentier de noisetiers, en chantant le même *cantique*.

§ IV.

Le Guerz. — Différentes espèces de Guerz. — La Tête de mort. — L'Héritière de Keroulas. — Le Cloarec de Laoudour.

Si les cantiques sont les poésies les plus populaires de la Bretagne, les *guerz* en sont incontestablement les plus anciennes. Quelques-uns de ces *guerz* remontent jusqu'au XIIIe siècle et même au-delà, mais c'est le très petit nombre : presque tous sont postérieurs à 1500 ; la plupart ne datent même que de deux siècles.

Le guerz armoricain rappelle beaucoup les ballades des peuples du Nord, mais seulement pour la forme, car on n'y trouve pas l'allure guerrière qui domine dans celles-ci. Le caractère breton est plutôt énergique que militaire. C'est une race vaillante au combat, parce qu'elle a de fortes affections et de fortes haines; mais l'épée ne lui tient pas aux mains plus long-temps que la passion au cœur. Celle-ci satisfaite ou apaisée, les habitudes champêtres reprennent bien vite le dessus. Aussi n'est-ce point son histoire guerrière que le peuple breton a conservée dans ses ballades, mais bien celle de sa vie intérieure et privée. Il n'en pouvait du reste être autrement. Dès le moment où la Bretagne cessa de former un état à part, et où la noblesse arbora le drapeau fleurdelisé à ses créneaux, le vassal, qui n'avait plus à défendre cette vague et instinctive idée de nationalité, dut se désintéresser des affaires publiques. Les luttes politiques continuèrent en vain; ce n'étaient plus pour lui que d'abstraites querelles, nées de vanités ou d'ambitions personnelles. Tout cela d'ailleurs se faisait sans choc d'armures, sans prouesses, sans éclat, sans rien de ce qui peut réveiller chez les masses le sentiment poétique. Qu'aurait donc eu à chanter le peuple? Ce mouvement d'intrigues et de discussions politiques n'était plus de sa sphère, il ne s'y mêlait plus. C'étaient des tempêtes ou de beaux jours que les puissans formaient au-dessus de sa tête,

et dont il ne savait rien que lorsque la foudre ou le soleil avait brillé. Il n'avait plus de patrie, il se rabattit dès lors sur la famille, et, de là, naquirent les *guerz* destinés à célébrer des évènemens particuliers, les amours, les morts, les douleurs, les miracles qui avaient attendri ou épouvanté les cœurs. La Bretagne avait fini son histoire, elle se mit à faire son roman.

Les ballades bretonnes ou *guerz* sont donc toujours des récits d'évènemens intimes. Ce sont de poétiques papiers de famille et non des documens politiques; mais les mœurs et les croyances de l'époque y sont vigoureusement moulées, et l'on y trouve des détails que l'on chercherait vainement ailleurs.

Le *guerz* peut se partager en quatre espèces fort distinctes : — le *guerz sacré*, qui est, ou la légende d'un saint, ou une chronique pieuse; — le *guerz fantastique*, qui raconte quelque merveilleuse apparition, ou quelque grand miracle; — le *guerz plaisant*, qui n'est autre chose que le fabliau du moyen-âge; — enfin, le *guerz historique*, qui est le récit d'un évènement sombre et touchant.

Les *guerz de saint Laurent*, de *Michel Noblet*, du *Juif errant*, de *sainte Triffine*, de *sainte Aude*, sont célèbres parmi les *guerz sacrés*.

Parmi les *guerz fantastiques* on peut citer : les *Moines de Saint-Nicolas*, le *Chant des ames*, l'*Homme qui ne mange pas*, la *Tête de mort*. — Nous donnerons ici la traduction de ce dernier.

LA TÊTE DE MORT.

C'était le vingt-huitième jour de février; le carême allait commencer. Trois malheureux jeunes gens étaient assis à table dans une auberge, et ils se faisaient servir des liqueurs les plus délicieuses.

Quand ils furent pleins d'ivresse, l'idée leur vint de prendre des masques et d'aller courir ainsi dans les carrefours.

Deux d'entre eux cachèrent leurs vêtemens sous des peaux velues, et de leurs têtes s'élevaient deux cornes de taureau.

Le troisième... (oh! celui-là fut le plus malheureux!) le troisième alla au reliquaire. Il enfonça sa tête dans le crâne desséché d'un mort; — dans les trous des yeux il plaça deux lumières étincelantes!

C'était horreur à voir.

Alors il se mit à parcourir ainsi les rues de la ville. Les enfans épouvantés fuyaient devant lui en jetant de grands cris.

Les hommes forts même s'écartaient avec terreur.

Et dans un carrefour de la cité, tous trois se rencontrèrent, tous trois, encore ivres de ce qu'ils avaient bu ensemble.

Et dans leur démence, ils appelèrent les saints et les saintes par leurs noms, et ils dirent à notre Sauveur béni : — Christ, veux-tu que nous nous fassions la guerre, toi et nous?

Un coup de tonnerre répondit!

Il était si sourd et si terrible, que la ville entière en trembla, pleine d'épouvante, et les femmes crurent que le monde allait finir.

Le malheureux revint au reliquaire pour rejeter la tête où il l'avait trouvée, — horrible chose! — et en la voyant rouler parmi ses sœurs, il lui dit, en riant : — Viens souper demain avec moi, je t'attendrai.

Ensuite, il retourna chez lui pour finir la nuit; il se coucha et voulut dormir, mais en vain.

Il y avait dans son cœur comme une grande douleur qui l'empêchait de respirer.

Le jour vint, et il alla au champ. Le soleil brillait, les oiseaux chantaient; — et pourtant son cœur restait triste et malade.

Le soir venu, il revint au logis, tout pensif, et il s'avança avec son monde, vers la table, pour souper.

Mais voilà qu'on vint frapper à la porte; on ouvrit. — Horreur! horreur!...

C'était la tête de mort!... la tête de mort portée sur son squelette! et, à la voir marcher, on eût dit qu'elle vivait!

L'homme coupable jeta un cri et tomba la face contre terre.

La tête de mort se pencha comme pour regarder le corps étendu.

Malheur! cria-t-elle... — au lieu de prier pour moi, tu m'as fait participer à tes folles profanations, et mes tourmens s'en sont accrus, et je brûle dans l'enfer, à cause de ton crime!

— Malheur à toi! — Malheur à ton père et à ta mère! car ils ont nourri un fils infâme!

— Deux jours après ce miracle d'exemple, il y avait, dans la maison, trois bénitiers devant trois chasses, — et le père, et la mère, et le fils dormaient dans celles-ci.

— Les *guerz plaisans* sont plus rares que les autres. Je ne connais guère, en ce genre, que ceux intitulés : *le Moine et les perdrix*, *le Diable cherchant un métier*, et enfin, *la Femme du meunier*. Ce dernier est devenu célèbre en France par les imitations qu'en firent les troubadours, puis la reine de Navarre, puis enfin La Fontaine dans son conte intitulé *les Quiproquo*.

Quant aux *guerz historiques*, le nombre en est infini, et ce sont généralement les plus anciens. Ainsi, outre la ballade *des Deux Frères*, qui appartient évidemment au temps des croisades, on peut citer *la jeune Religieuse*, ravissante élégie à la manière de Goëthe; *le marquis du Guerand, les Regoat, l'Infanticide, Marianic, l'Héritière de Keroulas, le Cloarec de Laoudour*, et mille autres dont il serait trop long de donner même les titres.

L'Héritière de Keroulas est un chant fort célèbre, et qui personnifie admirablement le vieux *guerz breton*. Nous l'avons déjà dit, les ballades écossaises ne peuvent donner une idée de ce genre de poèmes. Il y a en effet, dans les premières, une tournure dramatique, mouvementée, qui révèle l'imagination d'une race chevaleresque. Le *guerz* breton, au contraire, rappelle la grave tristesse de ce peuple à enveloppe de pierre, qui ramasse tout au dedans et ne remue que juste ce qu'il faut pour vivre. Sa poésie est, comme lui, sans tempêtes, sans nuages apparens, à surface plane et limpide : on la voit claire jusqu'au fond. L'ame y glisse et s'y égare, comme une barque rêveuse, mais sans secousses de houle, ni de raffale. L'aspect en est uniforme, monotone même, mais immense; elle reflète je ne sais quelle vague contemplation des grandes harmonies de la nature et de l'ame; c'est comme l'accord d'une douleur innée avec les longs soupirs de l'Océan, sur les tristes landes de nos baies.

Ce caractère de sentimentalité profonde, placide et concentrée, est fortement marqué dans toute la littérature armoricaine; mais nulle part il ne se révèle avec autant d'ingénuité que dans les chants dont nous nous occupons. Ce sont les *guerz historiques* surtout qui sont empreints de cette mélancolie sincère et de tempérament. Leur drame est généralement peu de chose; ce sont des tableaux d'intérieur où une douleur réelle apparait sur le premier plan, au milieu des détails les plus familiers. Il s'y trouve bien

parfois un peu de tragédie, mais de tragédie à hauteur d'homme, qui se termine bourgeoisement sans poignard ni poison, et qui vous touche sans vous bouleverser. — C'est spécialement à cette loyale et consciencieuse simplicité qu'il faut attribuer le charme merveilleux que respirent nos ballades populaires; *l'Héritière de Keroulas* en fera foi.

L'Héritière de Keroulas.

— Que l'héritière de Keroulas est heureuse d'avoir une robe de satin bleu pour danser avec les gentilshommes!

Ainsi disait-on dans la grande salle quand l'héritière y entra pour danser; — car le marquis de Mesle y était avec sa mère et une suite nombreuse.

Et l'héritière de Keroulas disait : — Oh! que ne suis-je petit pigeon bleu, comme ceux qui se perchent sur le toit de Keroulas, pour entendre ce qui se trame entre sa mère et la mienne!

Ce que je vois me fait trembler; ce n'est pas sans projets qu'ils sont venus de Cornouailles, quand il y a dans la maison une héritière à marier.

Avec sa fortune et son nom, ce marquis-là ne me plaît pas; mais j'aime Kerthomas depuis long-temps, je l'aime et je l'aimerai jusqu'à mourir.

Et Kerthomas aussi était inquiet, en voyant ceux qui étaient arrivés à Keroulas; car il aimait l'héritière, et on l'entendait souvent dire :

—Je voudrais être petite sarcelle, nageant sur l'étang où on lave ses vêtemens. Oh! avec quel bonheur je baignerais mes yeux dans ses eaux!

Car la petite bécassine qui fait sa nichée sous la glace du marais a moins de fraîcheur autour d'elle, que je n'ai d'amour au fond de mon cœur! —

L'héritière dit à sa mère : Ma mère, madame, je vous en supplie, ne me donnez pas au marquis de Mesle, donnez-moi plutôt à Kerthomas; c'est lui qui est le plus doux à mes yeux.

Je suis allée à Châteaugal (1), et tout y était triste et abandonné.

(1) Terre du marquis de Mesle.

Il n'y avait là qu'une grande salle enfumée, et les fenêtres y étaient à moitié brisées.

Mais je suis allée à Kerthomas, et j'y ai vu assez de biens pour moi. Les portes y brillaient comme l'argent et les fenêtres y jetaient l'éclat de l'or.

— Ma fille, oubliez ces pensées. Je ne mets d'importance qu'à ce qui vous est un avantage. Les paroles sont données, vous serez la femme du marquis de Mesle.

— Kerthomas m'avait donné un anneau et une croix d'or, je les avais acceptés avec des sourires de joie; hélas! je vais les lui rendre en pleurant.

— Reprenez votre anneau, Kerthomas, reprenez votre croix avec ses chaînes d'or; puisqu'il ne m'est plus permis de vous donner ma main comme à un époux, je ne puis garder vos dons.

— Bien dur eût été le cœur qui n'eût pas pleuré parmi tous ceux qui étaient à Keroulas, en voyant la pauvre héritière baiser les portes quand elle sortit.

— Adieu, grande maison de Keroulas! tu ne me reverras jamais; adieu, vous tous qui demeurez ici près, adieu maintenant et pour toujours!

Et les pauvres de la paroisse pleuraient; mais l'héritière les consolait : — Taisez-vous, pauvres, ne pleurez pas; venez me voir à Châteaugal.

Je donnerai l'aumône tous les jours, et trois fois la semaine je ferai une charité de dix-huit quartiers de froment. Je donnerai aussi de l'orge et de l'avoine.

Le marquis de Mesle dit à sa jeune femme quand il l'entendit : — Vous ne ferez pas l'aumône tous les jours, car mes biens n'y suffiraient pas.

— Marquis de Mesle, sans prendre dans ce qui vous appartient, je ferai l'aumône tous les jours; car l'heure est venue d'amasser des prières pour mon ame.

Dès son arrivée à Châteaugal, l'héritière demanda si l'on ne trouverait point un messager pour porter une lettre à sa mère.

Un jeune page répondit à l'héritière, quand il l'entendit: Écrivez si vous le voulez, il se trouvera des messagers.

Alors elle écrivit une lettre et la remit au page, le priant de la porter, sans s'arrêter, à sa mère de Keroulas.

Lorsque la lettre arriva, la mère s'écria : Faites seller mon cheval à l'instant, car je pars aujourd'hui pour Châteaugal.

La dame de Keroulas disait en arrivant à Châteaugal : Qu'y a-t-il donc dans cette maison que les portes sont tendues si tristement?

— L'héritière qui était venue ici, cette nuit, est décédée!

— Si l'héritière est morte, malheur! car c'est moi qui suis sa mère, et je suis cause de sa mort!

Elle m'avait dit souvent : Ne me donnez pas au marquis de Mesle, donnez-moi plutôt à Kerthomas qui est plus doux à mes yeux.

Kerthomas et la pauvre mère, accablés par ce malheur, se sont tous deux rendus dans un cloître, et ils ont consacré à Dieu le reste de leurs jours.

Le Cloarec de Laoudour est un chant plus moderne que *l'Héritière de Keroulas*. Il en diffère essentiellement quant à l'esprit et quant à la tournure. Ce *guerz* appartient évidemment à l'époque des premières velléités libérales, alors que le paysan commença à mesurer audacieusement la taille du noble et se trouva plus grand de toute la tête. Rien ne manque à la ballade pour exprimer cette première hardiesse du vassal qui perd le respect, ni la dédaigneuse et fière nonchalance, ni le sarcasme aigu, ni le défi bref et péremptoire. Ce n'est rien moins qu'un prologue de Marseillaise, fait quelques cinquante ans à l'avance. Il y a bien encore dans tout cela je ne sais quelle soumission équivoque à de vieilles habitudes, une sorte de religion royaliste qui grimace : l'insurrection reste entre chair et peau et n'a point pleine conscience d'elle-même; mais elle se modèle sous l'obéissance apparente, elle la perce à jour. Le paysan veut bien encore tirer son chapeau devant le roi et lui demander grâce d'avoir tué des hommes nobles; mais il obtient bien vite cette grâce, et on lui permet de porter son *penbas* comme le gentilhomme porte son épée. — C'est l'élévation du manant en attendant l'abaissement du seigneur. — Du reste, il ne faut pas perdre de vue que cet esprit d'affranchissement se révéla fort prématuré-

ment en Bretagne, et qu'à partir de l'époque où la noblesse abdiqua sa nationalité pour se faire française, les populations armoricaines commencèrent à secouer avec impatience le harnais féodal. La Ligue fut dans notre province une expression claire et vigoureuse de ces dispositions. Ce fut une vraie croisade de pastoureaux. Il y eut émeute des hommes à fourches contre les hommes à corsets d'acier, et l'aristocratie ne put maintenir son pouvoir qu'en passant au galop sur le ventre des paroisses révoltées. Si jusqu'à nos jours les gentilshommes ont conservé quelque action sur nos paysans, il faut l'attribuer à l'influence de la richesse, de l'autorité ou des bienfaits, nullement au respect pour la naissance. L'aristocratie du sang est presque aussi profondément dédaignée au fond de nos villages que dans les villes les plus constitutionnelles. Des deux royautés qui dominaient le grand édifice de la féodalité, la seigneurie et l'église, la dernière seule a résisté, en Bretagne, à l'expérience des générations.

Le *guerz du Cloarec de Laoudour,* outre qu'il constate un fait privé, a donc une véritable valeur politique. C'est plus qu'une ballade, c'est un document pour l'histoire.

Le Cloarec de Laoudour.

— Ma chère petite mère, faites-moi mon lit à l'aise, car mon pauvre cœur est difficile !

Car mon pauvre cœur est difficile!... — J'ai envie d'aller à l'aire neuve.

— O mon fils adoré ! si vous aimez votre mère, vous n'irez pas à l'aire neuve ;

Car il y aura là des gentilshommes de Lamballe, et ils ont résolu de vous tuer.

— Qu'on le trouve bon ou mauvais, ma mère, j'irai à l'aire neuve.

Et s'il y a des *sonneurs,* je danserai, et s'il n'y en a pas, je chanterai. —

Le cloarec de Laoudour disait en arrivant à Keryaudet :

— Bonjour et joie dans cette maison; où est la pennerès?

— Elle est là haut, dans la chambre blanche; elle est à peigner ses cheveux blonds.

— Mettez vite votre bel habit violet, pour aller à la fête avec le cloarec.

Le cloarec joyeux disait, en arrivant à l'aire neuve.

— Jouez, *sonneurs*, jouez le bal, que ma douce et moi nous dansions!

Jouez haut, sonneurs, jouez vite, que ma douce et moi nous entrions en plaisirs.

Je vous donnerai à chacun un louis d'or, si vous réjouissez deux pauvres cœurs malades. —

Les gentilshommes de Lamballe disaient : — Le cloarec est arrivé à l'aire neuve.

Le cloarec est arrivé à l'aire neuve et sa douce jolie à ses côtés.

Les gentilshommes de Lamballe disaient, ce jour-là, au cloarec de Laoudour.

— Tu as de bien beaux rubans à tes habits; apparemment que tu veux paraître notre égal?

— Messieurs et barons, excusez-moi; votre bourse était fermée quand ces rubans furent payés.

Je ne me battrai pas avec vous comme un mendiant, messieurs, mais pour jouer du sabre, tant qu'il vous plaira. —

Avec chacun d'eux était un sabre nu, mais dans la main du cloarec il y avait un *penbas!*

Oh! dur serait le cœur qui n'eût pas pleuré en voyant l'aire neuve;

En voyant, dans l'aire neuve, l'herbe rougie et le sang des gentilshommes qui ruisselait.

Mais la *pennerès* de Keryaudet pleurait et ne trouvait personne pour la consoler.

Elle ne trouvait personne pour la consoler, excepté le cloarec; mais celui-là la consolait.

Celui-là lui disait sans cesse : — Taisez-vous, jeune fille, ne pleurez pas.

Taisez-vous, jeune fille, ne pleurez pas, d'ici que vous ne voyez mon sang courir à terre.

Et quand vous verrez tomber la dernière goutte, alors seulement songez à mourir. —

Le cloarec de Laoudour disait en arrivant à Keryaudet :

Vieux Derrien, voici votre fille ; si elle est revenue à la maison, c'est moi qui en suis cause.

La voilà saine et pure telle qu'elle m'a été remise par sa mère.

Mais maintenant je vais à Paris, car j'ai envie de trouver le roi. —

Quand il arriva à Paris, il demanda le palais du roi.

— Bonjour et joie à cette ville; où est le palais du roi?

Bonjour, roi et reine! moi, jeune et bon Breton, je suis venu dans votre palais.

— Cloarec de Laoudour, dites-moi, avez-vous commis quelque tort?

— J'ai commis un assez grand tort, car j'ai tué des gentilshommes de Lamballe.

J'ai tué dix-huit gentilshommes de Lamballe, et certes je mérite d'être pendu.

Chacun d'eux avait un sabre nu; dans ma main il n'y avait qu'un *penbas*. —

Mais la reine ne voulait pas que le cloarec fût puni.

— Mon petit page, cours à ma chambre et apporte-moi vite mon écritoire.

Que j'écrive en rouge et en bleu qu'il marche librement dans toute la France avec son *penbas* à la main.

Et il sera respecté partout, comme le défenseur des jeunes filles.

Et quand il sera rendu dans son pays, de la *pennerès* il fera une dame! —

§ V.

Le Sône. — La Chanson. — Les Poèmes. — Aventures d'un jeune Bas-Breton.

Nous avons peu de chose à dire *du sône* et *de la chanson*; celle-ci n'a rien qui la distingue du vaudeville français, et souvent elle en emprunte l'air, le rhythme et jusqu'aux pensées. Quant au *sône*,

nous en avons déjà longuement parlé dans *le pays de Tréguier* (1); et d'ailleurs, le poème des *Aventures d'un jeune Bas-Breton*, dont nous allons donner une analyse détaillée, est lui-même un *sône* véritable, dont le cadre s'est élargi, et où les détails ont pris de plus larges proportions. Nous passerons donc sur-le-champ aux *poèmes* proprement dits.

Nous conservons le nom de *poèmes* aux œuvres didactiques soumises à un plan fixe, développé, et dont la longueur dépasse les bornes des pièces ordinaires. On peut citer, dans ce genre, *le Michel Morin*, de Lelaë; *l'Enfant avisé*, de Legall de Guimilliau; *Dieu et l'homme*, par Le Clerch; enfin les *Aventures d'un jeune Bas-Breton* et *la Révolution française*. Ces deux derniers *poèmes* surtout méritent une attention spéciale.

Les *Aventures d'un jeune Bas-Breton* (2) sont évidemment l'ouvrage d'un cloarec qui a fait ses études. Ce *poème* de plus de treize cents vers contient beaucoup d'imitations classiques qui prouvent la connaissance des auteurs latins; mais on y trouve aussi le jeune paysan naïf et chaud de cœur. Nous en donnerons une analyse détaillée, parce que ce sera pour nous un moyen de compléter ce que nous avons déjà dit précédemment. Ceci est l'Odyssée de l'étudiant Bas-Breton. C'est le récit du voyage que son ame fait autour des illusions de la vie, avant d'arriver à la patrie terrestre que Dieu lui a donnée ici-bas : LE DÉSENCHANTEMENT ET LA RÉSIGNATION! Ce livre est moins un livre qu'une confession. C'est un journal de pensées et d'émotions, tenu heure par heure, un roman qui commence, continue et s'achève au fond du cœur, sans qu'il y ait autrement de drame extérieur que dans la vie la plus vulgaire. C'est, en un mot, l'histoire d'un cloarec qui aime, qui lutte contre son amour, parce qu'il l'arrache à ses études, puis cède, puis entend la voix de Dieu qui l'appelle parmi ses prêtres; qui fuit alors celle qu'il avait choisie, tombe ensuite dans le désespoir en apprenant son mariage, et qui, enfin, tiède, douteur et ennuyé, prend lui-même une femme parmi les femmes, uniquement pour qu'il y ait

(1) Voyez la livraison du 15 juin.

(2) Aventuriou un den yaouanq a vreiz izel. — Un vol. in-18. E Montroulez e ty Leidan.

un dénouement à son roman. Un poète breton pouvait seul prendre pour sujet cette donnée triviale à force d'être vraie. Aussi, je l'ai déjà dit, ce n'est point un livre qu'il a fait : il a écrit simplement son ame; mais les détails tendres et ingénieux, les mouvemens passionnés, les tristesses contagieuses abondent dans cette œuvre intime et sincère.

Le début des *Aventures d'un jeune Breton* est comme de coutume un appel aux auditeurs :

— Approchez, jeunes gens qui formez des affections; écoutez comment ces affections commencent et puis tombent à jamais; écoutez, car, moi, je suis un jeune homme qui avait noué un bel amour, — un bel amour dont il ne me reste rien aujourd'hui!

Si l'on m'avait dit, il y a onze mois : — Tu tomberas dans les chaînes des jeunes filles, — j'aurais répondu avec dédain : — Moi prisonnier d'une femme!....

Eh bien! mes jeunes frères, j'ai été dans leur prison, et les liens de l'amour sont venus enchaîner jusqu'à mon cœur, et j'étais dans une joie, dans un enivrement ineffable; — les jeunes filles sont de doux geôliers!

Les geôliers sont cruels et durs pour leurs prisonniers, et ils leur donnent un lit de paille; mais les jeunes filles vous enchaînent et sont tendres avec vous; les jeunes filles vous donnent ce qu'elles ont de plus doux. — Oh! les jeunes filles sont bonnes à aimer!

Je suis un jeune cloarec de l'évêché de Quimper, et j'avais choisi ma maîtresse dans l'évêché de Tréguier, — une jeune fille au cœur joyeux, aux doux yeux étincelans; elle habitait *Leo-Drès* dans la paroisse de *Plestin*.

Rien ne manque à ma plus aimée, ni les roses, ni les lis, ni le suave parfum de la jeunesse, ni le regard languissant, ni la douceur, ni l'esprit, ni les charmes mystérieux, ni les graces du parler.

Je passerais ma vie entière rien qu'à la regarder. » —

Ici le jeune étudiant raconte comment il rencontra la jeune fille un jour du mois d'avril, comment il la connut et l'aima. Il rapporte leurs longs entretiens du dimanche, il peint son bonheur entrecoupé d'éclairs de repentir et de crainte, et ces souvenirs de Dieu et de sa vocation qui viennent le saisir parfois à la vue de la

flèche éloignée d'une église : tout ce récit est plein de ravissantes choses que nous voudrions pouvoir traduire.

Bonjour, ô bien-aimée, soulagement de mon ame, charmeresse de mes yeux, joie de mon cœur; bonjour, ma douceur, mon espérance, ma consolation!

— O jeune ami, je voudrais être éloquente pour causer avec vous, mais ma langue est ignorante; oh! ne parlons pas tous deux, parlez seul, jeune ami!

. . . .
. . . .

Je me levai d'auprès de ma maîtresse, et je me mis à marcher, et bien des portes de maison avaient passé devant moi, lorsque je vis les tours de Keruitrou. — Et à cette vue je m'arrêtai tout pensif!

Dès que je fus arrivé là, mon esprit se trouva changé; toute ma dissouciance s'était endolorie; toute ma dissouciance s'était tournée en douleur.

— Oh! je voudrais, mon Dieu, être descendu dans un trou de terre!

Bientôt ces remords du cloarec prennent plus de force; ce n'est point encore la voix de Dieu qui lui parle, mais celle de la raison qui lui dit de retourner à ses études qu'il néglige pour l'amour d'une femme. Ici commencent les imitations classiques dont nous avons parlé; l'émotion poétique et vraie disparaît pour faire place à l'amplification rhétoricienne et au bavardage mythologique. Un grand combat s'élève entre les Muses et Cupidon qui se disputent tour à tour le jeune étudiant. Thalie lui fait observer très judicieusement que s'il se livre à sa passion, il n'obtiendra point la clé du temple de Mémoire, parce que l'on n'a jamais vu Cupidon et Minerve *avoir leurs deux têtes dans le même bonnet*. Le cloarec est presque persuadé, il veut abandonner ses préoccupations amoureuses, et substituer les enseignemens sévères de ses livres aux causeries fascinantes de la *pennerès* de *Leo-Drès*. Mais Vénus emploie mille artifices pour lui rappeler le souvenir de sa bien-aimée.

« Un matin, en sortant, je vis une image peinte sur ma porte; — et c'était l'image de ma plus aimée. Elle pleurait, et ces mots

étaient écrits autour de son visage : — *C'est vous, cloarec, qui faites couler mes pleurs !*

. . . .

Et le lendemain matin, l'image était à la même place, et sur son cœur étaient écrits ces mots déchirans : — *Cloarec, mon amour croît avec votre cruauté !*

Et quand je revins, au milieu du jour, l'image était changée ; c'était toujours ma belle aimée ; mais elle était couverte d'un linceul, et elle avait à la main un poignard pour mourir. »

Enfin le jeune homme cède. Il laisse là ses livres et retourne vers celle qu'il n'a pu oublier ; mais son long oubli a froissé le cœur de la jeune fille ; elle le reçoit froidement et répond à ses prières avec une âcre ironie. La douleur du cloarec est d'abord vive et poignante ; mais bientôt elle prend un caractère de résignation à la fois fière et tendre ; le jeune homme se découvre devant l'enfant boudeuse, et il incline tristement son visage à demi caché sous ses cheveux flottans.

« Adieu, jeune femme, dit-il, puisque je n'ai plus de droits sur votre ame. Maintenant encore je vous dis merci, quoique je ne doive plus trouver nulle part l'accomplissement de mes vœux. Merci, car c'est vous qui avez été ma première bien-aimée. Je puis choisir encore une femme sur la terre, mais elle n'aura plus la même place dans mon cœur.

« Merci encore, merci surtout de ne m'avoir pas trompé ; car si vous m'aviez fait espérer plus long-temps votre amour, mon cœur se serait brisé lorsqu'il eût fallu se séparer de vous.

« Merci ; — maintenant du moins je n'éprouve que de la douleur.

« Je vous dis adieu, ô vous, ma plus aimée ; adieu, et que tout soit selon vos souhaits ! Pour moi, je ne verrai plus les miens accomplis. »

La jeune fille, touchée, n'en peut écouter davantage ; elle court au cloarec, le prend dans ses bras et lui crie :

« Revenez, mon serviteur, revenez à moi ; essuyez ces larmes. Vous demandez mon cœur trop tendrement. Ah ! quand je vois vos pleurs, je n'ai plus de refus.

— Oh ! bénis soient, jeune fille, l'heure et le moment où vous

êtes née ; bénie soyez-vous, créature charmante. Vous savez frapper jusqu'à blesser ; mais vous savez aussi les remèdes qui guérissent les blessures. »

Alors le mariage est convenu. Le cloarec renoncera à ses études et à ses projets ; il laissera repousser ses cheveux demi-tonsurés ; il reprendra le petit chapeau à chenilles bariolées ; il placera un berceau sous son vieux crucifix de plâtre ; il devait être un prêtre, et il redeviendra un homme : — un homme heureux s'il en est dans le pays.

Et tout entier à ce nouveau rêve, il va, il court le long des vallées, tout saisi et tout triste de sa joie ; il va écoutant le bruit des moulins, les chants des laveuses, les cris des enfans dans les vergers fleuris, et il se dit : — Voilà mon univers maintenant ; je suis de la terre aussi, maintenant ; j'aurai parmi ces femmes une femme qui chantera, parmi ces enfans des enfans qui joueront et crieront joyeusement. Je suis redevenu un homme. — Puis à peine s'est-il réjoui dans son cœur, à cette pensée, qu'un sourd reproche murmure en lui, et il entend comme des voix d'anges qui lui rappellent ses projets d'autrefois. Elles lui vantent la paix d'une vie passée loin des durs travaux, la douceur de la prière entremêlée aux actions pieuses : elles lui parlent du presbytère caché sous l'ombre de vieux noyers, avec une vigne autour des fenêtres, une cour, un puits, et un jardin où il y aura des roses ! Mais le jeune homme résiste, et repousse les mystérieuses tentations. Alors une autre voix gronde et s'élève ! Dieu parle lui-même ; et pour que le cloarec ne s'y trompe pas, Dieu lui parle la langue sacrée, Dieu lui *parle latin*, comme son bréviaire et son professeur de rhétorique !

« Et je venais sur la route, ne songeant à aucun mal, ne songeant qu'à ma plus aimée, quand j'entendis quelqu'un d'invisible qui me criait d'un ton terrible :

Quid quietem quæris,
Cùm ad laborem natus sis?

« Et moi je restai un moment debout, éperdu et le sang glacé dans mes veines.

« Et la voix répéta encore :

Hunc mundum miserum relinque,
Hunc mundum miserum relinque.

« Dieu ! Dieu ! est-ce bien votre voix qui m'appelle, moi, plein d'iniquités?

« Si c'est votre voix, je ferai votre volonté; je laisserai tout de côté pour vous.

« Et la voix répéta encore :

Amice, sequere me,
Et habebis lumen vitæ.

« Oui, mon Dieu ! je vous suivrai jusqu'à l'heure de la mort. Je vous aimerai de toute la profondeur de mon cœur. Mais il faut auparavant, mon Dieu, que j'aille prendre congé de la plus belle jeune fille qui soit sous votre ciel ; il faut que j'aille briser son cœur.

« Et ma maîtresse jolie disait à ses compagnes en me voyant venir : — Savoir ce qu'il y a de nouveau ; je vois venir mon doux ami, et son cœur est chagrin ; savoir ce qu'il y a de nouveau ? »

Elle ne tarde pas à le savoir ; la séparation s'accomplit au milieu des larmes.

« Ma maîtresse jolie pleurait, et moi... je pleurais aussi, tout éperdu d'amour !

« Et voilà les plaisirs du monde, ils passent comme un fantôme, et encore, où ils ont passé, ils laissent leur fiel aux lèvres de ceux qui ont aimé !

« Adieu ! vie mauvaise et méchante, je ne puis plus te regretter, car tu as été trop lourde à mon cœur ! »

Ici finit la première partie du poème. Le chant qui suit prend le cloarec au milieu de ses études ecclésiastiques et déterminé à accomplir son sacrifice. Retiré de la vie, il s'est enfermé dans sa mansarde avec une de ces belles tristesses que jette dans l'ame l'accomplissement d'un devoir, et qui sont plus saines que les joies les plus intimes. Il sait qu'il y a par le monde une jeune fille que son nom fait tressaillir, une veuve de cœur qui garde son anneau d'al-

liance ; il aime et il croit; il a une ame qui le comprend sur la terre et un Dieu qui l'attend dans le ciel. Que peut-il lui manquer? — Vue du haut de son dévouement et de ses espérances, la vie lui paraît pleine de charme. S'il pleure, c'est que les larmes sont bonnes à verser; c'est qu'il faut bien que l'on pleure, comme il faut que l'on parle, comme il faut que l'on chante pour pouvoir respirer plus à l'aise. Mais le cloarec est heureux; le cloarec est plein de confiance, car il croit avoir payé volontairement son impôt à la souffrance. — Dieu lui fait bientôt connaître qu'il s'est trompé.

« J'étais dans mon jardin et je contemplais mes fleurs; mon cœur était vide de tourmens, mes yeux étaient vides de larmes!...

« Et j'entendis un oiseau qui chantait sur ma tête : — *Livre-toi à l'étude, cloarec, car ta bien-aimée est mariée !...*

« Mais moi, furieux, je cherchais une arme pour tuer l'oiseau; je cherchais une arme pour l'abattre du ciel.

« Périsse ainsi quiconque aurait le cœur de m'annoncer une telle désolation!

« Cloarec, cloarec! écoute ceci dans les chants d'un oiseau, si tu n'aimes mieux l'entendre de la bouche d'un messager.

« Et j'ai été obligé de l'entendre de la bouche d'un messager; je l'ai entendu, et j'ai respiré dans la douleur.

« Et voilà pourquoi maintenant je désire un trou de terre... »

Telle est la fin du rêve du cloarec. Bientôt le contre-coup de ce désenchantement se fait sentir. — Il avait établi dans son ame une sorte de solidarité entre cette femme et Dieu, et voilà que maintenant, trahi par la première, il se sent douter de l'autre. On a coupé une des ailes de sa foi, et sa foi retombe à terre, et les étoiles de son auréole de saint s'éteignent, une à une, sur son front. — Puis, sa maîtresse mariée, l'exaltation du sacrifice qu'il faisait à Dieu s'écroule de toute sa hauteur. Cette jeune fille et Jésus-Christ luttaient dans son ame, mais il n'y a plus de lutte, car la jeune fille s'est retirée; partant plus d'intérêt, plus de douleur. La robe noire du prêtre n'est plus, pour lui, une tunique de martyr, ce n'est qu'une soutane vulgaire. Où le sacrifice cesse, le dégoût commence. Le cloarec, douteux et amer, ennuyé et triste, rabaisse les yeux autour de lui, avec la dédaigneuse résolution qui

suit toujours ces désappointemens de l'ame : il secoue sur son passé la poussière de ses pieds et se mêle à la foule pour n'en plus sortir.

Un épilogue plein de portée termine le poème et donne, avec une admirable brièveté, la conclusion banale de ce drame sans dénouement, comme la plupart des existences. Il est consacré à raconter le mariage du cloarec avec une jeune *pennerès*, à laquelle les parens donnent, en la mariant, *leur bénédiction et une partie de leur fortune.* — Toute la moralité du livre est là. C'est une vie humaine dans toute sa triviale vérité, c'est l'histoire de notre voisin, de tout le monde ; un roman commencé sous les arbres, près d'une jeune fille *au regarder languissant et au gracieux parler,* et qui se termine avec une autre *par-devant notaire!*

§ VI.

La révolution en Basse-Bretagne. — Une messe sur la mer. — Procession des Rogations. — Poème breton sur la révolution française.

Outre les *Aventures d'un jeune Bas-Breton,* nous avons parlé, au commencement du chapitre qui précède, d'un poème sur *la révolution française.* Cet ouvrage, encore inédit, mais fort répandu dans le Finistère et dans les Côtes-du-Nord, fut fait par de pauvres prêtres réfugiés en Angleterre, lors des persécutions de la Terreur. La révolution y est jugée comme elle devait l'être par des catholiques et des exilés, avec plus de passion que de justice. Mais qui ne comprend qu'il en devait être ainsi? Ce n'est pas à ceux dont les espérances et le bonheur furent ensevelis sous la lave qu'il faut demander l'éloge du volcan, mais à nous qui jouissons maintenant de ses bienfaits et qui vivons sur le terrain fécondé par la pluie de feu qui dévora nos pères. Puis, il faut bien le comprendre, la révolution ne fut pas en Bretagne ce qu'elle était ailleurs. Là, elle fut plus inattendue, plus hostile aux masses. Aussi les choses ne s'y bornèrent point, comme partout, à un émondage régulier de têtes; il y eut chez nous un drame moins vulgaire et plus curieux à étudier. Ce fut la lutte entre la guillotine et les croyances; lutte acharnée, dans laquelle la guillotine usa son couteau et fut

vaincue. Et ce combat ne dégénéra pas, comme dans la Vendée, en guerre civile. A quelques exceptions près, la Basse-Bretagne resta immobile; mais elle resta à genoux et les mains jointes, malgré tout ce que l'on tenta pour l'en empêcher. C'est en cela surtout que notre pays offrit alors un aspect particulier, bizarre et solennel. Si l'histoire s'occupait de l'étude morale et psychologique des races, comme le roman le fait pour les individus; si elle était autre chose qu'un moulage de plâtre pris sur le cadavre d'un siècle et chargé de reproduire ses traits sans son ame, il y aurait pour elle un curieux tableau à tracer dans la résistance passive, intime et tenace de la Bretagne à cette époque. Rien ne peut altérer chez elle la fraîcheur de sa foi primitive. Elle ne céda ni à la colère ni à la peur. On put bien enfoncer le bonnet rouge sur sa tête, mais non sur ses idées. — *Je ferai abattre vos clochers*, disait Jean-Bon-Saint-André au maire d'un village, *afin que vous n'ayez plus d'objets qui vous rappellent vos superstitions d'autrefois.* — *Vous serez toujours obligé de nous laisser les étoiles*, lui répondit le paysan, *et on les voit de plus loin que notre clocher.* — Aussi, ce fut en vain que la loi prononça la peine de mort contre les prêtres non assermentés et contre ceux qui les recelaient; ce fut en vain que les comités révolutionnaires dressèrent leur effroyable comptabilité patriotique, passant tous les suspects au compte du bourreau; il se trouva toujours en Bretagne des prêtres pour consoler et assister les fidèles, des fidèles pour donner asile aux prêtres. On peut même dire qu'il y eut dans notre province peu de communes où le culte extérieur fût interrompu. La piété était plus ingénieuse que la persécution. En voulez-vous des exemples? en voici :

A Crozon les églises sont fermées, les prêtres traqués ne peuvent trouver une grange pour offrir le saint sacrifice, les soldats remplissent les villages!... Quel moyen de remplir ses devoirs religieux ? Comment baptiser les nouveau-nés? marier les fiancés?— Écoutez :

« Minuit sonne : une lueur vacillante brille au loin sur l'Océan; on entend le tintement d'une cloche demi perdue dans le grand murmure des flots. Aussitôt, de toutes les cricks, de tous les rochers, de toutes les anfractuosités du rivage, surgissent de longs points noirs qui glissent sur les vagues. Ce sont des barques de

pêcheurs chargées d'hommes, d'enfans, de femmes, de vieillards, qui se dirigent vers la haute mer; toutes cinglent vers le même point. Déjà le son de la cloche se fait entendre de plus près; la lueur lointaine devient plus distincte; enfin, l'objet vers lequel accourt cette population réunie, apparaît au milieu des vagues! — C'est une nacelle sur laquelle un prêtre est debout, prêt à célébrer la messe. Sûr de n'avoir là que Dieu pour témoin, il a convoqué les paroisses à cette solennité, et tous les fidèles sont venus, tous sont à genoux entre la mer qui gronde sourdement et le ciel tout sombre de nuages!... »

Que l'on se figure, s'il se peut, un pareil spectacle! — La nuit, les flots, deux mille têtes courbées autour d'un homme debout sur l'abîme; les chants de l'office saint, et, entre chaque répons, les grandes menaces de la mer murmurant comme la voix de Dieu!

Et n'allez pas croire que, pour rester ainsi fidèle à ses vieilles croyances, le paysan breton n'eût aucun danger à courir. La tolérance des patriotes n'aida point à cette constance de foi. Nulle part, au contraire, la persécution ne fut plus continuelle, plus hargneuse. Il y eut des provinces en France où l'on coupa plus de têtes, mais aucune où l'on aiguillonna davantage les susceptibilités, où l'on agaça autant les passions, où l'on chatouilla, avec plus d'entêtement, la colère des masses. On eût voulu faire lever le lion debout pour le frapper plus sûrement à la poitrine; mais ce fut en vain, le lion resta couché sur ses griffes puissantes. Cependant les attaques ne manquèrent pas, les basses cruautés ne furent pas épargnées. J'en citerai un exemple; que l'on me pardonne encore cette anecdote, ce sera la dernière.

C'était vers le commencement de mai (1). On apprit à Morlaix que plusieurs paroisses devaient se réunir, de nuit, pour faire, sous la conduite d'un prêtre réfractaire, la procession annuelle qui appelle la fécondité sur les campagnes. Aussitôt tout fut prêt. Deux compagnies de la garde nationale prirent les armes, et, au jour désigné, elles se rendirent, à la tombée de la nuit, vers un lieu que

(1) Le récit de cette terrible expédition est historique, et de la plus rigoureuse vérité, comme tout ce que nous citons dans cet article. Nous tenons les détails d'un témoin oculaire.

la procession devait nécessairement traverser. Les soldats citoyens, comme on les appelait aussi dans ce temps, se rangèrent des deux côtés d'un chemin creux, abrité par de hauts fossés, et attendirent.

Une heure environ s'écoula sans que rien parût.

Enfin, on entendit un bruissement éloigné, comme la marche d'une foule; puis une voix s'éleva au-dessus des brises de la nuit, et un chant sacré se perdit au loin...

Deus, auribus nostris audivimus. Patres nostri annunciaverunt nobis. Gloria Patri. Exurge (1).

— Ce sont eux, dit le capitaine qui commandait le détachement; à genoux tous, et attention au commandement.

Il y eut encore un silence; puis les chants s'élevèrent de nouveau.

La même voix reprit :

— *Pater de cœlis, Deus.*

— *Miserere nobis,*

répondit la foule.

— *Fili, redemptor mundi, Deus.*

— *Miserere nobis!*

Les chants approchaient toujours, ils se firent entendre à quelques pas; la procession était engagée dans le sentier même que bordaient les gardes nationaux. Dans ce moment la voix du prêtre et les réponses de la foule éclatèrent comme un tonnerre.

— *A subitanea et improvisa morte* (2).

— *Libera nos, Domine* (3)!

— *Ab insidiis diaboli* (4).

— *Libera nos, Domine!*

La tête de la procession était passée, les croix et les bannières apparaissaient au-dessus des haies et effleuraient les baïonnettes des patriotes.

— En joue! murmura le capitaine.

Les soldats obéirent.

(1) Dieu! nos oreilles ont entendu. Nos pères nous ont tout annoncé. Gloire au Père éternel. Lève-toi, Seigneur.

(2) De toute mort imprévue et subite.

(3) Délivre-nous, Seigneur!

(4) Des embûches du démon.

— *Ab ira et odio et omni mala voluntate, libera nos, Domine* (1)!

— Feu!

A ce mot, cent cinquante coups de fusil partirent en même temps.

Alors ce fut une chose horrible à voir que cette foule désarmée et surprise, recevant la mort sans pouvoir se défendre ni se venger. Les gardes nationaux, en étendant leur ligne, avaient fermé les deux bouts du chemin, et maintenaient ainsi la procession sous le feu des tirailleurs, qui, placés des deux côtés, tuaient à bout portant. Cela dura jusqu'à ce que les plus braves ou les plus désespérés de ceux que l'on parquait ainsi dans la mort eussent fait une trouée par laquelle ils s'échappèrent. Ils disparurent dans la nuit, avec des cris, des pleurs et des menaces, traînant avec eux leurs morts et leurs blessés. « Je vis une mère, m'a raconté le témoin de cette scène, passer près de moi, emportant sur chacun de ses bras le cadavre d'un enfant. Elle paraissait folle de douleur. Elle criait, elle bondissait échevelée à travers les sillons. Les deux têtes de ses enfans morts balottaient sur ses deux épaules, comme les deux extrémités d'un bissac rempli. A la clarté du jour qui commençait, on voyait une trace de sang couler après elle. C'était à glacer le cœur. Je la vis passer, en courant, devant les premiers rangs de nos tirailleurs; un coup de fusil partit; elle tomba et ne se releva plus. Je pensai qu'on l'avait tuée, et je m'en réjouis, car c'était pitié de la laisser vivre dans cette douleur. »

Ce fut après plusieurs évènemens semblables à celui de la procession des Rogations qu'un grand nombre de prêtres qui étaient restés dans nos campagnes les quittèrent pour éviter de plus grands malheurs, et écarter de leurs ouailles les dangers auxquels ils les exposaient par leur présence. Les mieux cachés ou les plus tenaces restèrent; les autres passèrent en Angleterre.

Et ce ne fut pas un sacrifice vulgaire que cet exil! Ce ne fut pas une promenade romanesque comme l'émigration qui avait eu lieu peu auparavant, alors qu'une noblesse dénationalisée avait quitté la France, en riant, peu soucieuse de devenir anglaise ou autrichienne, pourvu qu'on lui laissât la poudre et les habits à paillettes.

(1) De la colère, de la haine et du mauvais vouloir.— Délivre-nous, Seigneur!

La patrie tenait ferme au cœur de ces pauvres prêtres; ils la quittèrent avec larmes et désespoir. C'est qu'aussi cette patrie était la Bretagne, et tout le monde ne sait pas jusqu'à quel point cette sauvage contrée est chère à ceux qui y ont vu le jour. Dans les grandes villes, on ne connaît pas l'amour du pays. Les hommes y croissent au milieu du bruit et du changement. A trente ans, ils ne se rappellent plus dans quelle maison ils sont nés, et ils ont déjà vendu le lit où leur père est mort. Cette existence patriarcale, cet esprit de famille qui attache au foyer, aux vieux portraits, aux vieux meubles des ancêtres, leur sont inconnus. Ils voyagent dans la vie comme les Arabes dans le désert, allant toujours vers les meilleurs pâturages, et sans bâtir de nid pour leurs affections. En délogeant, ils laissent leurs souvenirs avec les tapisseries dans la maison qu'ils abandonnent. Aussi ne peuvent-ils comprendre nos attachemens au sol, à l'air, au clocher du village, ni ces acclimatemens de l'ame dans un certain lieu, qui font que partout ailleurs elle devient triste et languissante. Le mal du pays est un de ces mystères que l'on ne peut concevoir si l'on n'est point né au fond d'une province, dans quelque coin de terre où les rameaux de l'antique foi et de l'esprit de famille ombragent encore le berceau. Dans les villes capitales on a entendu ce mot, on le répète; mais ce n'est qu'un bruit sonore, quelque chose comme les mariages d'amour, comme les plaisirs purs d'une existence champêtre; — un lieu commun sentimental que tout le monde sait par cœur, mais que personne ne connaît.

Il n'en était point ainsi pour ces hommes que la persécution forçait à quitter leur paroisse; l'affection pour le pays était, chez eux, le résultat du caractère, des croyances et des habitudes. Abandonner la Bretagne, c'était renoncer à tout ce qui leur avait été doux sur la terre; c'était, réellement, passer d'une vie à l'autre. Ils étaient d'ailleurs accoutumés au calme de la retraite et ils s'effrayaient d'être ainsi lancés dans les flots du monde; ils avaient joui jusqu'alors de ces fortunes paisibles et abritées, de ces existences en espalier qui s'épanouissent à l'aise sous le soleil du pays, et voilà que maintenant, sans appui, il leur fallait résister à tous les orages et jeter leurs destinées en plein vent dans la vie! Sans doute que la résignation et la force apostolique soutinrent leur courage, mais leur cœur saigna, leur esprit s'assombrit profon-

dément. — Puis, il faut le dire, le lieu de l'exil ajoutait à sa douleur; pour être des prêtres, ces hommes n'avaient pas cessé d'être Bretons. Ils n'avaient point perdu leurs préventions natales contre l'Angleterre, ils n'avaient point oublié que ce peuple, auquel ils venaient mendier l'hospitalité, était le même que, tout enfant, ils avaient appris à maudire! — Car il faut avoir entendu prononcer ce mot d'Anglais sur nos grèves, pour comprendre quel bouillonnement de haine il éveille encore au cœur de nos Bretons. Un Anglais, pour eux, ce n'est pas un étranger, ce n'est pas même un ennemi; c'est un Anglais! — C'est cinq cents ans de pillage, de meurtres, de trahisons; c'est le souvenir vivant des défaites navales de l'empire et des pontons de Portsmouth; c'est la méchanceté et l'hérésie incarnée; tout ce qu'il y a de plus mauvais et de plus détesté sur la terre, depuis que le démon n'y paraît plus. L'éducation, la charité évangélique, avaient bien pu adoucir, chez les prêtres bretons, cette détestation contre la nation maudite, mais non l'effacer entièrement. Ils souffrirent donc doublement sur la terre d'exil, car ils souffrirent dans leur affection et dans leur haine. Ce fut dans le but d'alléger le poids de ces maux de l'ame que les pauvres proscrits se recherchèrent entre eux et se réunirent pour se parler dans la langue de la patrie. L'ancien curé de Perros présidait à cette réunion, et ce fut avec lui, sous son inspiration, qu'ils composèrent le poème de *la Révolution*, dont nous allons parler. Ce poème est donc le cantique sacré de proscrits, c'est le *super flumina Babylonis* d'un nouveau peuple de Dieu, exilé sur un rivage étranger.

Voici le début.

« Quand donc, ô mon Dieu! viendra le jour où je respirerai l'air de ma contrée, où je te reverrai, terre de France?.... Mon corps est loin de toi, mais, jour et nuit, ô France! mon ame est sous ton ciel, avec le souvenir de tout ce que tu m'as fait souffrir!

« Trois ans déjà, trois ans entiers depuis que je suis venu sur cette terre des Anglais!... — Et le cœur qui désire beaucoup se lasse si vite d'attendre! — Mais, hélas! peut-être ai-je encore bien à souffrir, peut-être ne te reverrai-je jamais, ô mon pays!

« Assis sur un rocher, près des grèves de la mer, les larmes

coulent sans cesse le long de mes joues, en voyant le péché et l'infamie souffler sur ma patrie, sans changement, ni trève.

« Et pour soulager mon cœur, je me suis dit : Chantons ! mais je n'ai pu que l'essayer; chaque son défaillait en soupir; car, sur un rivage étranger, ma langue s'attache à mon palais; tous mes chants s'aigrissent et tournent en sombres cantiques. »

Le poète commence ensuite l'histoire de *la révolution française* et de ses suites déplorables. Il raconte la mort de Louis XVI; puis il ajoute :

« Après un tel crime viendront les autres crimes. Maintenant à la mort la foule!..... Maintenant malheur à tout riche! Maintenant malheur à tout noble! Maintenant malheur à tout chrétien !.....

« L'instrument de la mort se promène dans nos paroisses, et fauche des têtes à son gré. Au nom de la liberté, la mort est partout. Aux frontières, il faut mourir par la guerre; au foyer de ses pères, il faut mourir par l'échafaud !

« Alors vous auriez vu des prêtres vénérables, blanchis et ridés par les austérités, venir, les mains liées, rendre témoignage à la loi de l'Evangile. Ils demandaient l'honneur de mourir ! — Ils furent bientôt exaucés.

« Mille bourreaux sont employés à les conduire à la mort, non pas un à un, mais par troupes. Sept cents sont massacrés à Paris, dans un seul jour, *parce qu'ils croyaient !*

« Pour eux, ni procès, ni défense. Un bourreau les prend et les massacre à sa manière. Il les assomme, les étrangle, les disperse en lambeaux, leur arrache, à pleines mains, les entrailles; — et quand on est las de tuer, on envoie le reste en exil !

« Honneur, honneur à toi, ma contrée, ma pauvre Bretagne! mon cœur n'est plus si triste à ton souvenir. Chez toi, des mercenaires (1) pourvoient aux besoins de l'église de Jésus-Christ. — Mille crimes ont été commis, ô Bretagne ! en ta faveur, Dieu pardonnera à mille coupables!

« O nobles mercenaires! j'envie votre sort! Pourquoi n'ai-je point la gloire de mourir comme vous? Combien de temps encore

(1) *Mercenerien.* — Hommes qui vivent du travail de chaque jour.

resterai-je au milieu de mes fatigues et de mes souffrances? — Combien de temps serai-je en prison dans mon corps?

« Mais si ma chair n'est pas ouverte par des plaies saintes d'où puisse s'échapper mon sang, que mon sang se change en larmes, et que ma vie s'écoule par mes pleurs. — Et puisse ma mort, ô mon Dieu, compter pour vous, nobles mercenaires! puisse mon dernier soupir apaiser la colère du Seigneur! »

Le début du second chant a quelque chose de solennel, qui rappelle les prophètes.

« Pourquoi ne puis-je être entendu de l'autre côté de la mer, lorsque je crie de loin la vérité? Pourquoi ne puis-je être entendu lorsque je dis : — Bretons, délassez-vous du crime et écoutez la parole qui vous instruira. Vous vous plaigniez des tailles, vous les maudissiez, et vous aviez raison, sans doute, mais en quoi a-t-on amélioré votre sort? Quelles charges avez-vous vu diminuer? — On n'a diminué que le nombre de vos enfans!

« Les églises sont pillées, les images saintes détruites, les os des morts sont dispersés sur les chemins; une seule cloche a été conservée dans chaque clocher, pour sonner le beffroi d'alarmes! — Ils ont raison, qu'ils sonnent; qu'ils sonnent le tocsin du feu pour tout le genre humain!

« Pour argent, vous avez du papier; vos terres sont en friche; les denrées sont rares; la guerre tue vos frères; la Convention vous pille et ne vous laisse rien; — je me trompe, elle vous laisse deux yeux pour pleurer!

« On mesure votre grain : on vous pèse votre faim; la réquisition enlève vos chevaux, vos équipages, et, si vous vous plaignez, — regardez bien qui vous écoute!

« Le chêne de la liberté, ce symbole de la révolution, qui devait être greffé sur le grand arbre du paradis terrestre, que vous a-t-il produit jusqu'à présent? — Esclavage et misère! — Vous voilà libres, il est vrai, égaux surtout; — égaux en souffrances, égaux en déceptions.

« Vous dissimulez en vain, hommes de la révolution, vous vous parez de votre orgueil; mais votre esprit a bien de la peine à payer votre cœur : votre civisme est de la contrainte; un seul est heureux, mille souffrent et pleurent. »

Nous nous arrêtons dans ces citations, parce que le poème entier viendrait se jeter sous notre plume. Il continue ainsi, plein d'élan, d'ironie, de sombre tristesse. A la description poétique de l'orage révolutionnaire, succèdent d'admirables regrets sur la ruine de la religion; puis, tout à coup, comme saisie d'une colère sainte, à la vue de ces abominations qui souillent la patrie, la muse jette un cri de guerre, et elle appelle ceux qui sont encore à genoux à se lever et à s'armer du glaive.

« Laïques et prêtres, il faut prendre votre parti. Voyez à mourir et à combattre. Votre roi sur la terre, votre Dieu au ciel..... tous deux ont été outragés; — qui les vengera?

« Oh! si ce fut jamais un devoir pour le peuple de se lever, l'heure est venue; qu'il montre sa terrible figure! Bretons, tout chrétien est soldat pour la foi, tout soldat doit sa vie à son roi!

« Roi de France, séchez vos larmes; plus de regrets, maître, nous mourrons, ou nous jetterons à bas les tyrans. Nos fronts vous serviront de marche-pied pour remonter au trône, et vous y ramènerez la justice et la religion!

— « Et vous, Bretons, à la Vendée! .... C'est là que la foi est encore debout, couronnée de lauriers sanglans. Le vainqueur est là qui vous appelle, une main sur le sceptre, une autre sur l'Evangile. »

Le poème est terminé par un retour vers les souvenirs du pays et vers de douces espérances.

« O terre des Bas-Bretons, ô ma contrée chérie, ma contrée tant pleurée, sol précieux, si douloureusement abandonné! je me sens tout frémissant d'avance à la pensée de te revoir. Et pourtant, ô ma Bretagne! je mourrais content sans avoir vu ton ciel, si le passé renaissait en France.

« Bénie soit l'heure où une pareille nouvelle me sera apportée! Alors, ô mon Dieu! dispose de ma vie!.... que je prenne mon vol vers ton paradis! De ma douce Bretagne ou de la dure terre des Anglais, la course ne sera ni plus courte, ni plus longue, ô mon Dieu! »

Telle est cette œuvre dont nous n'avons pu donner que d'informes lambeaux, mais dont nous avons tâché de faire comprendre l'esprit, en disant ce qu'étaient les hommes qui la firent. Pour en

sentir tout le charme, il faut se mettre, comme nous nous sommes efforcés de le faire, au point de vue de l'époque et des auteurs. Il faut retourner pour un moment sa cocarde, écarter les préoccupations libérales, s'identifier à ces chaudes indignations de croyant et juger en poète, non en homme politique. Nous autres apôtres du progrès, que passionne si vivement la religion de l'avenir, nous devons comprendre mieux que personne la religion du passé ; nous devons sentir que chez ces hommes, comme chez nous, il y eut croyance, amour et dévouement. Ils avaient foi en leurs pères comme nous avons foi en nos enfans. La différence entre leurs attachemens et les nôtres fut dans les objets, et non dans le sentiment ; ils combattaient pour défendre une tombe, et nous combattons pour protéger un berceau.

Emile Souvestre.

HISTOIRE

ET

PHILOSOPHIE DE L'ART.

V.

DU THÉÂTRE FRANÇAIS.

DEUXIÈME PARTIE.

DE LA RÉFORME DRAMATIQUE.

§ I.

Aujourd'hui plus que jamais j'éprouve le besoin de protester, au nom de la critique, contre les accusations d'outre-cuidance et de fatuité, qui, dieu merci! ne manquent jamais à la franchise. Ce que j'ai à dire de la réforme dramatique blessera bien des vanités, effarouchera bien des croyances, et peut-être, au moins je l'espère, ébranlera bien des pensées qui se disent inébranlables. — Je ne suis pas assez fou pour attribuer à mes paroles une puissance divine : je ne crois pas qu'un théâtre nouveau va s'élever à ma voix,

comme autrefois la ville merveilleuse aux sons de la lyre d'Amphion. — Mon rôle est plus modeste et plus facile à comprendre. — J'écoute les poètes, je suis d'un œil vigilant leur trace glorieuse, je compte leurs pas; et quand la foule plus rare commence à les abandonner, je leur dis simplement pourquoi la foule les abandonne. — Mais je n'ai jamais dit, et je ne dirai jamais : Mon conseil est la poésie même.

Bien que sincère dans mes avertissemens, il se peut que je n'aie pas reçu la faculté d'accomplir mes espérances. Je laisse à d'autres plus heureux le soin et la gloire de réaliser ce que je prévois. — Un exemple me justifiera. Il y a quarante-cinq ans, la royauté, on le sait, ne manquait pas de conseillers éclairés. Si la voix des philosophes n'eût pas été méconnue, la monarchie avait encore bien des années devant elle. Elle pouvait s'amender, se rajeunir dans la popularité, et commencer, d'un pas assuré, une route nouvelle et indéfinie. Est-ce à dire qu'on eût trouvé, parmi les philosophes, un garde des sceaux, un ministre de la guerre, un ministre des finances?

Confessons-le sans colère et sans honte : de toute les formes littéraires, la forme dramatique est aujourd'hui la moins honorée, et celle qui à cette heure mérite le moins de l'être. On écrit sans doute bien des mauvais livres; le nombre des mauvaises pièces est encore plus effrayant. Le mal n'est pas irréparable, mais il ne faut pas le taire, si l'on veut le guérir.

Cette déchéance ne tient pas à la forme elle-même; car, entre les noms les plus grands de l'histoire, Sophocle et Shakspeare, Calderon et Schiller, Racine et Alfieri, tiennent glorieusement leur place. Que diraient aujourd'hui ces artistes laborieux, s'ils revenaient parmi nous? De quel œil verraient-ils l'indolence fastueuse des ouvriers qui prétendent à leur héritage? Ce n'est pas eux qui s'étonneraient de l'indifférence publique.

Un roman, un recueil d'élégies, soulèvent pendant plusieurs mois des questions sans nombre. Les salons et les académies s'en occupent. On relit ce qu'on a d'abord admiré; on cherche à deviner la cause de son plaisir. A chaque nouvelle épreuve, on découvre des beautés nouvelles; on pénètre plus avant dans la pensée de l'inventeur; on démêle des artifices de composition qui avaient

échappé à une première lecture ; on aime à redire une strophe harmonieuse, à remonter jusqu'à l'origine d'une image ; et quand au fond de son cœur on aperçoit, en caractères confus, ce que le poète a su graver sur l'airain, on s'applaudit naïvement de cette invisible fraternité. — Au théâtre, y a-t-il rien de pareil?

Après la tragédie consulaire et impériale qui se nourrissait de flatterie, après la tragédie allusive de la restauration, qui prenait pour le dernier terme de la poésie dramatique les taquineries d'un hémistiche, nous avons eu tout récemment, il n'y a pas encore six ans, le drame shakespearien. Le dernier venu est-il plus jeune que les deux autres?

Le public apporte à l'histoire dialoguée la même insouciance et le même ennui qu'aux plaidoyers emphatiques de la tragédie impériale. Il ne s'inquiétait guère en 1810 de savoir si M. Arnault descendait en ligne directe de Sophocle, par Corneille ; il ne demande pas aux poètes d'aujourd'hui s'ils descendent de Shakspeare par Schlegel ou Letourneur.

Il y a, je crois, à cette indifférence une explication toute simple ; la poésie peut élever jusqu'à elle les pensées les plus rétives et les plus paresseuses ; une fois résolue à l'accomplissement de la tâche qu'elle a choisie, elle peut préparer de longue main l'attention et la docilité de son auditoire ; elle se résigne à l'éducation des hommes qu'elle a entrepris de dominer ; elle mesure à leurs forces l'enseignement des premiers jours. Dès qu'elle sent le sol plus tendre s'ouvrir plus profondément sous le soc de la charrue, elle devient plus hardie, elle ne ménage plus ses mouvemens avec la même avarice ; elle ne craint plus d'épuiser le terrain par une semence trop généreuse ; elle se fie au soleil et à la rosée pour féconder son espérance ; elle attend courageusement que le germe enfoui s'épanouisse et se lève, et la moisson dorée ne manque jamais à sa persévérance.

Ainsi fait la poésie ; mais l'industrie dramatique n'a pas les mêmes ressources, parce qu'elle n'a pas la même tâche. La poésie veut, l'industrie convoite ; la poésie marche lentement à la conquête des intelligences, l'industrie s'adresse aux passions grossières, aux appétits puérils ; la poésie attaque au grand jour et tête haute, l'industrie se cache dans les ravins qui bordent la route, et détrousse

le voyageur attardé. A celui qu'elle a vaincu, la poésie promet, pour le retenir près d'elle, des joies pures, élevées; l'industrie exige pour sa rançon qu'il ne refuse rien à ses désirs; c'est par l'assouvissement des sens qu'elle espère éterniser sa servitude.

Si la poésie impérieuse et sûre d'elle-même occupait le théâtre, l'indifférence ne serait pas de longue durée; l'artiste aurait bon marché de cette somnolence dédaigneuse; il saurait bien réveiller les pensées engourdies; supérieure, par sa vocation et son origine, à ceux qu'elle doit maîtriser, la poésie ne fléchirait pas devant la résistance. Si l'industrie demeure, il n'y a pas pour l'indifférence de terme possible à prévoir.

Une voix illustre a pu dire, sans injustice : Avant peu, le théâtre sera désert, ou du moins sera rayé de la littérature du pays; car les hommes sérieux ne vont plus au théâtre. Cette parole est sévère, mais vraie, en ce qui touche le présent; l'avenir, un avenir prochain, nous l'espérons, se chargera de la réfuter.

Oui, les hommes sérieux ne vont plus au théâtre, parce qu'ils n'ont rien à y voir qui soit digne d'eux et de leur attention; ils vivent avec le passé dans une société intime et familière, et ils attendent, pour coudoyer le présent, que le présent se régénère et se relève. Mais l'heure de la réconciliation ne saurait être bien éloignée, car les hommes de plaisir et d'oisiveté sont arrivés par une autre voie, plus dispendieuse et moins honorable, au même dégoût que les hommes sérieux. Encore un peu de patience, et le désert sera complet.

Autrefois les jeux du théâtre comptaient parmi les plus nobles délassemens; l'admiration était courageuse et n'avait pas cette avidité de caprices que nous lui voyons aujourd'hui. Pourquoi cela? le public est-il changé? ou bien a-t-il cédé aveuglément à l'impulsion qu'on lui a donnée? Au XVII[e] siècle, il écoutait avec une joie toujours nouvelle des vers qu'il savait par cœur; il revenait à des pensées connues dans l'espérance de les mieux connaître. Sa curiosité n'avait rien de maladif et d'arrogant; il arrangeait ses distractions comme une étude austère; et son émotion, pour être prévue, n'était ni moins vive, ni moins profonde. Loin de là le frisson qui le saisissait, à des momens marqués d'avance, lui semblait chaque fois plus terrible et plus glacé.

Mais pourrait-on, sans folie, attendre du public d'aujourd'hui une longanimité pareille? C'est aux sens, et aux sens seulement, que s'adressent les ouvriers dramatiques; or, si les joies de l'ame sont infinies, rien n'est plus étroit que le plaisir des sens; c'est une vérité triviale, un aphorisme vulgaire. Si donc le public du XVIIe siècle avait raison d'être sérieux, attentif, persévérant, le public d'aujourd'hui a raison pareillement de se montrer dédaigneux, insouciant et blasé.

Je ne voudrais pas descendre aux détails d'une démonstration puérile; mais pourtant je suis forcé d'indiquer sommairement les symptômes de la satiété. Il faut, pour accomplir la réforme dramatique, atteindre du même coup le public, les acteurs et les poètes; l'ordre selon lequel s'accomplira cette réforme n'est pas difficile à prévoir : elle ira du public au poète, et du poète à l'acteur. Il est donc très important de ne laisser aucun doute sur les dispositions réelles de l'auditoire.

Voici comme se passent les choses aux soirées qu'on est convenu d'appeler solennelles; la foule se presse au parterre; les femmes jeunes et parées envahissent les loges; le rideau se lève; l'acteur entre en scène; on n'écoute pas, on regarde. A peine si quelques oreilles obstinées essaient de deviner les premiers vers; la salle tout entière a les yeux tournés sur la décoration. Chacun donne son avis sur l'exactitude archéologique d'une chambre sculptée ou d'une portière damassée. Il n'est personne qui, pour avoir feuilleté cent pages de Sainte-Palaye ou de Monteil, ne se croie en droit de critiquer la forme d'un chapiteau roman ou l'écusson d'un chevalier du XIIe siècle. Pourtant cette érudition mondaine compose volontiers avec le décorateur; et depuis le jour où l'on nous a donné pour un palais de l'île de Chypre l'intérieur de la cathédrale de Sienne, il n'y a plus de transaction impossible. Comme il faut au moins dans la soirée une demi-douzaine de décorations, les antiquaires de la salle ont de quoi défrayer leur petite vanité.

Quand les yeux sont las de parcourir les panneaux et les meubles de l'appartement, l'aristocratie des loges consent à s'occuper des acteurs; mais ce n'est pas encore à l'homme que s'adresse l'attention, c'est au costume seulement. Ici l'occasion est belle pour

les femmes oisives : elles n'ont pas assez de regards pour les surcots et les vertugadins; elles essaient dans leur pensée le velours et la dentelle qui se promènent sur la scène, et se demandent, avec une anxiété recueillie, si ce n'est pas une parure toute trouvée pour le bal de la semaine prochaine. Une fois décidées, elles peuvent s'abaisser à des réflexions moins graves; elles comparent le ton du velours au teint de l'actrice : le corsage est trop long, ou bien les épaules ne sont pas assez découvertes; la coiffure est trop haute pour le front, ou bien le bas du visage est trop large.

Ce savant commentaire dévore la moitié de la soirée. Enfin, vers le milieu du troisième acte, les acteurs ont leur tour. Comme la pièce est à peine écoutée, l'action est assez mal comprise, quoique d'ordinaire l'auteur ait soin de multiplier les incidens et de laisser aux yeux le travail de l'intelligence.

Que dire des acteurs? juger l'habileté, le bonheur ou la puissance de leurs études? Mais comment? il faudrait avoir entendu le rôle entier pour estimer la difficulté de l'entreprise. Il ne reste plus aux beaux esprits de la salle qu'un seul parti, auquel ils se résignent : ils parlent de l'acteur comme d'un cheval de course; le timbre et le volume de la voix, le frémissement des membres, la pâleur du visage, l'ardeur fébrile de la prunelle, la décomposition des traits, fournissent encore à leur dédain babillard l'occasion d'un triomphe éclatant.

Le rideau tombe, la pièce est jouée, la foule se disperse, oublie, avant de s'endormir, ce qu'elle a vu, et se réveille le lendemain en demandant un nouveau spectacle.

Si l'on pouvait réunir ensemble dans un même atelier tous les grands génies qui, depuis soixante siècles, ont inventé, et si, par impossible, ils ne mâtaient pas l'insolente satiété du public, je m'assure qu'ils ne réussiraient pas à produire en raison de ses demandes. S'ils se mettaient à son service, s'ils s'enrôlaient à ses gages, s'ils négligeaient de lui rompre en visière, pour l'amener à résipiscence, ils ne tarderaient pas à s'épuiser et à rendre l'ame; ils auraient beau faire, leur imagination serait toujours au-dessous des sens de l'auditoire. A cette nation de curieux blasés il faudrait une nation d'inventeurs, infatigable, incessamment variée, capable de condenser dans une heure les émotions et les spectacles de tout un

siècle, une nation qui d'un souffle magique ressuscitât les villes endormies, les guerres apaisées dans le tombeau, pour jeter en pâture à l'avide satiété d'une soirée ce que des myriades d'années ont eu peine à contenir.

C'est-à-dire que pour un pareil public il n'y a pas de poésie possible.

Mais le malade souffre et appelle la guérison; la crise est trop douloureuse et ne peut se prolonger. Harcelé par tous les côtés à la fois, il soupire après le repos; il ne distingue plus la saveur des émotions qui lui arrivent; il a usé dans la débauche le meilleur de ses forces, et il sent bien qu'il est à bout; il se consulte avec effroi; il n'entrevoit pas d'issue; il s'agite avec une inquiétude furieuse, et se dit tous les jours: « Où irai-je maintenant? Quelle voie nouvelle s'ouvrira devant moi? Mon dieu! j'ai vieilli bien vite. Je suis né d'hier, et voilà que déjà mes désirs s'éteignent; d'heure en heure mon sang s'attiédit, et bientôt je n'entendrai plus le battement de mes artères. J'ai souhaité ardemment, mon souhait s'est accompli; je n'ai eu qu'à étendre la main, et j'ai touché ce que mes yeux dévoraient d'avance. Maintenant je languis; le monde est pour moi comme s'il n'était pas, je m'endors dans ma satiété; mes oreilles sont sourdes au bruit; mon regard ne jouit plus de la lumière; je ne sais plus frémir ni trembler; je suis entré dans la mort avant de quitter la terre.

« Est-ce que tout est fini pour moi? Est-ce qu'il n'y a plus de nouveaux spectacles? Est-ce qu'il faudra vivre tout entier dans la mémoire de ce qui n'est plus? Mais je n'ai que des souvenirs confus, et pas une cime lumineuse où la pensée puisse gravir et se reposer, pas une vallée paisible et profonde où le cœur puisse abriter sa tristesse. Ne trouverai-je pas une route qui me conduise à des cieux inconnus? Ne pourrai-je fouler aux pieds des plantes ignorées? Au-delà des terres que j'ai parcourues, n'y a-t-il pas des fleuves plus rapides, des villes plus bruyantes? »

La plainte ne tarit pas et la douleur persévère. Le malade retourne malgré lui aux émotions de la veille; il espère follement qu'une secousse plus violente le rajeunira; il se livre tout entier, il s'abandonne aveuglément, comme si la foudre devait descendre et le purifier par le feu.

Une sobriété sévère peut seul apaiser de pareilles souffrances. Il faut sevrer le malade, couper court à toutes ses habitudes ruineuses, ne laisser venir à lui qu'un air pur, et ménager l'exercice de ses facultés avec un soin vigilant. A ces conditions, peu à peu les sens épuisés reprendront leur activité première, les désirs éteints se ranimeront; le regard, en se baignant dans l'ombre, retrouvera sa clarté.

Essayer une méthode contraire, c'est jouer un jeu périlleux; c'est méconnaître d'emblée les limites de la réalité; c'est croire tout simplement qu'on peut aller du vin à l'éther sans se brûler les entrailles.

Soumise à ce régime, l'intelligence publique ne tardera pas à devenir exigeante : elle était gloutonne, elle sera gourmande : elle demandait un spectacle varié, bruyant, des figures nombreuses et pressées, le déroulement rapide d'un paysage infini, l'entassement inattendu des épisodes; une fois ramenée à sa jeunesse première, elle voudra des lignes harmonieuses, des groupes ordonnés savamment, des contours serrés de près, des figures distinctes, étudiées individuellement, douées d'une physionomie ineffaçable. Elle ne s'inquiétera plus de la variété des couleurs, ni du nombre des plans; ayant peu à voir, elle verra bien; elle sera impitoyable au mensonge et à l'exagération. Elle acceptera sans chicane mesquine l'invention sérieuse et sincère; mais elle n'aura que de la pitié pour les pompes enfantines, pour les carrousels dorés, qui montent sur le théâtre, et prennent la place de l'histoire. Surtout elle répudiera d'un regard dédaigneux ces hauberts et ces cottes de mailles qui reluisent au soleil, mais qui sont vides; elle ne prendra pas un juron pour une date, ni un tabard pour un héros.

Alors la poésie dramatique sera vraiment difficile; alors il ne sera plus permis à personne d'improviser en quelques nuits le spectacle d'une soirée. Pour être admiré sérieusement, il faudra un travail sérieux. Pour être un grand poète, il faudra quelque chose de plus que cinquante cierges et quelques aunes de velours.

Après le public indifférent et blasé nous aurons le public attentif.

Or, à moins d'ignorer le sens des mots et la valeur des choses, il est facile de prouver que la curiosité sera en raison inverse de

l'attention : ceux qui voient beaucoup ne regardent pas. La curiosité, telle que le monde l'entend, n'est qu'une perpétuelle distraction, c'est-à-dire une perpétuelle oisiveté. Pour les sens, c'est le libertinage; pour l'esprit, c'est l'ignorance; pour le cœur, c'est l'égoïsme.

Une fois, au contraire, que la curiosité s'apaise et s'enferme dans d'étroites limites, l'attention, plus puissante et plus libre, atteint aux cimes les plus hautes de la clairvoyance; et, dans les trois ordres que j'ai dit, elle arrive au plaisir, au savoir, au dévouement.

Face à face avec un public attentif, le poète ne manquera pas de mesurer ses forces avant d'engager la lutte : sûr que pas un de ses mouvemens ne sera perdu, il ne laissera pas au hasard le choix de ses attitudes; il composera son geste et sa voix.

Résolu à ne produire qu'un nombre déterminé d'impressions, il les voudra profondes et inévitables; et pour atteindre le but qu'il aura marqué, pour frapper d'un coup décisif la place préférée, pour tailler une blessure large et saignante, il réfléchira longtemps avant de lever l'épée.

Alors la prophétie prononcée sur le théâtre ne sera plus vraie; l'ode et le roman auront sur la scène un rival digne de leur jalousie. Comme l'ode et le roman, le drame aura des beautés successives, pénétrables aux uns, impénétrables aux autres; on reviendra voir trente fois la même héroïne, avec la certitude d'éprouver une émotion nouvelle.

Le jour où se lèvera cet astre glorieux, les antiquaires n'auront pas grand'chose à dire; il feront silence avec la foule, ils redeviendront hommes pour écouter et s'attendrir.

Mais pour ce drame qui viendra, où seront les acteurs?

§ II.

Je ne crois pas, comme on le répète partout, que la rue de Chartres et le boulevard Bonne-Nouvelle soient en mesure de régénérer la Comédie-Française. Il se peut que Perlet ait joué Molière à Londres d'une façon très remarquable; les réflexions ingé-

nieuses qu'il a publiées sur le rôle de Tartufe ne seraient pas une preuve sans réplique. — Mais Gontier, si admiré dans le cadre étroit qu'il avait choisi, n'aurait produit, j'en suis sûr, qu'un effet très médiocre dans la haute comédie. Entre les acteurs qui ne sont pas rue de Richelieu, j'en sais un, mais un seul, qui devrait y être, et qui fournirait aux poètes et aux critiques un curieux sujet d'étude, Frédérick Lemaître. Tous les reproches qu'on peut lui faire n'altèrent pas l'incontestable originalité de son talent. Qu'il soit indocile et rebelle aux avertissemens, c'est un malheur sans doute; mais jusqu'ici, qu'on nous le dise, de qui lui sont venues les remontrances? Bocage et Lockroy sont à coup sûr très supérieurs aux deux tiers de la Comédie-Française; mais, s'ils quittaient la scène où ils sont populaires, je doute fort qu'il ne perdissent pas au change. Lockroy, malgré la netteté de son intelligence, est d'une tristesse monotone : c'est une vivante élégie. Quant à Bocage, la rapidité merveilleuse de ses succès a jusqu'ici fermé ses yeux sur la véritable mission de l'acteur. Il dépèce un rôle, il l'émiette phrase à phrase, pour montrer qu'il n'en oublie rien; il craindrait, en le composant, en soudant par sa volonté tous les détails que trop souvent le poète éparpille, de laisser dans l'ombre, ou seulement de rejeter sur le second plan, un mot qui peut être applaudi.—Après eux, je ne vois plus personne à nommer, à moins d'aller chercher, parmi ses panégyristes, Émile Taigny, qui semble à quelques vieilles femmes l'espérance de l'art dramatique, mais qui serait fort déplacé dans un rôle de Molière ou de Beaumarchais. Le satin et la poudre lui vont à merveille, je le veux bien; mais, fût-il le plus beau cavalier du monde, il aurait encore beaucoup à faire pour devenir un acteur passable.

Parlerai-je de Mme Volnys et de Mme Albert? Il n'y a rien à en dire, sinon qu'elles sont fort au-dessous de Mme Théodore qui, certainement, ne se serait jamais risquée à la Comédie-Française. — Mme Allan mérite seule une exception; elle a souvent fait preuve d'une grande finesse, et son absence est à regretter.

Je reviens à la rue Richelieu. A Dieu ne plaise que j'entreprenne l'analyse individuelle des cinquante-deux acteurs qui se partagent les deux cent mille francs de M. Thiers; la tâche serait au-dessus de mes forces, et surtout au-dessus de mon savoir. Les trois

quarts de ces messieurs me sont parfaitement inconnus, et je ne rougis pas de mon ignorance.

Ce qu'il importe de saisir et de caractériser, c'est la physionomie générale et constante de la Comédie-Française. Les singularités personnelles, les originalités excentriques y sont trop rares pour compliquer beaucoup l'analyse collective. Il y a un mot d'ordre qui régit les sociétaires et qui les console, à ce qu'ils disent, de l'indifférence publique, c'est le respect de la tradition.

Pas un d'eux, à l'heure où je parle, n'essaie de pénétrer à sa manière le sens de *Cinna* ou de *Britannicus;* pas un d'eux ne tâche de surprendre dans un rôle écrit entre Richelieu et Bossuet les intentions ignorées de la foule. Ce qui les préoccupe surtout, c'est de savoir comment Lekain ou Molé, Préville ou Fleury, Mlle Contat ou Mlle Clairon, jouaient ce qu'ils ont à jouer.—Au nom de la tradition, ils ont fait de l'art dramatique, le plus vivant et le plus énergique de tous les arts, une momie inerte, immobile.

Si la tradition était vraie, authentique, l'obéissance militaire au passé serait une folie digne de pitié; l'accomplissement servile de commandemens obscurs ne mérite que la colère.

Ils prétendent garder l'arche sainte contre la profanation des impies; ils s'appellent entre eux les lévites du temple; et voyez comme ils honorent le vrai Dieu! Scarron, prié de travestir Corneille ou Racine, ne les eût pas traités plus lestement. Ce qui, parmi les sociétaires, se nomme le répertoire est une parodie indigne des tréteaux. Il n'y a pas dans une fête foraine de jongleur ou d'arlequin, qui n'ait dans ses manières, dans sa voix, dans son geste et son attitude, plus de gravité, de bon sens et de suite, que les acteurs chargés à la Comédie-Française de représenter les chefs-d'œuvre du grand siècle. S'il y a au monde une profanation misérable, un sacrilége insultant, une simonie criminelle, c'est le supplice infligé chaque jour à l'immortelle pensée de ces poètes illustres. Et pour que rien ne manque à cette ignoble souillure, les costumes et les décorations sont à la hauteur des comédiens; *Iphigénie en Aulide*, représentée dans une grange de village, par une troupe ambulante, ne serait pas autrement défigurée. Clytemnestre hurlée par Mme Paradol, Achille grasseyé par le gosier matamore de M. David, quel spectacle grand Dieu! et la tente du roi des rois,

du chef de la flotte grecque, simulée par une baraque égratignée où l'on n'oserait pas montrer les singes!

Cette belle et noble tragédie, si simple et si sévère, si pareille dans ses majestueuses draperies, dans son attitude contenue, aux premiers âges de la sculpture éginétique, demi-divine et demi-humaine, qu'est-elle devenue entre les mains ignorantes de ces prêtres obstinés? Ne viendra-t-il pas un docteur jeune et hardi pour chasser tous ces publicains du temple?

Molière aussi est livré pieds et poings liés à l'impitoyable tradition. Vainement a-t-il brisé son vers pour échapper à la mélopée nasillarde qui n'était pas inconnue à l'Hôtel de Bourgogne, et qu'il prévoyait dans un avenir indéfini; vainement a-t-il donné à sa parole toute la souplesse de la pourpre tyrienne; l'amant de la Béjard n'est pas plus heureux que l'amant de la Champmêlé: M. Saint-Aulaire fait la partie de M. David.

Pour des acteurs sérieux l'ancien répertoire devrait être un perpétuel sujet d'études et d'émulation; mais je voudrais la lutte généreuse, entière, sans restriction, sans arrière-pensée, sans privilége; et ce qui se passe sous nos yeux à la Comédie-Française est loin de réaliser nos voeux.

On sait l'excellence de Mlle Mars dans Célimène, Araminte, et Sylvia; il est impossible de surpasser l'élégance et la netteté de sa diction, de donner à chaque mot une valeur plus vraie, d'indiquer plus finement, sans exagération et sans guinderie, les moindres intentions d'un rôle; c'est là un beau patrimoine, et qui devrait suffire à son orgueil. Qu'elle soit plus admirable encore dans Marivaux que dans Molière, peu importe à sa gloire, si elle est exquise dans tous les deux. Mais pourquoi défendre comme un domaine inaliénable les rôles qui ont été pour une autre, qui pourraient être encore l'occasion d'un triomphe? Mme Dorval a joué dans plusieurs grandes villes de France, Suzanne du *Mariage de Figaro*; elle a montré dans ce rôle des qualités précieuses; elle n'a pas copié Mlle Mars, elle n'a pas même songé à l'imiter; elle a compris le personnage à sa manière. Au lieu d'une coquetterie malicieuse, réfléchie et contenue dans ses moindres élans, plus savante que vive, et que Mlle Mars traduit à merveille, elle a trouvé dans Beaumarchais une jeune fille fière de sa beauté, confiante en elle-

même, hardie à la réplique, invitante sans lasciveté, vive et folâtre sans se livrer, pleine de force et de séduction. Laquelle des deux a raison? Faut-il louer Mlle Mars d'avoir transformé le poète, pour le ramener aux conditions de sa nature? Faut-il remercier Mme Dorval d'avoir été droit à Beaumarchais, d'avoir saisi le rôle dans son entière franchise, sans retrancher rien à son égrillarde insolence? La question vaut bien qu'on la soulève; et comment décider, si la lutte n'est pas permise?

De la part de Mlle Mars, consentir à la comparaison, ce ne serait pas seulement justice, ce serait aussi à notre avis un excellent calcul. Elle ne perdrait pas à ce jeu un seul de ses admirateurs; sa générosité ne lui coûterait rien. Et puis elle pourrait prendre sa revanche. Par exemple, elle n'aurait qu'à choisir Adèle d'Hervey, qui dans l'origine lui était destinée, et je m'assure qu'elle trouverait moyen de rajeunir et de renouveler le rôle créé si heureusement par Mme Dorval; elle serait autre et ne serait pas inégale; elle interpréterait avec une habileté inattendue, avec une pénétration presque divine, des sentimens inaperçus jusqu'ici, elle ferait saillir avec un relief éclatant bien des couleurs demeurées dans l'ombre. N'est-ce pas là une rivalité honorable?

Je voudrais aussi voir passer aux mains de Mme Dorval le rôle de Clotilde. Je n'accepte pas la pièce comme un chef-d'œuvre : il s'en faut de beaucoup; mais pour ceux qui consentent à subir les trois premiers actes, le quatrième et le cinquième sont un digne dédommagement. C'est un mélodrame, à la bonne heure, mais un mélodrame douloureux et poignant, une face nouvelle et avilissante de la jalousie, une flétrissure de l'ame humaine hardiment montrée. Je laisse de côté la question littéraire, pour ne considérer que l'étude purement dramatique. Eh bien! l'auteur doit désirer pour lui-même, en vue de ses inventions à venir, pour le public auquel il s'adresse, que tous les côtés de sa création soient révélés avec une égale franchise. Or, comme Mlle Mars et Mme Dorval ne se ressemblent en rien, comme elles ont toutes deux une puissance égale, mais diverse, la chance de révélation est inévitable. Ici d'ailleurs l'expérience plaiderait plus haut que moi : à Rouen, à Bordeaux, qui ne sont pas des villes illétrées, Mme Dorval a joué

Clotilde, elle a excité dans ce rôle un enthousiasme unanime. Pourquoi serions nous privés de la voir dans Clotilde?

Je conçois très bien la hiérarchie militaire; mais je n'accepterai jamais la hiérarchie dramatique. Et puis il y a un moyen bien simple d'arrêter l'empiètement, c'est d'exiger l'échange. Que Mlle Mars prête Clotilde, et qu'elle prenne Marion Delorme, qui lui était destinée aussi bien qu'Adèle d'Hervey; qu'elle donne à la voix suppliante de la courtisane amoureuse le timbre pur et mélodieux dont elle sait si bien le secret; qu'elle justifie par l'attrait tout puissant de sa diction, par l'ingénuité savante de sa démarche, le poétique entraînement de Didier; qu'elle nous explique à sa manière comment le courtisan rêveur, qui pouvait chaque jour admirer les blonds cheveux d'Anne d'Autriche, s'est laissé prendre à cette pauvre fille, si mal menée dans les Mémoires du coadjuteur, et qui avait reçu dans son lit la moitié de la cour et les trois quarts de la ville.

Est-ce là, qu'on nous le dise, une tâche indigne de Mlle Mars?

S'il y a un comité à la Comédie-Française, ce que j'ignore absolument, que le comité décide souverainement les mutations que je propose. Si le comité n'est qu'un être idéal, insaisissable, utile tout au plus pour fermer la bouche aux vanités blessées qui débutent dans l'alexandrin, il y a sans doute au-dessus de ce fantôme d'autorité sociale une autorité réelle, une, personnelle, logique et inflexible, capable de comprendre et de servir l'intérêt commercial, sinon l'intérêt littéraire du théâtre. Or ici les deux intérêts se réunissent pour donner le même conseil; l'égalité parmi les artistes éminens est une des conditions vitales de toute entreprise dramatique. Au reste on assure que M. Jouslin, s'il n'avait pas les mains liées, réaliserait la meilleure partie de nos espérances.

Si Mlle Mars avait pris le parti qu'on pourrait lui supposer, et auquel je refuse de croire, si elle avait résolu de ne confier les rôles créés par elle qu'à Mlle Plessis, ce serait de sa part une maladresse impardonnable, une gaucherie désastreuse. A quoi peut servir cette reproduction littérale et servile du geste et de la voix de Mlle Mars? Qu'avons-nous à faire de toutes ces minauderies puériles, de toutes ces contrefaçons mesquines et mortes? Quand elle aura fléchi le cou, tourné la tête, levé la main comme son modèle, et qu'elle se

dira follement : Voici que je l'égale, de quel profit sera pour l'art dramatique cette singerie de pensionnat?

Il est bon que Molière et Beaumarchais changent de signification et de portée dans la bouche de M[lle] Mars et de M[me] Dorval, comme Cimarosa et Mozart dans la bouche de M[mes] Malibran et Pasta, Fodor et Sontag. Ces métamorphoses laborieuses sont pleines d'enseignemens et de révélations; mais M[lle] Plessis est à M[lle] Mars ce que l'ombre est à la statue.

§ III.

Je serai plus bref sur les poètes, et je n'ai pas besoin de justifier le laconisme de mes réflexions : si elles son justes, elles sont pressenties; si elles sont imprévues, elles sont fausses.

Au public et aux acteurs que nous voulons, quels poètes pouvons-nous souhaiter? Faut-il demander, comme une réaction violente et salutaire, le retour de la tragédie antique? Faut-il remonter jusqu'au théâtre d'Athènes, ou même, pour atteindre les dernières limites de la simplicité, jusqu'au théâtre de l'Asie? Choisirons-nous entre Kalidâsi et Sophocle? Imposerons-nous à la satiété languissante de nos contemporains l'élégie pastorale de l'Inde, ou l'élégie sentencieuse de la Grèce? Chercherons-nous dans la nudité chaste et gracieuse des inventions attiques le rajeunissement de notre scène? Conseillerons-nous aux imaginations ardentes de la génération qui grandit autour de nous de se retremper dans la lecture d'Hérodote ou d'Homère, et de prendre parmi les familles héroïques le thème de ses créations? Non. Ce serait vouloir l'impossible. L'Orient et la Grèce ne sont pas morts pour le théâtre, comme on le dit. La sève poétique de ces contrées n'est pas encore tarie; mais pour multiplier les rameaux, pour élargir la tige, pour épanouir les bourgeons de cet arbre magnifique, il faudra changer la culture.

S'il arrive, dans un avenir prochain, à un artiste éminent d'étudier la Grèce et l'Orient pour les dramatiser, il ne devra se proposer pour modèle ni Sophocle, ni Racine, ni Alfieri : espérer de surpasser la majesté du premier, la grace du second, l'inflexible

âpreté du troisième, serait une folie. Mais il y a dans l'antiquité un côté naïf et pittoresque, une franchise hardie qui se révèle plus volontiers dans les historiens que dans les poètes; ce côté-là est encore vierge, et la poésie moderne peut s'en emparer glorieusement. — L'art souverain, l'art suprême de la Grèce, la statuaire, avait envahi toutes les autres formes de la fantaisie. L'architecture n'existait pas par elle-même, c'était un prétexte à la statuaire; et, comme Phidias a touché les plus hautes cimes de l'idéalité, il est naturel que les grands poètes, en vue de Phidias, aient négligé volontairement le détail de la vie réelle, comme trivial et mesquin.— Il ne s'agit pas de glaner, la moisson n'est pas faite.

Faut-il prescrire Shakspeare et Calderon plutôt que Sophocle et Racine? je ne le crois pas. Il y a toujours dans l'imitation un danger inévitable, c'est la confusion des qualités secondaires et des qualités intimes du modèle. Ainsi Racine donne Campistron, Shakspeare donne Knowles. Quand l'école poétique de la restauration fit une levée de boucliers contre la tragédie impériale, et confia sa gloire et son salut à la poésie anglaise du XVIe siècle, elle n'aperçut pas, à ce qu'il semble, l'écueil où elle est allée se briser. Elle crut qu'en jetant sur la scène toute une génération, en réunissant dans un spectacle de trois heures les évènemens et les hommes d'un demi-siècle, elle gagnerait sa cause, et n'aurait plus rien à envier à la cour d'Elisabeth. C'est une méprise étrange, mais qu'on ne peut nier : on a pris le cadre pour le tableau, le vêtement pour l'homme, l'écorce pour l'aubier.

Si Shakspeare est grand, s'il abrite sous son ombre un siècle tout entier, si Juliette est la digne sœur de Beatrice et de Nausicaa, ce n'est pas parce que le poète s'est joué de l'espace et du temps. Si les toiles qu'il a signées de son nom sont belles entre Titien et Rubens, ce n'est pas parce qu'il a prodigué les couleurs. Il est trop haut placé sur son piédestal pour que les railleries glapissantes des universités et des académies puissent atteindre son oreille et amener la colère sur ses lèvres; mais son mépris pour le temps et l'espace, la prodigue multiplicité de ses couleurs, ne sont pas ses vrais titres.

Le côté immortel et divin d'*Othello*, d'*Hamlet*, du *Roi Lear* et de ses admirables *Chroniques*, c'est l'analyse humaine, c'est la

constante prédominance des sentimens éternels, c'est le perpétuel triomphe de ce qui sera toujours sur ce qui était dans un temps et dans un lieu donnés. Ce n'est pas par le savoir qu'il a conquis son rang : son ignorance faisait pitié à Ben Jonson. Il avait mieux que le savoir, il avait l'omniscience. Il ne connaissait pas la Grèce comme Heeren, ni l'Italie comme Sismondi ; mais il comprenait les biographies de Plutarque et les nouvelles de Giraldi à sa manière, il les pénétrait par un sens refusé aux autres hommes. Il a été grand poète, parce qu'il était grand philosophe.

Ni Sophocle, ni Shakspeare. Quel sera donc le théâtre nouveau? L'histoire sera-t-elle muette sur les destinés prochaines de notre scène? Non sans doute. Mais je ne veux pas esquiser en quelques lignes un tableau reservé à de plus habiles. Nous laissons à M. Charles Magnin le soin de nous révéler les origines du théâtre en Europe. Je laisse à son érudition patiente le soin de porter la lumière dans ces ténèbres poudreuses. Pour moi, je me contenterai de ramener à trois formules précises et compréhensives l'histoire de la scène française depuis 1610 jusqu'à 1834.

Ces formules, les voici :

De 1610 à 1715, la poésie dramatique se réduit à l'analyse. Corneille, Racine et Molière, malgré leurs affinités avec l'Espagne, la vieille Grèce et la vieille Italie, consacrent toute leur volonté au développement désintéressé de l'ame humaine. L'emphase lucanienne de Corneille, la pudeur élégiaque de Racine, la déclamation sentencieuse de Molière, ne troublent pas la vérlté générale de cette première formule.

De 1715 à 1784, depuis la mort de Louis XIV jusqu'au *mariage de Figaro*, le théâtre tout entier n'est qu'un immense pamphlet. Crébillon. — Marivaux, sont en dehors du mouvement. — Le pouvoir appartient à Voltaire et à Beaumarchais; et qui niera l'intime parenté de *Mahomet* et de *Figaro?* — Au dix-huitième siècle, l'étude savante des formes antiques n'était plus possible ; la poésie dramatique ne pouvait pas ne pas être militante; sous Louis XIII et Louis XIV, elle était un ornement de la monarchie. Sous la régence et sous Louis XV, elle devint une arme contre la royauté.

Les tentatives ébauchées depuis cinquante ans n'ont pas encore

de conclusion. Après l'analyse et le pamphlet, que pouvons-nous attendre? L'analyse ne nous suffit plus; le pamphlet nous est inutile. Il nous faut à présent l'analyse dans l'action, c'est-à-dire l'humanité dans l'histoire, la philosophie dans la réalité. — Cette formule aux mains d'un grand poète deviendra un théâtre magnifique et nouveau, comme la courbe dont Lahire a donné l'épure est devenue la coupole de Saint-Pierre.

P. S. Au moment où j'achève ces paisibles réflexions, M. Scribe vient à nous avec une comédie en cinq actes, ni plus ni moins; il me réveille en sursaut au milieu de mes songes dorés sur l'avenir dramatique de la France. J'aurais mauvaise grace à ne pas essayer sur lui les formules que je viens de poser. Bien que l'auteur de *Bertrand et Raton* soit à coup sûr un des hommes les moins littéraires de ce temps-ci, je ne puis guère me refuser à parler de lui; car le plus grand nombre se méprendrait sur mon silence (1).

Robert Walpole est le héros nominal de la nouvelle comédie; mais que l'auteur se rassure : je ne composerai pas à son usage une petite leçon d'histoire; je ne le chicanerai pas sur son ignorance. Habitué qu'il est à vanner librement les plus grands noms, à les rimer pour l'Opéra et l'Opéra-Comique, à les distribuer en ariettes et en duos, il agit très cavalièrement avec les princes et les ministres; il saute à pieds joints par-dessus la chronologie et la géographie. Le Robert Walpole de l'histoire n'a pas grand'chose à démêler avec *l'Ambitieux* de M. Scribe; ce qu'il avait fait de Struensée présageait assez bien ce qu'il ferait de Walpole; il ne faut donc pas gaspiller son temps et sa parole dans ces querelles secondaires.

L'Ambitieux que nous avons vu jeudi dernier est une pure inven-

(1) L'avis sévère exprimé sur la nouvelle comédie de M. Scribe par l'auteur de cet article ne sera peut-être pas partagé par la majorité de nos lecteurs. Une foule de traits spirituels, applaudis à la représentation, ont mérité la sympathie de l'auditoire. Mais l'inflexible impartialité qui préside constamment aux jugemens littéraires de la *Revue*, nous faisait un devoir de ne pas gêner aujourd'hui l'indépendance de notre rédacteur habituel, pas plus que nous ne l'avons fait pour MM. Delavigne et Hugo.

(*N. du D.*)

tion, une création indépendante et hardie, s'il en fut; l'action se noue et se dénoue avec une simplicité très remarquable; qu'on en juge :

Au premier acte, Robert Walpole, premier ministre de la Grande-Bretagne, vient souper chez un vieil ami de collége qu'il n'a pas vu depuis dix ans, et se plaint à lui du néant des grandeurs humaines; au style près, c'est un centon de Philémon et Baucis.

Au second acte, l'ami de collége, médecin très savant et profond philosophe, introduit à la cour, obtient du roi qu'il acceptera la démission de Robert Walpole.

Au troisième acte, le roi charge le ministre démissionnaire de choisir lui-même son successeur. Robert désigne son neveu Henri.

Au quatrième acte, le roi surprend une lettre de Henri à la comtesse de Sunderland. La comtesse s'est donnée au roi qu'elle n'aime pas, et résiste à Henri qu'elle aime. Pourquoi? Nous n'en savons rien. — Le nouveau ministre est arrêté comme coupable de lèse-majesté, envoyé en prison, et menacé de la peine capitale.

Au cinquième acte, Robert Walpole intercède pour son neveu, et reprend son portefeuille.

Que vous en semble? N'y a-t-il pas dans cette fable dramatique une naïveté charmante? Trouverait-on dans les comédies de Berquin une action plus limpide et plus facile à suivre? Je ne le crois pas.

Il y au fond de cette comédie, très ennuyeuse d'ailleurs, une leçon sévère pour les ambitieux. Robert est jaloux de son neveu ministre, jaloux jusqu'à la haine; pour son neveu disgracié, il n'est rien qu'il ne fase, il irait jusqu'à jouer sa tête pour le sauver : ce qui prouve, jusqu'à l'évidence mathématique, combien l'ambition est un vice dangereux et funeste. On est tenté de s'écrier avec le panégyriste d'Henriette d'Angleterre : Et maintenant instruisez-vous, vous qui gouvernez les peuples.

Ne trouve-t-on pas dans cette nouvelle création de M. Eugène Scribe tous les mérites réunis? Vraisemblance des incidens, habileté des ressorts, vérité de mœurs, connaissance parfaite du pays où la scène est placée, rien n'y manque. Comme il a deviné, comme il a flétri la mesquinerie des intrigues ministérielles!

comme il a percé à jour, comme il nous a révélé le secret des fortunes politiques! A quoi tient pourtant le bonheur des nations?

Tous les personnages sont intéressans, depuis le roi qui a besoin d'un prestidigitateur italien pour s'emparer du mouchoir de sa maîtresse, jusqu'au médecin qui se laisse peu à peu corrompre par l'air empoisonné de la cour. Robert a des retours pleins de profondeur et de clairvoyance; il excelle dans les monologues; il s'enseigne à lui-même, avec une complaisance vraiment exemplaire, toute la détresse de sa situation; il se maudit, il se méprise avec une bonne foi sans réserve.

La comtesse de Sunderland est un caractère très habilement jeté; c'est une figure mélancolique très ingénieusement placée entre le roi, le ministre et le médecin; elle s'élève jusqu'aux plus hautes régions de la poésie, et colore la pièce tout entière d'un rayon lumineux d'idéalité.

Et le style! il est plus merveilleux encore que l'action et les caractères! Comme il est imagé, concis, expressif! Comme les contours de la phrase sont dessinés! Comme les pensées se déduisent! Comme les sentimens vous saisissent et vous maîtrisent! Comme le rire et les larmes s'échappent alternativement des moindres paroles! Comme chaque chose est dite, et comme il serait impossible de le dire autrement! Quelle précision, quelle justesse, quelle nécessité! Comme l'auteur se joue agréablement des exigences quinteuses de la syntaxe! Comme il cravache la langue qui lui résiste! Comme il est familier avec noblesse! Tous les âges de notre littérature sont glorieusement représentés dans cette mémorable comédie; la soudaineté de Montaigne, la netteté de Pascal, la clarté de Voltaire, tout cela en trois heures! C'est un abrégé de toutes les perfections!

Pourquoi M. Scribe s'est-il montré si sévère aux caprices de notre langue? Pourquoi n'a-t-il pas obéi aux lois de cette maîtresse souveraine qui *sait régenter jusqu'aux rois?* Pourquoi n'a-t-il pas fléchi le genou devant la grammaire? Belles questions vraiment! Quand on est, comme M. Scribe, seigneur absolu de toutes les pensées qui se récitent, se chantent ou se dansent dans toute l'étendue de la capitale; quand on a brillé, comme lui, dans le ballet, le mélodrame et le vaudeville, est-ce qu'on a le temps de penser à de

pareilles misères? Autant vaudrait lui demander pourquoi il oublie souvent de coudre des rimes à ses vers. Son imagination, entendez-vous, vaut bien assez par elle-même et n'a pas besoin des fastueux ornemens de la syntaxe. Il a sa langue à lui, docile, variée, irrégulière pour les profanes, imprévue, impossible à prévoir, mais riche, abondante, inépuisable en ressources. Il la gouverne à sa guise, et ne rend compte à personne de sa volonté.

C'est pourquoi le *Mariage d'argent*, *Bertrand et Raton*, et *l'Ambitieux* sont trois chefs-d'œuvre du premier ordre.

C'est à peine si je crois utile de parler de plusieurs plaisanteries excellentes, récitées jeudi dernier. La chambre des députés, le ministère, la cour, rien n'est épargné; les vanités parlementaires, les tripotages d'antichambre, l'égoïsme des favoris, tout cela est flagellé avec une virilité qui rappelle Juvénal en ses meilleurs jours.

Le public a très bien pris son plaisir en patience; il n'a pas murmuré un seul instant. Il semblait humer de tous ses poumons le parfum de sagesse qui s'exhale de toutes les parties de ce grand poème. Les acteurs parlent debout pendant une demi-heure; ils s'asseoient pour parler encore; ils se relèvent pour continuer leur dialogue : personne n'a paru étonné de les entendre pérorer si long-temps. Malgré la complication savante de la fable, l'action proprement dite est toujours au même point, depuis le commencement jusqu'à la fin de la soirée; mais n'importe! la salle tout entière était suspendue à la bouche des acteurs comme Didon aux lèvres d'Énée.

Pourquoi cette admiration complaisante, ou plutôt cet enthousiasme obstiné? pourquoi pas une voix ne s'élève-t-elle contre l'envahissement de cette colossale renommée? Il y a donc un charme tout-puissant dans le génie de cet homme? il a donc fasciné son siècle? Il parle, il est écouté; il chante, il est écouté; il danse, il est écouté encore; il se croise les bras, et la foule s'inquiète de son oisiveté. Quand il a passé tout un mois sans se montrer, on s'interroge, on cherche à deviner ses projets, comme ceux de la diète germanique. On s'épuise en conjectures sur le silence de ce poète illustre.

C'est que sa gloire est consacrée; c'est que depuis 1819, depuis

le succès de *la Somnambule*, rue de Chartres, il est le plus grand homme de son temps. Rien n'est commode pour la foule comme une idole toute prête; admirer ce que tout le monde admire, c'est se dispenser de la réflexion; s'agenouiller devant un autel usé déjà par les dévotions, c'est la plus facile des religions. Le secret des plus hautes popularités n'est souvent qu'une imitation moutonnière, un aveugle entraînement; on applaudit comme on bâille, parce qu'on voit bâiller ou applaudir. Quel néant que la gloire!

Ce n'est pas tout. Le respect de la foule pour M. Scribe tient encore à d'autres causes que l'imitation. Il faut bien appeler les choses par leur nom et se résoudre aux explications les plus triviales, quand l'évidence est là pour forcer la conviction. L'élément le plus sérieux, le plus incontestable de la renommée de M. Scribe, c'est tout simplement le chiffre et la rapidité de sa fortune. Le dieu qui domine aujourd'hui toutes les croyances, qui ne connaît pas d'hérétiques ni d'impies, qui se passe très bien de conciles et de prédications, qui n'a pas besoin pour triompher de croisades et de bûchers, le dieu universellement adoré, c'est l'argent.

L'auteur de *l'Ambitieux* est riche, faut-il s'étonner s'il est demi-dieu pour la foule? Il s'est fait un blason avec deux barbarismes arrogans; il est grand seigneur à sa manière; il a ses courtisans et ses flatteurs, ses élèves et ses secrétaires. Il entreprend le dialogue dramatique sur une échelle immense; il a toujours en activité une douzaine d'idées qui se préparent pour la scène. Il a des ateliers pareils à ceux de Birmingham qui prennent l'invention à des heures diverses, qui la dégrossissent, qui la cardent, qui la filent, qui la mettent en écheveaux, qui la nattent; il fait de la parole tout ce qu'on fait du laiton ou de la laine. C'est un industriel éminent. Je ne sais pas pourquoi il ne siége pas dans le conseil supérieur du commerce, pourquoi M. Duchâtel ne lui cède pas sa place. Un jour il atteindra la haute fortune de sir Robert Peel; il sera prié de composer un cabinet.

C'est un homme qui a fait son chemin; il ne s'est pas amusé aux niaiseries littéraires. Si d'aventure il eût trouvé dans son cerveau l'étoffe du *Cid* ou des *Femmes savantes*, il n'aurait pas eu l'imprudence de les produire. Versifier laborieusement une idée conçue avec lenteur, mûrie dans la méditation; vivre pendant plusieurs

mois, pendant une année peut-être, tête à tête avec une seule volonté, quelle gaucherie enfantine! Avec le *Cid* et les *Femmes savantes*, M. Scribe aurait fait trois opéras, six ballets, et quelques menus vaudevilles.

Le génie de M. Scribe, ce n'est pas de couler le bronze ou de ciseler le marbre, c'est de donner à chacune des idées qu'il rencontre une valeur monétaire. Il n'est pas très scrupuleux sur le choix des sujets; il prend de toute main; roman, nouvelle, proverbe, tout lui est bon. Il met sous les pilons tous les chiffons que le passant foule aux pieds; il se fie au cours d'eau de son moulin, et de tous ces lambeaux informes, il fabrique une étoffe d'un débit populaire. Il ne risque pas sa fortune sur des essais imprévoyans; il ne veut pas lutter avec le velours de Gènes ou le brocard de Lyon, avec le fil damassé d'Allemagne, ou les mousselines de l'Inde; il ne fait que de la bure, mais il la vend bien.

Il a trouvé moyen d'échapper à la critique, de la défier, de la prendre en pitié, de la museler, de lui fermer la bouche, de sceller ses lèvres dans le silence, d'amortir ses coups les plus hardis, de déjouer ses plus habiles manœuvres, de réduire à rien les argumentations les plus ingénieuses; fier au milieu de ses métiers infatigables, comme un tisserand à la tâche, c'est à peine s'il sait qu'il y a des artistes au monde.

Il peut dormir tranquille la veille d'une première représentation, il n'aura jamais de visions désastreuses. Comme il ne met en usage que des idées connues d'avance, éprouvées depuis longtemps, il ne court pas le danger d'une défaite. Il ne manie que des armes essayées plusieurs fois, il ne craint pas que l'acier rubané éclate dans ses mains. Ce n'est pas lui qu'on verra monter un cheval neuf; il est trop sage pour jouer un pareil jeu. Aussi comme tout est tranquille dans la salle! comme la curiosité se repose! comme on est à son aise dans ses émotions accoutumées! comme le rire va au-devant des bons mots populaires depuis dix ans! comme chacun s'applaudit en rappelant les quolibets qui défraieront la soirée!

M. Scribe est au-dessus de la critique, au-dessus des remontrances; il n'a pas de juges parmi les hommes littéraires, parce qu'il n'a jamais rien inventé.

L'Académie française, en appelant dans son sein l'auteur de *l'Ambitieux*, a prouvé, pour la centième fois, qu'elle ne domine pas l'opinion publique, mais céde lâchement aux préjugés de la foule. Pauvre vieille, elle a cru se rajeunir en plaçant le nom d'un couplétier entre Lamartine et Châteaubriand; elle a espéré ressaisir dans la personne de M. Scribe la popularité qui lui échappe. Les candidats ne manquaient pas; elle a préféré dans son égoïsme imprévoyant le moins littéraire de tous.

Elle a vu dans le signataire industrieux du répertoire Bonne-Nouvelle une garantie contre les railleries. Qui sait? peut-être a-t-elle voulu éviter d'être chansonnée. L'Académie a fait les frais de plus d'un vaudeville final; elle se sera dit : Prenons le couplétier, et les couplets se tairont. C'est aujourd'hui le nom le plus populaire, il est affiché tous les matins sur les murs de Paris; il a réussi : allons à lui.

C'est-à-dire qu'elle s'agenouille devant le succès. Une société qui se prétend le premier corps littéraire de France, qui devrait réunir l'élite des écrivains, se prête servilement aux caprices des salons. Elle ne s'enquiert pas de la valeur individuelle d'un candidat : elle a mis Viennet au-dessus de Benjamin Constant; elle met Scribe au-dessus de Ballanche.

Son devoir est de consacrer par son suffrage les noms que la foule n'a pas encore acceptés, d'aller au-devant des gloires modestes, d'appeler ceux qui travaillent dans le silence, d'élever ceux qui sont grands, mais qui ne se montrent pas, de forcer le succès, de commander et non d'obéir. Si elle est à la tête de la littérature, sans doute ce n'est pas pour recevoir les avis d'en bas. La résignation impuissante derrière laquelle elle s'abrite ne retardera pas d'un jour son discrédit : ce n'est pas en cédant qu'on se fortifie.

Il fallait abandonner aux vendeurs de refrains la renommée de M. Scribe; il fallait laisser au temps le soin d'user ce nom, qui n'a pas trois ans devant lui, et prouver sa fierté par son dédain. La popularité d'un pareil nom n'est, pour un monument lézardé comme l'Académie, qu'un recrépissage inutile, qui tombera sous la première pluie.

Pourtant les grands noms ne manquaient pas. Depuis Béranger jusqu'à Lamennais, depuis Alfred de Vigny jusqu'à Victor Hugo,

il y avait de quoi contenter les plus difficiles. La concision antique du *Dieu des bonnes gens,* la prose majestueuse de l'*Indifférence,* la phrase coquette de *Cinq-Mars* et de *Stello,* la période flottante et brodée de *Notre-Dame*, auraient désarmé les répugnances les plus entêtées. Ces noms-là sont admirés par les intelligences sévères. Ils n'ont pas la vogue, ils auront la gloire.

L'Académie craint-elle de se compromettre auprès du ministère en proclamant la beauté biblique des *Paroles d'un Croyant?* tient-elle à garder l'amitié de monseigneur l'archevêque? a-t-elle calculé le nombre de sinécures qui lui échapperaient par un pareil choix?

Répudie-t-elle Béranger comme la cour a répudié Dupont de l'Eure? Ce n'est pas de sa part pruderie littéraire; c'est tout simplement couardise politique. Béranger, dans sa naïveté indépendante, a cotoyé tous les systèmes poétiques sans se ranger dans aucune école. Il a traversé les partis qui prêchaient l'alexandrin de Voltaire, et ceux qui tentaient la croisade pour l'alexandrin de Régnier, mais il n'a jamais écrit une préface offensive. Il est seul, il n'exclut personne, et personne ne peut l'exclure. — Mais l'Académie ne veut pas déplaire aux ministres d'aujourd'hui, aux anciens amis de Béranger.

Pour Alfred de Vigny et Victor Hugo, les scrupules sont plus intelligibles, mais ne sont pas plus honorables. A moins de redouter la contagion des hommes laborieux, je ne vois pas d'excuse pour l'exclusion de ces deux noms. *Cinq-Mars* et *Stello* sont deux beaux livres; est-ce un crime irrémissible aux yeux de M. Brifaut et de l'abbé Féletz? est-ce que l'auteur de *Ninus II* ne veut pas d'un pareil voisinage?

Quel que soit le partage des avis sur l'orthodoxie de M. Hugo, on ne peut contester sa puissance. Qu'on mette ses odes au-dessus de ses romans, ses romans au-dessus de ses drames, la chose est naturelle et ne peut étonner personne; mais nier la réalité de son énergie, nier la trouée qu'il a faite dans la poésie moderne, nier les questions qu'il a soulevées ou résolues depuis dix ans, c'est résister à l'évidence, résister au bon sens.

Au lieu d'appeler Béranger, Lamennais, Alfred de Vigny ou Victor Hugo, que fait l'Académie? Elle courtise tour à tour tous les noms que lui désigne le caprice populaire. Aujourd'hui c'est un

avocat qui s'est fait à la tribune une renommée singulière par ses quolibets, parleur intrépide, imprévoyant, poussant l'ironie jusqu'à la trivialité, mais dont tous les titres littéraires se bornent à quelques lambeaux de jurisprudence; demain c'est un versificateur qui, après avoir interpellé dans ses rimes boiteuses toutes les colères qui se refusent à lui répondre, en est réduit à publier dans les gazettes qu'il n'est pas consulté par le roi sur la marche de son gouvernement. Après M. Dupin, M. Viennet.

Peu s'en est fallu qu'elle n'admît Casimir Bonjour. Sans la récente prostitution de ses hémistiches, elle eût accepté Barthélemy. Est-ce ainsi qu'elle espère se rajeunir? Mendier la protection des salons et des bureaux, est-ce une preuve de force et de virilité?

La nomination académique d'Eugène Scribe dépasse toutes les limites du ridicule. Non-seulement ses œuvres sont dignes de pitié, mais il est impossible de savoir où sont ses œuvres. Son théâtre, *dédié par lui à ses collaborateurs*, semblait dire assez haut ce qu'il pense lui-même de sa personnalité littéraire. L'auteur de ces créations collectives a-t-il changé d'avis? A-t-il congédié tous ces génies obscurs qu'il a tout au plus accouchés et dont il s'attribue la famille, pour entrer seul à l'Académie? S'il a eu besoin d'eux pour être ce qu'il est, négligera-t-il de les mener avec lui comme les patriciens de Rome menaient leurs cliens?

GUSTAVE PLANCHE.

CONVERSATIONS

DE

CHATEAUBRIAND.

Ainsi que se devraient de le faire tous ces hommes dont l'avénement est définitif et qui appartiennent vivans à la postérité; ainsi qu'avait fait Byron, M. de Châteaubriand écrit ses Mémoires. Maintenant qu'il est au faîte et sûr de l'avenir, voici qu'il regarde d'un œil serein les orages amassés au loin sous ses pieds; voici que, passant la main sur les cicatrices dont la foudre a sillonné son front, il évoque les orages de ses jours passés, et que, remontant le cours de sa vie aventureuse, il ne songe plus qu'à nous en raconter paisiblement l'histoire.

Quelques rares élus, admis récemment à la confidence de ce testament poétique encore inachevé, en ont révélé déjà de merveilleux détails, et qui montrent bien d'avance que cette colonne de bronze où le grand artiste va ciselant chaque jour un nouveau

bas-relief, découverte après sa mort du voile qui la couvre, sera sur sa tombe un digne monument.

Mais ces Mémoires, que M. de Châteaubriand nous prépare, se seront-ils bien souvenus de toute sa vie? Y retrouverons-nous tout ce qu'en ses intimes causeries il répandait de mots chaleureux et passionnés et d'involontaire poésie? N'y aura-t-il rien oublié de lui-même, rien surtout de tout ce qui l'honore et le glorifie? Ces incertitudes nous préoccuperaient davantage, n'était l'espoir des corollaires qui ne manqueront pas de venir pour compléter le récit et combler le vide de ses réticences. Oui, soyez-en sûrs, plus d'un livre surgira en son temps sous le titre de *Conversations de Châteaubriand;* plus d'un *Mémorial* qui, comme à Byron, lui restituera ce qu'il a semé, en tant de lieux, de son ame et de son génie; car telle est la fortune de ces hommes ainsi prodigues de leur richesse, que pas une de leurs actions n'est dérobée à leur avenir, pas une de leurs paroles perdue. Observés et admirés qu'ils sont partout de la foule, et suivis, des mains vigilantes vont ramassant toutes ces perles qu'ils laissent insoucieusement tomber à chaque pas, et les rapporteront plus tard au trésor de leur gloire. Le moindre rayon qu'ils auront lancé, recueilli en de fidèles miroirs, sera renvoyé à la face dont il émanait; et c'est pourquoi plus ces figures prédestinées s'avancent vers la postérité, plus elles apparaissent radieuses, plus s'agrandit et resplendit l'auréole qui les couronne.

Une heureuse chance nous permet de prendre dès aujourd'hui l'initiative de ces précieuses révélations qui abonderont plus tard, touchant l'illustre auteur des *Martyrs*. Un jeune poète anglais que M. de Châteaubriand, durant son ambassade à Londres, avait fréquemment admis à l'honneur de son intimité, a bien voulu nous communiquer les fragmens d'un journal où sont consignés plusieurs détails ignorés de la vie de notre grand écrivain, qui se rapportent à cette époque de son second séjour en Angleterre, et reproduits non-seulement de ces traits brillans et pittoresques qu'il jetait ouvertement et sans méfiance dans le monde en présence de tous, mais aussi quelques-uns de ces poétiques élans, de ces épanchemens de cœur, auxquels il ne se laissait aller qu'avec plus de réserve en certains cercles plus étroits, et d'un commerce plus resserré.

Dès son débarquement à Douvres, qui eut lieu le 4 avril 1822, M. de Châteaubriand fut en butte à l'hommage d'une bien honorable et flatteuse curiosité, mais fort singulière dans sa manifestation. A peine le bruit de son arrivé eut-il été répandu, que ce fut un émoi général parmi les dames de la ville. S'étant formées à la hâte en assemblée extraordinaire, elles nommèrent, séance tenante, une députation composée de vingt-cinq des plus considérables d'entre elles, à la tête de laquelle fut mise lady Mantell, la femme du maire, qui dut, en leur nom, aller aussitôt saluer le célèbre père d'*Atala*, d'*Amélie*, de *Velleda* et de *Cymodocée*. A l'approche de cet irrésistible bataillon qui envahissait son hôtel et prétendait à toute force être introduit incontinent, l'embarras de l'ambassadeur fut extrême. Ce n'était pas qu'il ne se sentît le courage de soutenir le feu de tant de beaux yeux, mais la loi d'une rigoureuse convenance l'autorisait-elle à souffrir cette visite? Il eût esquivé volontiers la difficulté en s'évadant; mais les issues de son appartement étaient gardées. Mesdames les députées ne se fussent pas retirées sans satisfaction; une émeute eût éclaté peut-être! En cette perplexité, M. de Châteaubriand chargea l'un de ses secrétaires de parlementer avec les assiégeantes, et s'étant fait excuser de les admettre en un logement où il était à peine établi, il obtint d'avoir l'honneur d'être reçu d'elles, chez le maire, dans la soirée. Ce déplacement de l'entrevue, dont la courtoisie fut appréciée, eut pour effet d'exalter encore l'admiration des dames de Douvres, et M. de Châteaubriand n'y perdit rien pour avoir différé son ovation, car il eut affaire le soir, non-seulement à l'enthousiasme de la députation entière, mais à celui de toutes les autres ladies de la ville que put contenir le salon de mistress Mantell.

Il y avait vingt ans que M. de Châteaubriand n'avait vu l'Angleterre; il n'y était pas retourné depuis son émigration. La nouvelle impression que lui fit Londres fut bien différente de celle qu'il en avait gardée en son souvenir. « Il s'étonnait du rapide progrès qu'y avaient fait les principes de la révolution française. Tout y était bien changé, estimait-il. Le peuple lui semblait plus mal vêtu et plus mal portant; la race même avait perdu de sa beauté; la taille des hommes avait baissé; la physionomie des femmes n'était plus la même! elles étaient plus loin de cette angélique expression

de visage que montrent les anciens tableaux et les vieilles gravures. Était-ce qu'il y eût moins d'aisance que pendant la guerre? ou bien les hommes dégénéraient-ils donc si rapidement dans les grandes villes?

Il était fort frappé de ces idées et y insistait; mais la raison de ces différences qui le surprenaient n'était-elle pas en lui plutôt et dans le nouveau point de vue d'où il regardait? Il était ambassadeur maintenant, et ses cheveux avaient blanchi; il voyait de bien haut ce qu'il avait vu de bien bas et tout jeune.

Quelques jours après son arrivée à Londres, M. de Châteaubriand eut la visite de M. de Montesquieu, le petit-fils de l'auteur de l'*Esprit des lois*, fixé alors en Angleterre où il s'était marié et vivait fort retiré. Dès qu'il l'eut entendu annoncer, l'ambassadeur fut au-devant de lui tout ému; et lui prenant les mains: « Ah! monsieur, dit-il, que j'ai de joie de l'honneur que vous me faites! il me semble que c'est votre grand-père qui daigne, en votre personne, me venir voir. » M. de Montesquieu, — on peut le dire aujourd'hui puisqu'il est mort, — n'était point fort renommé pour la vivacité de son esprit ni ses réparties. Pourtant il en eut une ce jour-là bien heureuse, comme il semble que ce soit l'air du grand monde qui en inspire parfois aux hommes de ce rang les plus ordinaires. « Mais, monsieur l'ambassadeur, reprit-il, ne m'était-ce pas un devoir de me présenter chez vous, qui nous rappelez à la fois mon grand-père et Fénélon? » Le mot vraiment était admirable. C'était un magnifigue éloge et plein de justesse; les larmes en vinrent presque aux yeux de M. de Châteaubriand; et à ce propos, une autre fois qu'il en était reparlé: « J'en suis fâché, s'écria-t-il, pour mon prédécesseur, mais il lui est peu flatteur de n'avoir pas eu cette visite. Si je ne l'eusse reçue, moi, il m'eût semblé voir l'ombre du grand Montesquieu sortir de son tombeau et me crier: « Éloignez-vous, je ne veux pas vous connaître. » Ce prédécesseur de M. de Châteaubriaud n'avait, à dire vrai, rien à faire avec Montesquieu ni avec son ombre.

Au sortir de sa première audience de réception par sa majesté britannique, M. de Châteaubriand parut dans la salle du corps diplomatique et prit place après les princes de Lieven et Esterhazy. « Je vous présente un nouveau collègue, messieurs, dit le roi. »

Sur quoi, l'ambassadeur d'Autriche répondit à haute voix : « Nous sommes heureux et fiers de l'avoir parmi nous. » Selon nous, et selon M. de Châteaubriand aussi, nous en sommes bien sûrs, ces belles paroles d'apparat ne valaient ni le mot involontaire de M. de Montesquieu, ni le séditieux hommage des dames de Douvres.

Parfois M. de Châteaubriand s'arrêtait à des observations plus subtiles et curieuses que justement fondées. C'est ainsi qu'il se montrait surpris de ne reconnaître nul vestige des armées anglaises qui avaient combattu contre la France depuis la révolution, de n'apercevoir par exemple aucune moustache grisonnante. Il n'avait pas alors peut-être assez présente à la mémoire la prudente méfiance de ces institutions de la Grande-Bretagne, qui tendent toutes à réprimer l'influence militaire et à garantir la liberté de l'usurpation du sabre.

Mais souvent aussi, considérant de plus haut l'état social et politique de l'Angleterre, il jetait soudainement, et sans transition, de ces traits vifs et saisissans. « Ici, disait-il, tout se forme de cercles concentriques qui, chacun, ont un chef : — l'opposition elle-même est aristocratique ; — la monarchie a cessé d'exister ; ce n'est plus qu'une oligarchie. Cependant ce gouvernement, tel qu'il est, ne périra que sous les coups de son aristocratie : il n'a rien à craindre de sa démocratie. Comme à Rome, les sénateurs pourront vendre leur pays. — La nullité de la monarchie et la puissance de l'aristocratie font qu'il n'y a point de cour, c'est-à-dire qu'aucun noble ne consent à ramper sous un maître. De là, point de courtisans, point d'intrigues. Au lieu de passer leur vie à flatter un souverain, les nobles s'occupent d'entretenir leur puissance dans le pays ; tout le monde est à sa place. Cette aristocratie est naturelle ; elle est éclairée, pleine de talent. On arracherait à ses membres leur or, leurs propriétés, qu'ils n'en resteraient pas moins au sommet de la société par leur mérite personnel. De là, le contraste qu'on remarque ailleurs ne se présente point en Angleterre. En général, on ne s'y demande pas pourquoi tel ou tel homme est placé dans une position fort au-dessus de celle qu'il mérite ; les hommes y sont au niveau de leur situation. »

Toutes ces rapides propositions brusquement entassées sont

loin d'être démontrées. Certaines idées s'y produisent, qui semblent quelque peu paradoxales; mais aussi combien d'autres vraies et profondes! *Le gouvernement ne périra que sous les coups de son aristocratie*! Ne serions-nous pas à la veille déjà de voir cette grave prédiction se vérifier, aujourd'hui que voici lord Wellington, le vieux pilote, remis au gouvernail de ce vieux navire qui fait eau de toutes parts?

Reportant les yeux vers la France, M. de Châteaubriand en examinait aussi l'état : il y voyait l'amour de l'égalité, le trait distinctif prédominant; puis il comparait les deux pays l'un à l'autre, leurs idées d'égalité et de liberté, la destinée de leurs noblesses. « En Angleterre, observait-il, on ne comprend pas ce que les Français appellent *l'égalité*. On se demande : Est-ce la faculté d'obtenir des places et de parvenir aux honneurs? Est-ce l'égalité devant la loi? Les Français sont en possession de ces droits, et les Anglais ne conçoivent pas qu'il puisse exister une autre égalité que celle-là! » Et, après un silence, il complétait éloquemment sa pensée par cet énergique rapprochement : « La noblesse d'Angleterre, pour avoir été vaincue avec Charles Stuart qu'elle avait soutenu les armes à la main, n'a cependant pas été détruite. Elle s'est conservée noblesse, et elle est venue se constituer en pairie, ayant traversé toute une révolution, sans rien perdre de ses droits, sans voir la moindre atteinte portée à son aristocratie. La noblesse française, au contraire, a péri en entier sous la guillotine; elle a été vaincue, mais par le bourreau, et dès lors elle a été éteinte sans retour, et il ne s'est reformé de ses cendres qu'une noblesse mêlée, sans priviléges et sans souvenirs. »

On aurait tort de supposer que M. de Châteaubriand, même à cette époque, témoignât la moindre amertume contre cette révolution de 89 qui avait mis au néant l'aristocratie, et pulvérisé le principe monarchique. Dès lors, c'est-à-dire en 1822, — la date importe ici, — il faisait ouvertement cette profession de foi, consignée dans ses Mémoires inédits, qui est la clé de toute sa vie politique : « Je suis républicain par goût, bourboniste par devoir, et royaliste par raison. » Qui oserait prétendre qu'il n'a point été religieusement fidèle à cette triple devise?

Passant des choses aux individus et évoquant la plupart des personnages qui ont figuré aux affaires depuis trente ans, il admirait la fécondité de la Providence qui avait produit, en moins d'un quart de siècle, tant de médiocrités gouvernementales, ayant suffi chacune à peu près en son temps. Telle était en France l'administration du moment, suivant sa route non sans de certains succès, dont la nullité appliquée des Chabrol était un type caractéristique et complet. « C'est, disait-il alors, qu'isolés, les hommes médiocres ne sont rien. Mais que le pouvoir leur tombe aux mains, si faibles et inertes qu'il soient, la force leur vient peu à peu; ils font des progrès ; ils deviennent chaque jour plus puissans par cela seul qu'ils sont dépositaires de la puissance. » On le voit aisément, bien des idées intermédiaires sont ici laissées de côté; mais n'en est-ce pas assez pour qui sait comprendre une profonde pensée à demi-mot?

De ces applications limitées, il montait souvent à des vues plus hautes et plus générales. Analysant le drame politique de l'Europe, après avoir tracé dignement le rôle que son pays était appelé à y jouer: « Je crois, disait-il, que la France en toute matière, en toute occasion, doit prendre son parti sans attendre, pour se déterminer, l'autorisation des exemples. » M. de Châteaubriand, l'ambassadeur de Louis XVIII et du drapeau blanc, eût-il pensé, lorsqu'en 1822 il disait ces nobles paroles, que, douze ans passés, un gouvernement né du peuple, et qui aurait repris les couleurs nationales, s'écrierait à son tour courageusement que, pour se déterminer, il lui fallait l'autorisation de l'Europe?

Ce n'étaient pas toujours pourtant ces graves discours sur les affaires et l'intérêt des peuples: le printemps venu, quelque rayon de soleil perçait-il le ciel épais et brumeux de Londres, oh! alors, comme le poète, secouant se sailes humides et chargées de brouillard, prenait son essor, et franchissant mers et montagnes, s'envolait vers l'Italie!

« Si j'avais à choisir le lieu de ma résidence, s'écriait-il, c'est à Rome que je voudrais vivre. Là, tout est ruine, tout est souvenir. Et sortez-vous de ces débris, allez-vous par cette vaste campagne des alentours, tout est silence et solitude. Du milieu des grandes herbes jaunes qui couvrent les champs déserts, vous voyez s'élan-

cer, comme la tige d'un palmier, quelque colonne solitaire; vous voyez quelques cavales sauvages, venant, comme aux jours de l'enfance de la grande ville, se désaltérer dans le Tibre. Sous ce ciel pur et chaud, la vie redouble; on respire mieux; on est habillé du soleil, qui répand sa douce chaleur sur tous vos membres. Vous quittez ce désert plus majestueux que triste, et, rentrant à Rome, vous rencontrez un vieux prêtre blanc, qui n'est craint de personne, qui ne fait de mal à personne, qui aime et qui est aimé, qui étend les mains et bénit et la pourpre et les haillons, qui bénit tous ceux qui veulent de sa bénédiction. »

Mais le coin du ciel se dérobait bientôt par où il s'était un moment élancé hors de l'atmosphère dont le poids lui était si lourd. Les nuages s'étaient amoncelés déjà et avaient baissé leur rideau sur son beau rêve éblouissant du midi. Ce n'était plus la ville aux ruines dorées; c'était Londres encore, Londres toujours, la ville noirâtre et enfumée, la ville de l'architecture de fonte, la ville des chemins de fer et des machines à vapeur, la ville du gaz et du charbon de terre, car ces Anglais ont tout utilisé; ils brûlent l'air, ils brûlent la terre; à force d'industrie, ils réduiront leur île en cendres et en fumée. Ne comprenez-vous pas comment le poète, retombé là, se relevait tout impatient et irrité; comment sa colère s'exhalait en de sublimes boutades contre le premier objet qui venait choquer son regard?

Ainsi traversant un jour *Hyde-Park* en la compagnie de quelques personnes : « Voyez, s'écria-t-il soudainement, ces grands chevaux anglais, et vous remarquerez avec moi que ces animaux, malgré leurs formes élégantes, ont tous l'air bête. Quelques chevaux ont montré de l'esprit, c'est rare en Europe, mais moins en Arabie. L'âne est cent fois plus spirituel; dans l'Orient il est superbe; des chameaux ne sauraient où aller si un âne n'était à leur tête. L'âne a dans le caractère une ténacité qu'on ne peut trop louer en un siècle où l'entêtement est une vertu. Quelle belle comparaison que celle du guerrier inébranlable d'Homère avec cet âne qui, entré dans un champ, résiste à tout et n'en sort plus! c'est en Occident que l'âne a cessé d'être poétique. Quand les hordes guerrières ont eu besoin d'associer les chevaux à leurs ravages, dès lors, confondu dans le peuple des animaux, l'âne a été réservé pour les

travaux obscurs et serviles; on a paralysé son intelligence; on a méconnu ses grandes qualités; on couvre de son nom cent imbécilles qui ne sont pas dignes de lui ressembler. C'est une des injustices de notre siècle. J'aime prodigieusement les ânes, moi, et il y a long-temps que je me suis établi leur défenseur. »

Puis, en ces jours d'été qui sont des jours même à Londres, en ces jours où la vie est si longue, où le découragement, à pas assoupis, s'en vient se glisser derrière ces hommes à la fois trop faibles et trop forts, leur murmure à l'oreille je ne sais quelles paroles glacées, et, se jouant d'eux ainsi que d'enfans, les persuade du néant de leur gloire, parce qu'il la leur a cachée en leur mettant la main sur les yeux, et faisant autour d'eux les ténèbres, oh! c'était alors que vous eussiez entendu se plaindre et gémir René lui-même; c'était alors que sur ses lèvres, où se taisait tout autre harmonie, résonnait seule la voix désolée de ses tristesses, base fondamentale de cette ame et son accord dominant; et il disait :

« Il y a des hommes qui aiment à voir; moi, je ne suis pas curieux; rien ne vaut pour moi la peine d'une curiosité. Tout m'ennuie; ma vie entière n'est qu'un long ennui; dès l'enfance, j'étais indifférent à tout; j'ai voyagé sans voir, espérant chasser l'ennui qui revenait toujours, poussé par je ne sais quelle lassitude d'existence. Je n'ai rien observé avec intérêt. Tout passait devant mes yeux sans me piquer du désir de connaître; ma vie n'est qu'indifférence; je serais désolé d'avoir fait le mal; ce ne m'est pas un grand plaisir d'avoir fait le bien. La vertu m'est chère, mais c'est plutôt par raisonnement que par sentiment. Je ne m'attache à rien; je sers le roi de tout mon cœur, mais sans joie et sans goût. Mon existence est une contrainte perpétuelle. La vertu est une belle chose; mais il faut des caractères exprès pour en jouir : Buffon l'a aperçue et appréciée parfois; Voltaire l'a enveloppée de dérision et d'ironie; Rousseau en a fait une dévergondée, il l'a mise en paradoxe; mais, même en la prostituant, il était épris de sa beauté. Il y a des ames à demi mortes; la mienne est née ainsi. »

Oui, en ces jours d'amertume et désespérés, il se méconnaissait à plaisir et se calomniait; il reniait sa gloire; il doutait de son avenir; il refusait de croire à la durée de son nom si retentissant partout cependant et envié. C'eût été en ces jours-là peut-être

qu'il eût voulu brûler son Énéide, n'eût été la pensée des œuvres impérissables de ses prédécesseurs en poésie qui le venait enfin calmer et consoler ; n'eussent été les pleurs d'admiration qui dégonflaient son cœur à leur souvenir, et le retrempaient, et lui rendaient quelque foi en lui-même ; et laissant son ame tout entière déborder, il poursuivait de cette sorte :

« J'ai commencé à sentir l'ennui dans le ventre de ma mère, et depuis ce temps oncques ne me suis désennuyé ; tout ici-bas est si vide ! Comment aimer la gloire, par exemple ? L'homme le plus fameux du siècle vient de mourir ; on criait partout ici dans les rues : — « Mort de Bonaparte ! » — Je n'ai pas vu un seul passant se détourner pour payer d'un sou ce récit imprimé. — Wellington ici perd sa gloire à plaisir, et le voilà oublié ! Petit maître de Londres, il cède sous le poids de la mode, il se fait le rival des fashionables du moment, et il est éclipsé par eux. — M. Pitt est le seul homme dont la gloire ait survécu ; c'est qu'elle se rattache un peu au mérite littéraire. — Mais Fontanes, le dernier des Romains, lui qui avait conservé avec les traditions de la monarchie celles du bon goût et de la pureté du grand siècle, à peine le nomme-t-on. Ce me serait un vrai plaisir de mettre ses manuscrits en ordre ; j'écrirais une notice sur sa vie : elle a été si bien liée à la mienne ! J'y retrouverais tant de souvenirs et de pensées qu'il me serait doux de retracer ! J'attends de sa femme tous ses papiers. J'aurais beaucoup à retrancher ; il y aurait un volume de prose et un volume de vers. — Deux volumes font vivre un homme. — Ce qui me dégoûte de mes ouvrages, c'est que je ne puis prévoir ce que l'avenir en dira. J'ai la persuasion intime que je n'ai fait rien de bon. Ce que j'écris de verve, je le regrette et le blâme un quart d'heure après. C'est ce qui cause le silence absolu que je garde sur mes compositions ; je n'en fais pas le moindre cas. — L'ennui me revient toujours. La solitude à laquelle j'ai voué vingt-cinq ans me plaît moins aujourd'hui. Il me faut quelqu'un, — quel qu'il soit, — sur qui verser le trop plein de mes pensées. — Quand je courais des dangers, j'étais plus heureux ; mon ame s'absorbait alors en une lutte continuelle. Ainsi mes dix années de persécution sous Bonaparte sont peut-être les meilleures de ma vie. Le roi de retour, ses inhabiles ministres ont prolongé mon bonheur de

cinq ou six ans, puisque j'ai eu à combattre leur système et leurs pernicieux projets. A présent que nous avons gagné la bataille, je ne pense plus un instant à ces querelles qui m'occupaient alors, et l'ennui me reprend de plus belle. — Je suis ambassadeur. Je n'ai plus qu'un pas à faire : il y a cent à parier contre un que je serai ministre. Qui n'a pas été ministre? J'en vois autour de moi vingt dans la chambre des pairs dont je ne fais aucun cas, sous aucun rapport. Est-ce là une célébrité souhaitable? — Je m'ennuie moins, il est vrai, quand je compose. *Les Martyrs*, les deux premiers actes de *Moïse*, que j'ai finis dans mon jardin d'Aulnay, m'ont donné quelques momens d'activité. C'est le savetier qui tourmente sa pantoufle et bâille après l'avoir achevée. — Il y a deux ou trois choses dans le monde que j'admire profondément. Je pleure d'attendrissement moins que d'admiration. Une ode d'Horace, une petite pièce de vers de Voltaire qui en a le plus approché et le surpasse quelquefois, me font pleurer.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

« Il y a dans cette stance et celles qui la suivent un sentiment, un abandon qui me touchent vivement. — Mais c'est surtout pour les grands traits que mon admiration redouble. Je ne puis penser même vaguement à la péroraison de l'oraison funèbre sur la mort du prince de Condé, que je ne sente mes yeux se mouiller. Toute la richesse de notre langue est là, toute son harmonie. Ce mot *administration* si poétiquement placé ! ah! voilà le sublime! Et à côté des dernières paroles du grand Bossuet prononcées sur la tombe du grand Condé, qu'on mette François de Neufchâteau, faisant l'éloge d'un général républicain, on sentira tout ce qui manque à notre siècle. Buffon excite parfois mon admiration; Rousseau jamais. — Montesquieu est l'homme du monde qui a le mieux parlé des Romains. C'est encore un grand siècle que celui qui a produit ces trois hommes — et Voltaire. — Je n'ai jamais lu la première scène d'*Athalie* sans pleurer; elle faisait fondre aussi Voltaire en larmes. —

La Bible et les beaux chants d'église, le *Dies iræ*, cette effrayante peinture du jour terrible, terminée par le cri sublime de la prière, m'émeuvent aussi d'admiration. Quelques cantiques encore sont d'une admirable poésie. Ce spectre qui se lève et dit (et ici M. de Châteaubriand chantait sur un ton lugubre) :

Arrête-toi, passant, contemple ma poussière ;
Il ne me reste rien de ma beauté première.
Vois l'état où la mort m'a mis.
Je n'ai plus mes parens, mes biens, ni mes amis.
. . . .
On doute en me voyant si j'ai jamais été.
. . . .
La mort ne m'a laissé que les os. . . . .
. . . .

« Ces vers sont d'un curé obscur ; mais les derniers prouvent que ce curé était un vrai poète. — Il y a dans la vieille musique d'église quelque chose d'insaisissable pour nos modernes musiciens et d'insoumis aux règles des artistes, qui en fait une harmonie céleste. Rien ne m'attendrit comme le chant des psaumes ; c'est une inexplicable mélodie. »

Tels étaient les flots de son ame qu'il épanchait souvent en quelques ames choisies et dignes de les recueillir. Mais qui nous dira ce qu'il exhalait de ces parfums de poésie vers le ciel seulement, ce qu'il n'en confiait qu'à Dieu; car, pour moins vivre avec la solitude, il n'avait pas déserté le culte de cette vraie divinité du poète? Cette maîtresse qu'il avait aimée vingt-cinq ans, il l'aimait encore, malgré qu'il en eût, et il revenait à elle toujours. Tout le temps qui s'écoula depuis son arrivée à Londres jusqu'à son départ pour le congrès de Vérone, il n'y eut pas un jour où il ne se dérobât au tumulte de la grande ville et à la préoccupation des affaires, afin d'aller passer solitairement plusieurs heures dans les jardins de Kensington.

Là, il rencontrait parfois Canning que l'amour de la solitude arrachait également aux soucis de la vie publique, et ils se promenaient ensemble longuement. Qui nous dira aussi les entretiens de ces deux hommes d'état, ce qu'ils échangeaient de nobles pensées,

de projets généreux, de rêves peut-être, car ils étaient poètes l'un et l'autre! Hélas! l'un des deux en a déjà emporté dans la tombe la moitié du secret!

Un jour qu'on le questionnait sur cette préférence qu'il donnait dans ses promenades aux jardins de Kensington, situés si loin de son habitation, tandis qu'il avait ceux du Parc du Régent à sa porte, M. de Châteaubriand répondit que cette prédilection n'était nullement chez lui une fantaisie; que ces jardins du Parc *du Régent*, si magnifiques maintenant, n'étaient, durant son émigration, que de tristes marécages, et que plus d'une fois, manquant de pain alors, c'était là qu'il était venu errer, affamé, en proie à des souffrances dont le souvenir même lui était assez poignant pour lui faire fuir, après vingt ans, le lieu qui les lui rappelait.

Mais la noblesse de cet aveu se produit plus haute et plus éclatante dans un dernier trait de M. de Châteaubriand que nous raconterons pour terminer.

Il existe à Londres une association dont le but est de secourir les hommes de lettres indigens. Cette institution manque en France où les écrivains malheureux ne manquent pas pourtant! Or, M. de Châteaubriand avait fait verser cent louis à la caisse de l'association littéraire. La somme dépassait de beaucoup le montant de celles qu'avaient coutume d'y déposer ses souscripteurs ordinaires. Aussi à l'occasion de cette libéralité, l'ambassadeur fut-il invité du banquet annuel de la société auquel furent conviés également beaucoup de personnages notables, et entre autres M. Canning. Sur la fin du repas, la santé de M. de Châteaubriand fut portée, et, dans le *toast*, il fut, au nom des poètes pauvres, remercié délicatement de son offrande. Mais il se leva aussitôt; et comme il avait quelque difficulté à s'exprimer publiquement en anglais, M. Canning, placé près de lui, et qu'il pria de le suppléer, déclara en son nom qu'il n'avait rien donné; qu'il avait payé seulement une dette, ayant été secouru, et plusieurs fois, par l'association, à titre d'écrivain étranger, lors de son premier séjour en Angleterre; qu'il s'était acquitté de confrère à confrères, et que c'était lui qui remerciait.

Certes, l'explication était généreuse, la scène touchante! En présence de plus d'un des plus orgueilleux représentans de l'or-

gueilleuse aristocratie d'Angleterre, l'ambassadeur de France, déboutonnant son habit doré, écartant ses cordons, et montrant dessous le frac misérable et déchiré du pauvre auteur de 1802, et Canning, le premier ministre, debout à côté de lui, et parlant pour lui, Canning qui, chacun le savait, et il ne s'en cachait pas non plus, avait eu recours aussi autrefois, comme homme de lettres, à l'association. Tout cela était beau. C'était bien là de la simple et vraie grandeur !

LORD FEELING.

DES

ORIGINES DU THÉATRE

EN EUROPE.

DISCOURS D'OUVERTURE.[1]

MESSIEURS,

Appelé par la confiance et l'amitié de M. Fauriel à le remplacer cette année, dans cette chaire, où il a fondé, avec tant de succès, un enseignement nouveau en France, et où il nous a fait admirer de si nombreux modèles de discussions savantes, toutes empreintes de la critique la plus étendue, la plus ingénieuse et la plus sûre, je sais tout ce qu'il y a de difficultés et de périls à venir prendre

(1) M. Magnin, qui supplée, cette année, M. Fauriol à la faculté des lettres, a bien voulu communiquer cette première leçon à la *Revue*. Nous avons lieu d'espérer que cette communication ne sera pas la seule que lui fera notre collaborateur pendant la durée de son cours. (*N. du D.*)

la parole après un tel maître. Je ne sens pas moins vivement combien le voisinage des hommes érudits et éloquens qui professent ici chaque jour, est dangereux pour moi, qui, livré à quelques travaux d'érudition solitaire, aborde un pareil lieu si tard et sans presque aucune habitude de l'enseignement ni de la parole. Une réflexion, cependant, me rassure : le professorat n'est pas une gymnastique, une lutte académique, un concours d'agilité intellectuelle et de beau langage; le professorat est quelque chose de plus sérieux et de plus grave. La jeunesse qui vient s'asseoir autour de cette chaire, n'apporte pas ici l'esprit frivole et critique d'un oisif auditoire d'athénée; elle ne vient pas peser curieusement le mérite individuel des maîtres qui l'enseignent; elle vient enregistrer des faits, recueillir des idées, comparer des méthodes, recevoir un enseignement : pour lui donner ce qu'elle a droit d'attendre, une préparation consciencieuse, des recherches bien dirigées, une élocution claire, suffisent. Ce contingent, je l'espère, ne me manquera pas. Si je me faisais une autre idée des devoirs de cette chaire, si j'y apportais des idées plus ambitieuses, j'aurais besoin assurément de réclamer beaucoup d'indulgence; mais, comme je n'apporte ici d'autre prétention que l'espoir, j'oserai presque dire l'assurance, de n'être pas tout-à-fait inutile à l'instruction des jeunes auditeurs qui voudront bien suivre ces entretiens, je me borne à leur demander tout simplement leur bienveillance et leur attention.

Je dois, messieurs, dans cette première entrevue, vous mettre au fait de deux choses : d'abord, de l'objet de ce cours; ensuite, du mode d'exposition que je compte suivre.

Vous le savez, j'ai pris pour sujet les origines du théâtre en Europe.

Peut-être pensez-vous que, réunissant les nombreux documens déjà publiés sur les confréries de la Passion et les associations analogues qui se sont formées au XIIIe siècle en Italie et bientôt après dans les autres contrées de l'Europe, je me contenterai de vous introduire dans ce péristyle du théâtre européen et de tracer l'histoire de ces prédécesseurs immédiats des Gil Vicente, des Bibiena, des Lope de Rueda, des Hardi, des Hans Sachs et des

Marlow ? Non, messieurs; l'époque des communautés dramatiques, cette phase singulière du théâtre moderne, ne sera qu'un accessoire, un épisode, une section, la dernière, et, si j'ose le prédire, la moins curieuse et de beaucoup la moins neuve du cercle historique que je compte parcourir avec vous. Avant, bien avant les confréries de la Passion, avant ces pieuses associations laïques ou mi-partie de laïcs, d'autres associations avaient accompli une œuvre de même nature; un autre système dramatique avait fourni sa course et satisfait les imaginations populaires toujours avides des plaisirs scéniques et des émotions du drame. Les mystères, les moralités, les sotties, représentés par les soins des corporations de métiers ou aux frais des compagnies de judicature, sur nos places publiques et dans les salles de nos maisons-de-ville, sont une des formes les plus récentes de l'art théâtral, et, par conséquent, ne sauraient être considérées comme l'origine directe et véritable du théâtre tel que nous le voyons.

On croit trop généralement que le génie dramatique, après sept ou huit cents ans de sommeil, s'est éveillé au XIIIe ou XIVe siècle, un certain jour, ici plus tôt, là plus tard. Chaque nation cherche puérilement à s'attribuer la priorité de ce prétendu réveil. Chaque historien s'épuise en efforts pour fixer l'heure où cette révolution dans les facultés humaines s'est opérée. Ce n'est pas une semblable entreprise que je vais renouveler. N'attendez pas de moi un plaidoyer en faveur de telle ou telle date plus ou moins douteuse. Je ne crois ni au réveil ni au sommeil des facultés humaines; je crois à leur continuité, à leurs transformations, surtout à leur perfectibilité et à leurs progrès. J'espère établir par des preuves irréfragables, c'est-à-dire par des monumens et par des textes, que la faculté dramatique, aussi naturelle à l'homme que la faculté lyrique, par exemple, n'a jamais cessé d'exister et de se produire. Non, messieurs, pendant tout ce long intervalle de décomposition et de recomposition sociale, qu'il me faut bien appeler, comme tout le monde, le moyen-âge, jusqu'à ce qu'on le connaisse assez bien pour lui pouvoir donner un nom moins vague, pendant tout ce long intervalle, le génie dramatique n'a pas manqué tout à fait à l'humanité : la seule, la grande difficulté pour le critique est de savoir le discerner et le reconnaître sous les nouvelles apparences

qu'il revêt, et sous la couche épaisse de barbarie qui le recouvre et le déguise.

Ce n'est donc pas seulement à l'époque des mystères, des moralités, des sotties, aux XIIIe, XIVe et XVe siècles, qu'il convient de reporter les origines du théâtre européen. Il nous faut prendre cette histoire de plus haut, et remonter à l'ouverture de l'ère chrétienne, ce point de départ commun de tous les arts, de toutes les idées, de toute la civilisation européenne ; il nous faut surtout, après l'extinction totale du théâtre païen, aux Ve et VIe siècles, étudier les formes inusitées sous lesquelles s'est montré, je ne dirai pas le drame, mais le nouveau génie dramatique.

En un mot, messieurs, l'histoire des diverses métamorphoses que l'imagination mimique a subies en Europe, depuis la décomposition et la chute du théâtre ancien, jusqu'à l'établissement des spectacles réguliers, tels que nous les voyons aujourd'hui, prêts peut-être à se métamorphoser de nouveau, voilà l'objet et la matière de ce cours.

Mais, dira-t-on peut-être, y a-t-il eu réellement un théâtre du Ve au XIIe siècle? On conçoit que, dans cet âge de fer, il y ait eu, aux jours de trêves, des jeux corporels, des tournois, des danses, des jongleries muettes; mais parmi ces populations réunies seulement par la force et l'autorité de l'église, y a-t-il eu des drames écrits, des représentations accompagnées de paroles? Oui, messieurs; il y a eu du Ve au XIIe siècle, des drames écrits, tant en orient et en langue grecque, qu'en occident et en langue latine et romane. Et de ces drames, non seulement je suis en mesure de vous présenter les paroles, mais si cela ne sortait de nos études, je pourrais vous en apporter la musique, notée dans le système antérieur à celui de Guy d'Arezzo; notation dont, grâce à de récentes recherches, la lecture et la transcription seraient possibles.

Sans doute, si vous demandez à ces siècles reculés des spectacles exactement semblables à ceux que vous avez sous les yeux ou qui reproduisent de tous points ceux de Rome et d'Athènes; si vous prenez le mot théâtre dans le sens strict et spécial qu'il a parmi nous; si vous cherchez pendant le moyen-âge des représentations dramatiques régulières, fixes, quotidiennes, des loges grillées,

des baignoires, un lustre et le trou du souffleur, si vous espérez trouver à Autessiodurum, à Lundinium, à Tarvisium, l'Opéra, le le Théâtre Français, ou même nos théâtres des boulevarts, vous serez complètement déçus. Sans doute, dans l'acceptation étroite et rigoureuse que ce mot a parmi nous, *le théâtre* au moyen-âge n'existait pas. Aussi n'est-ce pas, messieurs, l'histoire du théâtre, mais celle de ses origines, ou plutôt c'est l'histoire du développement de l'imagination dramatique, depuis l'ère chrétienne jusqu'au XVIe siècle, que je me propose de dérouler devant vous.

Ce n'est pas par hasard que je viens de prononcer les mots Opéra, Théâtre Français, théâtres des boulevards. Ces trois sortes de spectacles, parmi lesquels tous les genres de représentations scéniques peuvent, plus ou moins facilement, se classer, ont eu des origines distinctes, quoique voisines, et qu'il faut étudier séparément. Chacun de ces théâtres nous offre la dernière forme et l'expression la plus avancée de trois espèces de drames, qui ont coexisté au moyen-âge et qu'on peut retrouver même dans l'antiquité grecque et latine, quoique l'érudition ait eu peut-être jusqu'ici le tort de ne pas les distinguer assez nettement.

L'Opéra, c'est-à-dire le génie dramatique dans toute sa plénitude et sa puissance, soutenu de toute la pompe du spectacle, de tous les arts accessoires, de tout ce qui peut agir sur l'imagination, l'Opéra qui ne vit que de merveilleux, de fictions, de féeries, de traditions mythologiques, fabuleuses, miraculeuses, l'Opéra qui ne marche qu'accompagné de l'enivrement de la musique et de la danse, a succédé, dans les pays où il est indigène, c'est-à-dire, en Italie, aux représentations les plus pieuses. Il est la continuation immédiate de ces drames que les communautés demi-ecclésiastiques et demi-laïques, n'ont cessé d'exécuter, du XIIIe au XVIe siècle, sur les places de Rome, de Naples, de Tolède et des autres villes de l'Europe, représentations qui succédaient elles-mêmes à d'autres bien autrement solennelles et graves, véritables drames liturgiques, approuvés par la papauté et par les conciles, admis dans les Diurnaux et dans les Rituels, joués et chantés aux processions et dans les cathédrales, parties nécessaires et intégrantes de la solennisation des saints offices.

Le Théâtre Français, c'est-à-dire la véritable scène tragique et comique, a une origine également sacerdotale. Cependant il en a aussi une autre, dont il faut bien tenir compte, et dont il reste encore aujourd'hui des traces. Les affiches de la Comédie-Française portent imprimés, chaque jour, ces mots qui n'ont plus, il est vrai, depuis long-temps, qu'un sens traditionnel et nominal : *Les comédiens ordinaires du roi donneront ce soir.......* Les comédiens ordinaires du roi, messieurs!... C'est qu'en effet ces comédiens que le public regarde, et avec raison, comme siens, ce n'est que par concession, et après avoir été long-temps les comédiens exclusifs de la royauté, qu'ils sont devenus peu à peu les nôtres; les rois eurent long-temps des comédiens et des poètes attitrés, comme quelques-uns ont encore des musiciens et des maîtres de chapelle. Molière, qui composa pour les divertissemens de Vaux et le surintendant Fouquet, sa comédie des *Fâcheux*, pour les fêtes de Versailles *la Princesse d'Élide* et *George Dandin*, pour celles du Louvre et des Tuileries *Psyché* et *le Mariage forcé*, pour celles de Chambord *Monsieur de Pourceaugnac* et *le Bourgeois gentilhomme*, pour celles de Saint-Germain *les Amans magnifiques* et *la Comtesse d'Escarbagnas*, Molière, qui associa sa plume tantôt à celle de Corneille, tantôt à celle de Benserade, pour tracer des ballets et des divertissemens où pût danser Louis XIV; Corneille, qui fut un moment le poète du cardinal de Richelieu, avant que le *Cid* l'eût fait le poète de la France; Racine, qui écrivit pour les récréations de Saint-Cyr et pour les royales pensionnaires de Mme de Maintenon *Esther* et *Athalie*; Shakspeare, qui fut le poète favori d'Elisabeth et de Jacques Ier; Machiavel, qui assaisonna sa *Mandragore* pour le délicat épicuréisme de Léon X; Racine, Corneille, Molière, Shakspeare, Machiavel, ces premiers dramatistes de leurs nations, sont à la fois les derniers, ou à peu près les derniers poètes, qui aient travaillé à divertir, à titre d'office, les princes et les souverains. Ces noms impérissables, l'honneur de leur siècle et de leur pays, viennent clore, d'une manière bien inattendue, en vérité, cette longue liste de bardes, de jongleurs, de ménestrels, de compositeurs de ballets, d'ordonnateurs de fêtes, de bouffons royaux, dont nous devrons tracer l'histoire à la fois mélancolique et grotesque, à commencer par les porteurs de marottes, rasés et chauves, et à finir

par l'immortel auteur de la cérémonie du *Malade imaginaire* et du *Bourgeois gentilhomme*.

Enfin le peuple, non moins que le sacerdoce et la royauté, s'est montré de tous temps avide des plaisirs scéniques. Quand il n'a pu avoir de comédiens à lui, le peuple s'est fait son propre comédien et son bouffon. L'église a eu beau condescendre aux inclinations mimiques de la multitude et s'efforcer de satisfaire, par des représentations sérieuses et quelquefois bouffonnes, les bizarres fantaisies de la foule ; elle a eu beau donner au peuple une part et un rôle dans les cérémonies sacrées, admettre les noëls et les cantiques en langue vulgaire dans l'enceinte de ses temples, il resta toujours en dehors de l'église, un surcroit de sève et de passion mimique non satisfait qui exigea, nonobstant toutes défenses, le maintien dans les carrefours des farceurs et des baladins. Ce que nous appelons *théâtres des boulevards* n'est que la forme tout nouvellement immobilisée de leurs tréteaux naguère ambulans. Quelques-unes des personnes ici présentes peuvent se souvenir d'avoir vu jouer les pièces de la Comédie Italienne et les farces de Nicolet sur les théâtres encore à demi nomades des foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Ce n'est que depuis quarante ans que ces salles temporaires se sont fixées et élevées à demeure sur cette espèce de foire perpétuelle que nous appelons *les boulevards*. Les foires Saint-Laurent et Saint-Germain qui duraient plusieurs mois furent un commencement d'état sédentaire et permanent pour ces *balatrones* et ces *circulatores* jusque-là errans et sans domicile.

On trouve donc, messieurs, en observant avec quelque attention l'état actuel ou peu antérieur de nos spectacles que, pour être complète, l'étude des origines théâtrales doit s'attendre à trois familles de drames distinctes, quoique elles se touchent et se confondent par quelques points : 1° Le drame merveilleux, féérique, surnaturel, qui pendant toute la durée du moyen-âge fut essentiellement ecclésiastique, religieux, sacerdotal ; 2° le drame aristocratique et royal, qui, dès les premiers temps de la conquête, porta aux jours de gala, les pompes et la joie dans les donjons des baronies et les cours plénières de la royauté ; 3° le drame populaire et roturier qui n'a jamais manqué d'égayer, dans les carrefours, à ciel

découvert, la tristesse des serfs et les courts loisirs des manans, théâtre indestructible, qui revit, de nos jours, dans les parades en plein vent de Debureau, théâtre qui serait peu digne de vous occuper, messieurs, s'il ne se trouvait être précisément l'anneau qui unit la scène ancienne à la moderne, et si l'érudition ne pouvait trouver à ces *joculatores*, à ces *delusores*, à ces *goliardi* de nos jours et du moyen-âge, les plus honorables ancêtres dans l'antiquité grecque, latine, osque, étrusque, sicilienne, asiatique, depuis Ésope, le sage bossu phrygien, jusqu'à Maccus, le calabrois jovial et contrefait, héros des farces atellanes, devenu depuis, dans les rues de Naples, par la simple traduction de son nom, le très sémillant seigneur Polichinel.

Ainsi pour suivre dans tous ses développemens l'histoire du théâtre moderne, nous devons ranger les jeux scéniques en trois classes, et, comme je disais tout à l'heure, en trois familles, dont nous étudierons séparément les origines. 1° le théâtre religieux, merveilleux, théocratique, le grand théâtre, qui a eu pour scène au moyen-âge les nefs de Sainte-Sophie, de Sainte-Marie-Majeure, les cathédrales de Strasbourg, de Rouen, de Rheims, de Cambray, les monastères de Corbie, de Saint-Martial, de Gandersheim, de Saint-Alban; 2° le théâtre seigneurial et royal, qui brilla aux palais des ducs de Provence, de Normandie, de Bretagne et d'Aquitaine, aux donjons des comtes de Champagne, aux châteaux des sires de Coucy, aux fêtes des rois de France et d'Angleterre, à la cour de l'Empereur, aux galas des rois de Sicile et d'Aragon. 3° le théâtre populaire et forain, qu'on vit constamment à de certains jours, s'agiter et s'abattre, à grand renfort de bruit et de gaîté, dans les places de Florence, sur les quais et les canaux de Venise, dans les carrefours de Londres et de Paris.

Ces trois sortes de drames, ecclésiastique, aristocratique et populaire, se retrouvent, comme nous le verrons, dans l'antiquité grecque et romaine. C'est pour ne les y avoir pas peut-être suffisamment distinguées, et pour nous être trop exclusivement bornés à l'examen du théâtre officiel et national, que nous nous trouvons généralement peu préparés à l'intelligence de nos propres origines théâtrales. Je sais fort bien, messieurs, que les habiles professeurs chargés de vous initier aux chefs-d'œuvre des littératures ancien-

nes, ne vous ont pas laissé ignorer qu'à côté du théâtre public, solennel, national des Accius et des Sophocle, des Aristophane et des Térence, il y eut à Athènes et à Rome des théâtres privés, des ballets à huis-clos, de petites pièces domestiques sans cothurnes et sans masques, complément ordinaire de tous les festins splendides. Muratori, Montfaucon, Flögel, Boulanger, Böttiger, ont recueilli une foule de documens sur les *Stolidi* et les *Moriones*, nains idiots et contrefaits, commensaux des riches, joujoux des gynécées, ancêtres et précurseurs de nos *fous de cours*. Quant au théâtre populaire, les peintures et les bronzes d'Herculanum, les mosaïques, les bas-reliefs, les pierres gravées, les monumens de toute espèce attestent assez que la populace antique, outre les grandes boucheries de l'amphithéâtre, et les grands jeux scéniques, n'a pas manqué, plus que la nôtre, de toutes les variétés de saltimbanques, de faiseurs de tours, de joueurs de gobelets, de grimaciers, de funambules, d'animaux savans et d'improvisateurs en plein air. Nous reconnaîtrons, messieurs, dans les vêtemens, la coiffure et les gambades de leurs *saniones* et de leurs *mimes* le modèle du *zanni*, ou bouffon moderne par excellence, en un mot, l'aïeul de notre Arlequin.

Mais ce petit théâtre, soit populaire, soit aristocratique, dans lequel vient se perdre et mourir le grand théâtre ancien, ce théâtre de salon et de boudoir, comme on dirait aujourd'hui, dont nous lisons de curieuses et charmantes relations contemporaines dans le *Symposion* et *l'Anabasis* de Xénophon, dans *l'Ane d'or* d'Apulée, dans les dialogues de Lucien, surtout dans *le Banquet* d'Athénée, et dont on peut, en cherchant bien, recueillir çà et là quelques précieux échantillons, ce petit théâtre, dis-je, n'est que d'un intérêt bien faible, et d'une importance tout-à-fait secondaire pour les professeurs appelés à vous faire connaître les inépuisables richesses du théâtre grec et romain. Pour nous, au contraire, cette source tarissante, ce gravier mêlé de terre, cette vase dramatique, pour ainsi dire, dans laquelle apparaissent les premiers germes, et comme les premières molécules du théâtre moderne, sont d'une importance extrême, d'un prix sans égal.

Au fond de presque toutes les origines, messieurs, il y a deux élémens : un élément nouveau et spontané, et un élément tradi-

tionel. Dans les origines du théâtre européen, le principe actif et novateur appartient au christianisme et à l'église. Quant à l'élément traditionnel, il nous faut le chercher et le déterrer, pour ainsi dire, sous les débris et la poussière du théâtre antique.

En effet ce ne fut qu'au XVIe et XVIIe siècle que le théâtre européen commença à se rattacher au théâtre officiel et littéraire de l'antiquité. Jusque-là le drame moderne n'avait confiné à celui des anciens que par le côté trivial et populaire. Le moyen-âge n'a pas connu le grand théâtre antique : à peine les barbares ont ils entrevu les derniers amphithéâtres, et entendu le dernier écho de la dernière comédie grecque ou latine. En Grèce, dès le temps de Démosthène, le théâtre officiel était en décadence; il languit sous la tyrannie macédonienne, et fut presque anéanti sous la domination romaine et proconsulaire. Peu de provinces de l'empire, soit en Orient, soit en Occident, demeurèrent assez riches pour supporter les frais si dispendieux de la mise en scène des tragédies et des comédies, composées dans l'ancien système. Les chœur surtout durent disparaître. Les magistrats, chargés de subvenir à la pénurie publique finirent par s'exempter autant qu'il le purent de ces prodigalités ruineuses. Quand les villes n'eurent plus ni liberté nationale, ni richesses publiques, elles durent bientôt cesser d'avoir des théâtres publics et nationaux. Mais comme les fortunes des particuliers se défendirent et subsistèrent plus longs-temps que les richesses nationales, les théâtres privés se prolongèrent plus avant dans les temps modernes que les théâtres nationaux. Et comme esclave ou libre, conquis ou conquérant, il y eu toujours un peuple avide de plaisirs scéniques, le théâtre populaire et compital ne disparut à aucune époque. Les jeux du paganisme se lièrent ainsi sans interruption ni lacune aux jeux des chrétiens et des barbares. De là tant de folies païennes christianisées; de là les plantations d'arbres ou de *mais*, la coupe des rameaux, le roi de la fève, les étrennes et les mille et une autres contrefaçons des Saturnales, les jeux scéniques aux funérailles, et une foule de jongleries et de momeries qui procèdent directement de l'élément traditionnel.

Quant à l'élément actif et spontané, c'est encore faute d'avoir fait une attention suffisante à tout ce qu'il y eut de profondément

théocratique dans l'origine et le développement du drame antique, que quelques personnes s'étonneront peut-être de nous voir trouver la source la plus vive, la plus abondante et la plus poétique du théâtre moderne dans les couvens des IXe et Xe siècles et dans les antiphoniers des cathédrales des XIe et XIIe siècles. L'étonnement redouble quand on songe combien la discipline catholique depuis les constitutions des apôtres et les plus anciens conciles jusqu'à ce jour, s'est montré ardente à combattre et à anathématiser les jeux scéniques. Il n'y a là pourtant qu'une apparence de contradiction. A part la grande lutte du christianisme et du paganisme, les choses se sont passées au moyen-âge, absolument de la même manière que dans l'antiquité. En Grèce, pendant l'époque hiératique, c'est-à-dire, depuis les premiers temps jusqu'à Solon, les fêtes religieuses, au rapport d'Hérodote, furent accompagnées de danses figurées, et d'actions dramatiques. Une des particularités les moins contestées des anciens mystères, c'est que l'hiérophante cherchait à agir sur l'imagination des initiés par des tableaux et des représentations figuratives. Quand le sacerdoce du polythéisme, qui n'eut jamais la force ni l'unité du sacerdoce chrétien, eut laissé sortir de ses mains le monopole des arts, Thespis, sur des traiteaux assez semblables à ceux de nos *confrèries*, et enfin Eschyle, sur une scène plus convenable, dotèrent la Grèce d'un théâtre national, quoique toujours en partie hiératique. L'impulsion théocratique que reçut, à sa naissance, le théâtre grec et romain, fut si forte que, même après la complète sécularisation de l'art, après l'abolition du chœur, après l'invasion des idées chrétiennes, même à Constantinople, et dans les provinces asiatiques, même sous Théodose et Justinien, au temps de la plus grande corruption de la scène, le théâtre ancien conserva toujours d'ineffaçables traces de son origine polythéiste et sacerdotale.

Au reste cette influence du clergé sur le drame, et généralement sur la poésie et les arts, n'est pas un fait particulier aux populations grecques et italiques. Cette influence est une loi sociale, absolue, universelle, une conséquence de l'état hiératique par lequel passe toute société. Durant cette époque, le sacerdoce ne se contente pas de dominer les intelligences, il cherche à subjuguer les imaginations et à s'emparer à la fois de toutes les facultés humai-

nes. Le génie plastique, le génie musical, le génie mimique, sont pour lui autant d'instrumens de séduction et de puissance. Chez les nations où le sacerdoce a maintenu le plus constamment son empire, chez les peuples de race sémitique, et chez les nations mahométanes, par exemple, l'imagination dramatique, absorbée presque entièrement par les rites, est à peine sortie de l'enceinte des temples. Nous trouvons les jeux dramatiques plus développés, mais toujours originairement hiératiques, dans ce que l'on peut entrevoir de l'ancienne civilisation des empires du Mexique et du Pérou. Il n'y a pas jusqu'aux sauvages de l'intérieur et des côtes de l'Afrique, jusqu'aux habitans des îles de la mer du Sud, jusqu'aux nouveaux Zélandais et aux Kamtchadales, peuples placés aujourd'hui sur l'échelle sociale à peu près au niveau des sauvages pélasgiens, étrusques et latins, ou des hordes franques, saxonnes et normandes, chez qui les prêtres et les sorciers ne s'efforcent de dominer les imaginations par des cérémonies figurées, des travestissemens bizarres, et de petits drames dont les voyageurs nous ont rapporté des relations vraiment curieuses.

Si l'église chrétienne attaqua pendant les six premiers siècles, avec tant d'énergie, les jeux du cirque et du théâtre, c'était surtout en tant que païens et comme souillés d'idolâtrie et de cruauté. L'église s'est élevée de toute l'éloquence de ses saints Pères contre les immolations du cirque, et les obcénités de l'orchestre, qui révoltaient jusqu'aux païens non corrompus, et contre lesquelles Julien argumentait si rudement à Antioche. Plus tard quand le christianisme fut dominant, et qu'avec l'aide des barbares en Occident et celle des Sarrasins en Orient, il eut anéanti les jeux scéniques, l'église continua d'anathématiser les chants et les facéties des baladins qui continuaient l'idolâtrie dans les carrefours, et propageaient le paganisme dans les châteaux. Mais, en même temps, l'église faisait de son côté appel à l'imagination dramatique, elle instituait des cérémonies figuratives, multipliait les processions et les translations de reliques et instituait enfin ces offices qui sont de véritables drames, celui du *Prœsepe* ou de la crèche, à Noël, celui de l'*étoile* ou des trois rois à l'Epiphanie, celui du sépulcre et des *trois Maries* à Pâques, où les trois saintes femmes étaient représentées par trois chanoines la tête voilée de leur aumusse *ad*

similitudinem mulierum, comme dit le Rituel; celui de l'Ascension où l'on voyait quelquefois sur le jubé, quelquefois sur la galerie extérieure, au-dessus du portail, un prêtre représenter l'ascension du Christ; toutes cérémonies vraiment mimiques, qui ont fait, comme nous le verrons, l'admiration des fidèles au moyen-âge, et dont l'orthodoxie a été reconnue par une bulle d'Innocent III.

En un mot, messieurs, nous verrons au moyen-âge les grands seigneurs et les princes accueillir les jeux scéniques comme un objet de luxe et de parade, le peuple s'y livrer avec un emportement de plaisir effréné; mais nous verrons le clergé seul s'emparer, dès l'origine, de l'instinct dramatique, le cultiver dans une vue déterminée, le développer avec suite et calcul et l'élever enfin à la hauteur d'un art.

Puis donc que le théâtre européen a reçu, comme celui de l'antiquité, ses premiers développemens du sacerdoce, il est nécessaire de subordonner, dans nos recherches, l'histoire du drame aristocratique et populaire à celle du drame ecclésiastique. En conséquence, nous prendrons pour principales divisions et pour points de repos dans ce cours, les phases diverses de progrès ou de décadence que le drame hiératique a successivement parcourues.

Ces phases sont au nombre de trois : 1° l'époque de la coexistence du polythéisme et du christianisme, époque singulière de dualité pour l'art et la poésie ; 2° l'époque de l'unité catholique et du plus grand pouvoir sacerdotal ; 3° L'époque de la participation des laïcs aux idées et aux arts exercés jusque-là par le clergé seul.

La première de ces périodes s'étend du Ier au VIe siècle. Nous étudierons deux choses dans cette période : d'une part, la décomposition graduelle du théâtre païen, condamné d'abord presque au mutisme par la politique impériale, qui n'eut de faveurs que pour les pantomimes, puis attaqué par la philosophie stoïcienne, battu en brèche par le christianisme, et enfin détruit par sa propre corruption et par les barbares ; au milieu de cette décadence, nous recueillerons avec soin les derniers monumens du génie scénique ; nous examinerons, entre autres productions de cette époque, le *Querolus*, cette comédie de Plaute refaite au IIe siècle, les fragmens d'une *Médée* en centons de Virgile, citée par Tertullien, quelques scènes d'une *Clytemnestre* grecque, ouvrage scholastique

des ve et vi^e siècles, un prologue encore inédit d'une pièce barbare où figurent un histrion du temps et le vieux poète Terence, etc., etc.; d'une autre part, nous verrons le génie naissant du christianisme s'essayer au drame soit dans des compositions littéraires et érudites telles que le *Moïse* d'Ezechiel le tragique au iie siècle, et le Χριστὸς πάσχων attribué à Saint-Grégoire de Nazianze au ive siècle; soit dans les dialogues des liturgies apostoliques, où le prêtre, le diacre et le peuple prennent successivement la parole; soit surtout dans l'établissement de quelques usages presque scéniques, comme les chants alternatifs pendant les repas communs ou agapes, les danses tolérées à de certaines processions et autour des tombeaux des martyrs; soit enfin dans une foule d'autres coutumes que je vous indiquerai avec soin et où l'exaltation religieuse éclatait d'une manière toute mimique et quelquefois encore toute païenne.

La seconde période s'étend du vi^e au xiie siecle. C'est l'époque du plus complet développement du génie sacerdotal. Dès le commencement de cette période nous verrons se glisser les jeux scéniques et même l'usage des masques dans certains monastères de femmes : au ixe siècle, nous verrons les obsèques des abbés et des abbesses se terminer par de petits drames funèbres, sortes d'églogues, dont les religieux et les religieuses se partageaient les rôles, poèmes bizarres dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous. Au xe siècle, je vous montrerai les vies des saints et les légendes des martyrs et des ermites chantées dans les carrefours et qui plus est, partagées en scène et représentées dans les couvens. Je vous lirai et vous traduirai en partie six pièces de ce genre, composées par la célèbre Hroswitha, religieuse à Gandersheim, morte avant la fin du xe siècle. Enfin aux xie et xiie siècles, nous verrons le drame ecclésiastique atteindre avec l'église à son apogée et se déployer dans les cathédrales, aux jours de grandes fêtes, soutenu de la majesté naissante de la peinture, de la sculpture, de la musique, également parfait dans les représentations sérieuses que l'on pourrait appeler tragiques, et, chose surprenante! dans les représentations comiques et grotesques, et jusque dans les danses les plus vives, sorte de galops, commencés dans le chœur, continués dans la nef et terminés dans les parvis ou les cime-

tières, danses bizarres des vivans sur les tombes, qui ont donné aux artistes de l'époque suivante l'idée de la fameuse *danse macabre*, dans laquelle la Mort grimaçante prend de sa main de squelette et fait danser au son de sa rote tous les états, depuis les Reines et les Archevêques jusqu'aux courtisanes et aux mendians.

La troisième période nous montrera l'art dramatique échappant en partie, comme les autres arts, des mains affaiblies du sacerdoce, pour passer au XIIIe siècle, dans celles des communautés laïques, pleines de cette ferveur pieuse et de cet enthousiasme de liberté qui amenèrent, trois siècles après, l'entier affranchissement de la pensée et la complète sécularisation des arts, nouvelle période que nous n'entamerons pas et qui constitue proprement l'ère moderne.

Dès l'ouverture de cette période, qu'on peut appeler celle des confréries, nous verrons le drame ecclésiastique obligé de renoncer à la langue latine et de la remplacer par les idiomes séculiers. Devenu, peu à peu, trop étendu pour conserver sa place dans les offices, le drame liturgique fut représenté, les jours de fêtes, après le sermon. La bibliothèque royale possède un précieux manuscrit des premières années du XVe siècle, qui ne contient pas moins de quarante drames ou *miracles* tous en l'honneur de la Vierge, précédés la plupart du sermon en prose qui leur servait de prologue. Déjà dans ce recueil, dont la composition remonte au XIVe siècle, plusieurs légendes laïques et chevaleresques, telles que celle de *Robert-le-Diable*, qui sera bientôt publiée, par parenthèse, dénotent l'affaiblissement graduel et la prochaine décadence du véritable drame hiératique. Enfin l'étendue toujours croissante que prennent les mystères en langue vulgaire, obligea le clergé de laisser transporter la scène du jubé dans le parvis, ou le nombre infini des personnages rendit bientôt nécessaire la coopération des confréries qui éloignèrent de plus en plus ces représentations du lieu et des idées qui leur avaient donné naissance. Je vous ferai connaître tel de ces drames prodigieux où ne figurent pas moins de cent, de deux cents et même de six cents acteurs. Il fallait alors presque la moitié des habitans d'une ville pour amuser ou édifier l'autre. Ainsi le drame chrétien sortit peu à peu de l'église et bientôt après des mains du clergé.

Je dois ici, messieurs, vous donner une explication nécessaire et prévenir une équivoque qui entraînerait des inconvéniens de plus d'un genre. Je me suis servi, et me servirai encore, des mots *parfait* et *perfection* appliqués à l'art et au drame ecclésiastiques des XIe et XIIe siècles : ces mots ne doivent pas se prendre dans un sens absolu et n'ont dans ma pensée qu'une acception relative. Tout système artistique ou littéraire a son point de perfection relatif, quelque imparfait qu'il soit en lui-même. Je ne prétends pas, messieurs, vous faire illusion sur la valeur æsthétique des monumens que nous allons étudier : tous, ou presque tous, sont barbares. Il doit donc être bien entendu que je ne propose aucun de ces monumens à votre admiration; à plus forte raison, que je ne vous en recommande aucun comme pouvant vous servir de modèle. Vous le savez; à l'époque où le génie dramatique chrétien atteignit son plus complet développement hiératique, du IXe au XIIe siècle, la langue, dans toutes les contrées de l'Europe, était entièrement corrompue. Le latin n'était plus qu'un patois, où l'on ne reconnaissait ni construction ni syntaxe : les langues nouvelles n'en étaient qu'au bégaiement, et n'atteignirent que vers le XIIIe siècle, aux graces de l'enfance. Ainsi n'attendons rien, ou presque rien, sous le rapport de la diction, des monumens que nous allons exhumer. Je m'explique, à cet égard, dans les termes les plus formels et les plus clairs que je puisse employer, pour ne laisser place à aucune méprise. Je le répète, presque toutes les œuvres littéraires du moyen-âge sont barbares par la langue, et ne peuvent, en aucune façon, vous être proposées pour modèles.

Mais alors, me direz-vous, pourquoi les tirer laborieusemnt des livres et des manuscrits où elles sommeillent? Pourquoi entreprendre des fouilles ingrates, d'où l'on est sûr à l'avance de ne voir sortir aucun chef-d'œuvre? Pourquoi, messieurs?... je vais vous le dire : La critique, quelques landes arides qu'elle défriche, n'est jamais stérile. Sous l'œuvre la plus grossière, il y a toujours l'homme et la société; or, l'homme et la société, même lorsqu'ils se trouvent momentanément bouleversés par ces mélanges de races, d'idées et de langages qui labourent pour le féconder le sol intellectuel, n'en offrent pas moins une étude d'un intérêt irrésistible. Il est trop vrai qu'il vient toujours un moment fatal où les littéra-

tures et les langues forcées et comme démantelées par le progrès des idées et par l'action des mœurs nouvelles, s'usent et se disjoignent, pour ainsi dire, comme nos maisons et nos vêtemens, comme nos institutions et nos lois : tout ce que crée l'homme est sujet à dépérir. L'époque de cette dissolution, de cette dislocation des nationalités et des langues, est proprement ce qu'on appelle la barbarie; mais nos facultés, que nous n'avons pas créées, ne se dissolvent pas pour s'aggrandir comme nos sociétés et nos idiomes : l'homme meurt, et l'humanité progresse. La raison, la sensibilité, l'imagination humaines ne cessent de croître et de se fortifier, même au moment où nos langues succombent et se décomposent. Il est curieux alors de voir l'esprit humain, plus fort que ses moyens d'expression, lutter contre la langue qu'il a brisée, achever de la ruiner par ses efforts et s'échapper en traits de flamme à travers les lézardes et les solécismes du discours. Tel est le triste et singulier spectacle que nous offrent les écrivains et surtout les poètes, aux époques de barbarie. Cette étude serait encore historiquement et psycologiquement d'un vif intérêt, même quand il n'en résulterait pas une utilité immédiate dans l'ordre poétique et littéraire. Mais il n'en est pas ainsi, messieurs; si l'étude des monumens dramatiques du moyen-âge ne nous fournit directement aucun chef-d'œuvre à admirer, du moins nos recherches jetteront-elles un jour nécessaire et tout nouveau sur des chefs-d'œuvre plus récens, dont elles seront le plus lumineux commentaire. Les grands dramatistes chrétiens des XVIe et XVIIe siècles, Lope de Vega, Shakspeare, Calderon, ne peuvent être bien compris qu'autant que vous aurez vécu assez long-temps dans l'intimité de leurs prédécesseurs et que vous serez suffisamment familiarisés avec leurs idées, leurs croyances et leur poétique. Dante, Lope de Vega, Calderon, Shakspeare, ont résumé dans des langues parfaites, et ont élevé à une forme artistique impérissable, les vagues et flottantes conceptions du moyen-âge, Les études que nous allons faire cette année, messieurs, sont des prolégomènes indispensables pour arriver à la complète intelligence de ces grands poètes catholiques. Vous me pardonnerez donc la rudesse du chemin que nous allons suivre, en considération du but où il nous conduit.

D'ailleurs, messieurs, si je proclame sans hésiter la barbarie des idiomes au moyen-âge, je ne fais pas aussi bon marché de l'imagination de cette époque, ni même de sa poésie, en prenant ce mot dans le sens le plus général. Il importe à la grande thèse de la perfectibilité humaine de montrer comment au moyen-âge, malgré la décadence du langage, l'imagination et la poésie n'ont pas pour cela cessé d'être en proprès; il importe de montrer comment le génie poétique, pour suppléer au moyen d'expression qui lui manquait, s'est appliqué à s'en créer d'autres; comment, à défaut de la langue, il a eu recours à la peinture, à la musique, à la sculpture; comment surtout il a magnifiquement traduit ses pensées dans cette langue qui précède toutes les autres et qui leur survit, dans la langue monumentale. En effet, quand cet âge si profondément ironique et enthousiaste n'a pu exprimer ses soupirs par des paroles, il les a fait moduler par l'orgue; quand les mots ont manqué à ses pensées tantôt célestes et tantôt mondaines, il les a sculptées dans la pierre ou fait étinceler sur les vitreaux.

Rechercher tous ces équivalens, restituer cet harmonieux ensemble d'une poésie qui n'est plus, c'est accomplir une œuvre philosophique; car c'est rétablir un des anneaux brisés de la perfectibilité humaine, et démontrer son existence là où seulement on peut encore raisonnablement la contester, dans le domaine de l'imagination et des beaux-arts.

Ce sera déjà un commencement de réhabilitation pour le moyen-âge que de mettre hors de doute l'existence du génie dramatique pendant sa durée.

Au reste, messieurs, les courtes excursions que je projette sur le terrain des beaux-arts ne sont pas des hors-d'œuvre. Je ne remplirais qu'une faible partie de ma tâche, si je vous présentais ces textes arides et incorrects, dépouillés de l'accompagnement dont l'imagination contemporaine les avait entourés et où elle avait déposé plus particulièrement sa poésie. Je serais infidèle à la vérité, si je voulais vous donner l'idée de ces splendides *opéras* de moyen-âge par les seuls pauvres *libretti* qui nous en restent. Je dois, pour ne pas calomnier l'art de cette époque, rendre leur pompe à ces drames et faire en sorte de leur restituer leur mise en scène.

Lors donc que nous lirons ensemble les comédies de Hroswitha, de cette nonne de la Basse-Saxe au xe siècle, de la *voix forte* de Ganderdsheim, comme elle s'appelle si poétiquement elle-même, lorsque je vous traduirai ce qui se peut traduire de ces rudes et énergiques légendes tout empreintes de christianisme, de science et de barbarie; vous me pardonnerez, messieurs, de compléter l'effet de ces compositions bizarres, en relevant, autant qu'il sera en moi, les ruines de ce vieux monastère saxon; vous me permettrez de vous introduire sous les voûtes et les arceaux massifs du grand parloir, de vous montrer ces décorations de pierres et toute cette architecture demi-romaine et demi-franque, compacte, sombre et solennelle, comme l'œuvre même de la poétesse. Quand nous lirons ces dialogues funéraires récités sur les tombes des grands abbés et des grandes abbesses du IXe siècle, vous me pardonnerez de tâcher de vous faire oublier les solécismes et les barbarismes de ces étranges églogues, en vous transportant par la pensée dans le vaste préau de ces cloîtres et en vous détaillant les cérémonies qui donnaient tant de gravité à ces illustres obsèques. Quand, aux XIe et XIIe siècles, je vous expliquerai les textes si brefs et si sèchement liturgiques du drame sacerdotal, il faudra bien que je tâche de vous donner une idée de sa pompe et de son influence sur les masses, en vous découvrant la magnificence des accessoires au milieu desquels il se déployait. Il faudra bien que je vous fasse connaître la structure exacte et l'ordonnance des théâtres, c'est-à-dire des églises d'alors. Je vous montrerai, messieurs, la scène placée, pour l'ordinaire sur le jubé, espèce de *pulpitum* en vue de tous; le clergé dans le chœur, les grands seigneurs et les nobles dames rangés dans les galeries supérieures de la nef, appuyés sur des balustres garnis de draps d'or et de velours; en bas dans la nef, les hommes d'armes et les écuyers debout, tandis que le peuple et les manans se pressent dans les bas côtés de l'église, les hommes à droite et les femmes à gauche. Enfin quand nous lirons ensemble les *jeux* et les *entremets* représentés dans les châteaux des XIIe et XIIIe siècles, je devrai reconstruire pour vous ces anciens manoirs, rétablir l'azur et l'or sur leurs murailles, le jeu des couleurs dans leurs vitraux, déployer les tapisseries, éclairer la salle de gala; je devrai vous montrer la

galerie intérieure et circulaire, qu'on voit encore aux ruines du château de Coucy, et d'où les regards des dames pouvaient se promener sur la fête. Je n'oublierai ni le costume du maître, ni les joyaux de la châtelaine, ni les habits des comédiens; en un mot, je tâcherai de suppléer tout ce qui manque à la lettre-morte, et de ne négliger aucun des riches entourages qui embellissaient ces représentations chevaleresques et galantes. Ainsi seulement je croirai avoir été fidèle à la poésie et à l'histoire.

Voilà pour le fond.

Quant à la forme, je vous demanderai, messieurs, de permettre qu'elle soit aussi simple et aussi familière que possible. Je n'entreprends ni un cours d'æsthétique, ni un cours de généralisation historique; je me propose tout uniment de grouper un nombre considérable de faits autour des opinions que je viens d'émettre, opinions qui sont pour moi le résultat de faits étudiés. Je vais donc recommencer avec vous, messieurs, mais en suivant un ordre déterminé et systématique, les études que j'ai dû faire pour moi, d'abord en tâtonnant et au hasard. Je vous citerai textuellement les témoignages, je mettrai sous vos yeux les monumens; nous ferons de l'histoire *livres sur table.* Si cette manière peu brillante a quelques inconvéniens, ce ne sera guère, je pense, que pour mon amour-propre. A défaut d'autres avantages, elle aura du moins pour vous celui de vous initier plus directement qu'aucune autre au mécanisme de la méthode historique. D'ailleurs, cette sorte de causerie, entrecoupée de citations et reposée par des lectures, est le seul mode d'enseignement que, dans ce premier cours, je me reconnaisse en état de soutenir et de pratiquer.

CHARLES MAGNIN.

HISTOIRE

DE

LA DERNIÈRE CRISE

MINISTÉRIELLE.

DEUXIÈME PARTIE

Le gouvernement représentatif est un régime d'éclatante lumière ; tout doit s'y faire à la face du soleil. Je me félicite d'avoir ouvert la carrière des révélations. Depuis, toutes les parties intéressées ont cherché à excuser leurs actes, à expliquer leur conduite ; d'abord le ministère de MM. Guizot et Thiers, trois fois agenouillé devant la capacité du maréchal Mortier, et élaborant avec peine l'histoire de ses sueurs pendant l'interrègne. Ensuite sont venus les tourmens de M. Dupin, ses lamentations sur la calomnie. Le style a montré l'homme : on a su comment le ministère en sept circonstances diverses avait voulu faire entrer M. Dupin dans le cabinet *comme une cheville dans un trou*, et de quelle manière le président de la chambre avait fait de sa maison *l'hôtel-de-ville de la France*; toutes choses dignes de la grande histoire d'un temps si fécond en beaux caractères et en magnifiques incidens. Je continue le simple récit des

faits. Au milieu des intérêts qui se croisent et qui se heurtent, je me contenterai d'un examen rationnel des choses et des hommes. Ceux qui, comme moi, veulent la force et la considération du pouvoir, doivent s'affliger du spectacle que la France a eu sous les yeux. Le principe monarchique en a été profondément affecté.

§. IV. — LES TROIS JOURNÉES DU MINISTÈRE BASSANO.

Dans la crise que subissait le cabinet du 11 octobre, un ministre, M. Persil, semblait plus spécialement se séparer de ses collègues. Le garde des sceaux, tout couvert d'impopularité, jouissait néanmoins auprès du roi d'une sorte d'intimité et de confiance. Quand il s'était agi d'une démission commune concertée entre MM. de Rigny, Guizot, Thiers, Humann et Duchâtel, pour imposer M. de Broglie, M. Persil avait paru hésiter; il n'avait pas promis bien nettement à la majorité du conseil de la suivre dans sa disgrace. Néanmoins ses collègues l'invitèrent au dîner politique chez M. de Rigny, dans lequel devaient se concerter les démissions définitives et l'envoi simultané des portefeuilles au roi. Le dîner fut chaud, cordial, expansif; dans cet échange de pensées, d'esprit, de sensations auquel entraînaient des libations vives, répétées, jamais peut-être le caractère de Louis-Philippe n'avait été mieux disséqué. On pénétra toutes ses faiblesses, son amour-propre, l'idée exagérée de sa capacité; on se proclama des nécessités au milieu des toasts assez fréquens de M. Duchâtel, qui ne ménageait pas les tendances royales, et devisait joyeusement sur quelque ridicule du château. Il fut arrêté que les démissions seraient définitivement données le soir même, si le roi n'acceptait pas M. de Broglie.

M. Persil n'avait pris qu'une part très modérée aux discussions et aux persiflages politiques de l'après-dînée. Lorsque ces persiflages arrivèrent à un certain degré d'incandescence, M. Persil parut s'offenser : « Comment, messieurs, s'écria-t-il, vous connaissez les périls de la situation, et vous jouez ainsi avec elle ! — Pardieu, répondit M. Duchâtel, est-ce notre faute si nous sommes obligés de prendre notre congé ? que les choses aillent comme elles pourront, cela ne nous regarde plus. » En quittant l'hôtel de M. de Rigny, le garde des sceaux s'empressa de se rendre auprès du roi et de lui raconter tout ce qui s'était passé au foyer domestique du ministre des affaires étrangères. Rien ne fut déguisé, et Louis-Philippe, surtout blessé en son amour-propre, se confirma dans l'idée de se séparer des doctrinaires. M. Persil, par son dévonement, acquit un puissant degré d'inti-

mité, et dut être naturellement en première ligne dans la combinaison d'un nouveau cabinet.

M. Persil, ainsi chargé par le roi de pressentir quelques hommes politiques, se rendit chez son ami M. Dupin aîné. Il était onze heures et demie du soir; M. Dupin se trouvait tout bourgeoisement en bonnet de coton, prêt à se mettre au lit. M. Persil se lamenta vivement sur la conduite de ses collègues : « il faut en finir avec ces hommes-là, s'écria-t-il, je viens d'être témoin de toutes leurs jactances. Les choses sont prêtes : Teste a envoyé un exprès à M. Passy; tous seront ici demain à huit heures; » et puis avec sa vieille familiarité du barreau, il ajouta : Le roi me charge de savoir si tu veux être garde des sceaux. — La plaisanterie est trop forte, répondit M. Dupin; tu veux donc que je te remplace? Sur ce premier refus, la conversation s'engagea entre les deux anciens collègues du conseil de discipline; on parla de la position dans laquelle se trouvait le roi, et de la nécessité de se débarrasser des doctrinaires. M. Dupin, invité à s'expliquer sur les hommes parlementaires qui pouvaient entrer dans une combinaison, se tint dans des généralités, et pourtant il signala quelques-uns de ses amis politiques, et des hommes bien posés dans la couleur de ses opinions. MM. Passy et Teste étaient indiqués. M. Dupin s'est beaucoup défendu d'avoir recommandé son frère. J'admets donc que M. Charles Dupin ne dut qu'à son mérite le poste de ministre de la marine : c'était un choix si naturel dans la hiérarchie des talens et de l'administration!

Le lendemain, à huit heures il y eut en effet réunion chez M. Dupin aîné. Indépendamment des noms indiqués par M. Persil, on y avait appelé M. Calmon; des instances furent faites auprès de lui, pour qu'il acceptât le ministère des finances; jamais M. Dupin n'avait été plus pressant et plus vif d'expressions. Sur le refus de M. Calmon, on revint à M. Passy pour les finances, et la liste des noms ministériels fut à peu près arrêtée. M. Dupin a fait nier cette circonstance; mais M. Dupin doit savoir qu'il est aussi prompt à écrire qu'à parler : que dirait-il si on lui montrait sa correspondance autographe et une certaine liste ministérielle écrite de sa main, et qui est au pouvoir d'un illustre maréchal? J'en suis sûr, ce n'est pas M. Dupin qui provoquera à ce sujet une explication dans la chambre.

Lorsque M. le duc de Bassano se rendit aux Tuileries à la suite de l'invitation pressante que le roi lui envoya par M. de Montalivet, il trouva Louis-Philippe dans une situation d'esprit très remarquable; le roi paraissait avoir tout-à-fait rompu avec les doctrinaires; il se complaisait à raconter, à exagérer même toutes les circonstances de la dernière séance du conseil qui avait amené la rupture entre lui et M. Guizot. Le roi déve-

loppa, avec cette lucidité de raison et cette abondance de paroles qui le distingent, la nécessité pour sa couronne de briser avec l'opinion orgueilleuse qui voulait dominer exclusivement le conseil. Louis-Philippe a comme trait caractéristique une manière chaude et pressante d'attirer vers lui les hommes; il est raisonneur, il sait s'emparer d'une faiblesse d'esprit, d'une vanité, des souvenirs, des dévouemens, pour dompter toute résistance, et il ne lui fut pas difficile d'entraîner M. de Bassano, tout fier de la confiance royale, à accepter la direction des affaires qu'il ambitionnait depuis long-temps. Quand cette première concession fut faite, on agita la question des noms propres, et ici l'influence du roi se montra non moins vive et pressante.

Une vieille coutume de la race des Bourbons depuis Louis XIV, et elle s'est maintenue puissamment dans la tête de Louis-Philippe, c'est de choisir exclusivement les ministres des affaires étrangères et de la guerre. Louis XVIII fut le seul des princes de sa famille qui reçut avec résignation les conditions du gouvernement représentatif, et encore chercha-t-il, par le président de son conseil, à exercer sur les deux départemens qu'il considérait comme la clé de voûte, une influence positive et déterminante. Ces traditions, Louis-Philippe les observe plus que personne; elles lui paraissent d'autant plus nécessaires, qu'il sent que la position est grave, et qu'il ne peut laisser à des capacités indépendantes de lui la direction des affaires diplomatiques à l'extérieur, et de la force armée à l'intérieur. Excepté le ministère Laffitte qui fut comme une nécessité subie avec douleur (et encore que de choses secrètes se firent à son insu!), Louis-Philippe a gardé avec soin cette double et haute direction. Quand donc M. de Bassano fut chargé de la présidence du conseil, le roi posa la nécessité de bien s'entendre d'abord sur le choix des personnes qu'on placerait aux relations extérieures et au ministère de la guerre, et présenta, sans longs préliminaires, M. Bresson pour l'un, et le général Bernard pour l'autre; il déclara, quant à M. Bresson, que, sans avoir un nom éclatant et nobiliaire, il avait acquis un certain éclat dans la question hollando-belge, on était fort content de lui à Berlin; c'était un esprit clair, net, méthodique, nullement embarrassant; qu'il ne voyait que lui en dehors de la coterie doctrinaire, car pourrait-on choisir M. de Saint-Aulaire ou M. de Barante, si intimement liés à M. Guizot? Le roi, continuant sur le même ton, insinua avec une habileté remarquable à M. de Bassano que, lorsqu'il y avait un président du conseil, les grandes affaires passaient toujours sous ses yeux; le ministre des relations extérieures n'était donc qu'un commis actif, intelligent, et que plus il serai pris dans le bas de la hiérarchie, plus aussi on trouverait en lui cette obéissance aux

inspirations supérieures qui appartenait à la présidence du conseil. Quant au général Bernard, il n'était point antipathique à M. de Bassano; il tenait aux souvenirs de l'empire. Le roi ajouta qu'il aimerait à laisser au prince royal une surveillance sur l'armée, comme un moyen d'encouragement, et qu'il lui avait donné ordre de s'entendre avec le président du conseil sur toutes les choses un peu graves qui tiendraient au personnel des corps.

En rattachant tant de choses au chef du conseil, le roi savait bien à qui il s'adressait; je répète que je ne pense pas que jamais Louis-Philippe ait pris M. de Bassano au sérieux : il n'ignorait pas où serait la présidence réelle; il voyait dans M. Bresson et dans le général Bernard deux instrumens de sa propre pensée, qu'il tâchait de faire accepter par le président nominal, et cela lui réussit. Quand ces deux noms propres eurent été agréés, le roi s'ouvrit à M. de Bassano sur quelques noms de la chambre qui devaient s'associer au ministère; il exposa très nettement que le mouvement parlementaire qui s'effectuait n'émanait pas de la gauche, mais de l'opinion politique ennemie des doctrinaires, qui avait son centre et son représentant sur les bancs de MM. Dupin, Passy et Teste; c'étaient là des hommes de choix; avec eux, il y aurait moyen de réunir une majorité contre le cabinet qui se retirait. Au reste, ajouta le roi, attendons les chambres; nous nous complèterons en leur présence : il ne dit pas un mot du système, chargeant M. de Bassano de pressentir les chefs des diverses nuances qu'il venait de désigner, sur les conditions de leur entrée dans le cabinet; il termina et résuma sa conversation par ces mots : « Enfin voilà, mon cher duc, le ministère que j'ai fait; acceptez la présidence, je vous en prie, c'est un service que vous me rendrez. »

Tout cela s'était passé dans la matinée du 9 novembre; Louis-Philippe avait employé toutes les séductions pour précipiter la formation d'un cabinet, car, répétait-il, voulez-vous me laisser la douleur de rester sans ministère? M. de Bassano se mit immédiatement en rapport avec les membres désignés du nouveau cabinet; quelques-uns, tels que M. Passy, furent appelés aux Tuileries, où les instances les plus vives leur furent faites pour qu'ils acceptassent leur portefeuille. Dans sa conversation avec M. Passy, le roi se montra homme de confiance et d'affaires. Désigné pour le ministère des finances, M. Passy dut naturellement demander quelques explications sur la situation du trésor; elles lui furent données. « Humann, dit le roi, nous laisse un excellent budget, nous aurons des économies; nous éviterons peut-être l'emprunt; les crédits supplémentaires seront très amoindris. Nous aurons à parler au conseil de la dette des Etats-Unis. » M. Passy se borna à répondre que c'était là une grave affaire. — « Vous avez raison, répliqua le roi, nous en recauserons. » On sem-

blait pressé d'en finir avec la domination doctrinaire; on n'épargnait ni les promesses ni les caresses. On s'exprimait hautement sur l'immoralité de M. Thiers, la morgue hautaine de M. Guizot. « Cette fortune ministérielle, disait-on, qui arrivait sur des têtes inconnues, qui allait chercher des hommes de chambre, n'était-elle pas le meilleur témoignage de la sincérité des intentions du roi et des véritables conditions du gouvernement représentatif? On avait enfin un ministère que la majorité avait fait. »

M. Dupin prétend n'avoir eu connaissance de la combinaison ministérielle que par les communications de M. Passy, et cependant M. Dupin fut la première personne consultée, et cela devait être, car le ministère qui se formait ne pouvait exister sans lui; c'étaient ses amis au pouvoir. On devait dès lors prendre ses conseils, suivre ses avis, s'éclairer de ses notions sur le personnel de la chambre. Voici dans quel ordre ces communications furent faites : on s'ouvrit d'abord à M. Persil; M. Dupin fut immédiatement instruit, ainsi que M. Teste, puis M. Passy, et M. Charles Dupin quelques instans après, et tout fut arrangé dans deux heures. Je dois le dire même si M. Persil fut maintenu dans le nouveau conseil, à qui la faute? Le roi l'avait laissé, il est vrai; mais qui l'approuva, si ce n'est M. Dupin aîné, qui a toujours eu pour son collègue du barreau une faiblesse et une amitié si expansive? Le président de la chambre ne l'oublia point en cette circonstance. Quant à M. Sauzet, il fut indiqué par M. Teste, dont il était l'ami, comme un orateur indispensable; d'ailleurs, M. Sauzet a conquis une sorte de popularité de château et de famille royale; Louis-Philippe aime à causer avec lui, car le roi a la singulière prétention de se faire convertisseur, et il voudrait entraîner tout-à-fait le député de Lyon dans ses doctrines. M. Sauzet s'est posé singulièrement : aux carlistes, il fait insinuer qu'il marche avec eux; il se proclame indépendant en face du parti libéral; il se dit l'admirateur des talens doctrinaires; lui-même ou ses amis jouent ainsi un rôle qui ne peut durer long-temps. En politique, on doit une fois pour toutes se dessiner. Si M. Sauzet plaisait au roi, il n'était pas non plus désagréable à M. Dupin; la manie du président de la chambre, comme chacun sait, est de vouloir mettre en face les opinions les plus contradictoires et les plus opposées; ce qu'il appelle son salon neutre est une espèce de pêle-mêle d'opinions, une cohue que son amour-propre prépare pour se faire saluer par toutes les couleurs. Cette cohue, M. Dupin ne la voyait pas entrer avec peine dans le ministère. La grande erreur des nouveaux ministres fut d'accepter sans préparation, sans se tâter particulièrement, sans voir s'ils pouvaient aller ensemble, s'ils avaient appui au château, s'ils avaient des garanties suffisantes contre la coterie

qu'ils venaient de détruire; éblouis de leur fortune nouvelle et inattendue, quelques-uns des ministres ne virent que les avantages de la position sans en approfondir les difficultés. Qu'allait-on faire du pouvoir après l'avoir accepté? quelle ligne de conduite allait-on suivre? quelle réception ferait la presse à la nouvelle combinaison? Avait-on pris des mesures suffisantes pour lutter contre le mouvement plus ou moins mortel des intrigues politiques à l'extérieur et à l'intérieur? Rien de tout cela ne fut prévu; on se jeta à l'étourdie parce qu'on avait la parole du roi, ses caressantes invitations, et par-dessus tout l'appui intime d'un prince qui s'était associé au mouvement contre les doctrinaires.

J'ai besoin de parler ici de M. le duc d'Orléans qui se pose depuis quelques temps dans les affaires; comme il a pris une part directe à toutes ces intrigues ministérielles, je le jugerai dès lors comme un homme politique, son caractère est soumis à ma discussion. Qu'on n'attende de moi ni déclamation, ni injure; la vie du prince ne m'appartient que parce qu'elle s'est mêlée aux transactions du cabinet. C'est depuis un an surtout que M. le duc d'Orléans a été jeté par le roi son père dans le mouvement des affaires; plus d'une fois, quand il s'est agi d'avoir action sur un ministre, de l'encourager pour rester au pouvoir, ou d'insister près d'une capacité politique pour qu'elle prêtât son appui à un ministère, M. le duc d'Orléans a été mis en avant comme un personnage moins facile à compromettre que le roi. Je l'ai plus d'une fois rencontré à cheval ou en cabriolet chez le duc de Dalmatie, chez M. Molé, le maréchal Gérard ou M. Humann. Ses entrevues n'avaient d'abord été, comme sous C. Périer, que des visites de politesse; plus tard, elles ont eu un but politique; ce que le père ne pouvait faire, le fils l'a fait plus facilement. M. le duc d'Orléans est un prince aux formes douces, aux manières agréables; il a de l'instruction, mais on remarque dans sa causerie une affectation de réminiscences de collége. Au fond, M. le duc d'Orléans n'a pas un esprit très élevé, une pénétration très vive et très profonde; il se mêle même une simplicité de vues à ses idées droites et à ses volontés les plus arrêtées.

En étudiant bien le caractère du prince, le cabinet Bassano devait s'apercevoir qu'il ne pouvait être pour lui un appui constant et durable; au besoin, d'ailleurs, le père n'aurait-il pas sacrifié le fils? Le duc d'Orléans n'était-il pas un faible roseau que la nécessité pouvait briser? Mieux eût valu s'entendre sur les principes, se convenir entre hommes, que d'avoir comme soutien la main débile d'un jeune homme de 25 ans. Dès le début, et par une scène d'intérieur, le ministère put s'apercevoir du peu d'appui qu'il trouverait en M. le duc d'Orléans. Le prince n'avait vu

dans la ruine des doctrinaires que le triomphe des idées libérales qui sont dans ses sympathies; sans juger avec toute l'attention nécessaire le ministère Bassano, il avait cru reconnaître dans ce mouvement parlementaire une tendance au progrès. Mais quand il vit l'accueil fait au nouveau cabinet, il se défendit de toute alliance avec lui. Le lendemain de l'ordonnance royale, comme un député se rendait au château : Eh bien! monsieur, lui dit son altesse royale, j'espère qu'on ne dira pas de ce ministère, le ministère d'Orléans, mais bien le ministère Dupin. Du reste, le roi n'a pas pu faire autrement après la scène qui s'est passée au conseil.

— Croyez-vous, monseigneur, aux paroles qu'on prête à M. Guizot? répondit le député. Pour moi, j'en doute.

— Mais voilà M. Guizot qui entre, je vais l'aborder.

M. Guizot, interpellé par M. le duc d'Orléans, répondit avec beaucoup de convenance :

— Prince, les hommes qui ne prêtent ces paroles n'ont pas vécu, je ne dis pas seulement dans une antichambre, mais sur le pallier d'une maison honnête.

Alors M. le duc d'Orléans, tout ému, saisit la main du député en présence de M. de Rambuteau, et lui dit : Tenez pour non avenues mes paroles de tout à l'heure.

On avait tant de hâte d'arriver au pouvoir, on était si heureux d'avoir foulé les doctrinaires! A onze heures, toutes les acceptations étaient données, le ministère composé; il ne manquait que l'adhésion de M. Bresson et de M. Sauzet qu'on se hâtait de prévenir. La chose paraissait si pressée, la combinaison si impérieuse, qu'on se hâta de la promulguer le soir même du 10 novembre, par un *Moniteur* extraordinaire; le roi se montrait de plus en plus impatient de travailler avec un nouveau ministère.

Les hommes qui entraient aux affaires n'avaient pas calculé la portée de la tâche qu'ils s'imposaient. MM. Passy et Teste surtout, hommes de tribune calmes et d'une discussion raisonnée, avaient-ils bien envisagé la rude guerre que la presse allait leur faire, les invectives dont ils seraient l'objet? La gauche, le parti Odilon Barrot, les repoussaient, n'allaient-ils pas avoir dès lors contre eux le *National* et le *Courrier Français?* La stupéfaction publique, à l'aspect d'un cabinet de noms nouveaux, ne servirait-elle pas ce mouvement d'opinion de la presse libérale? Ce ministère était inconnu; donc il serait méprisé, et ce mépris sous la plume de gens de cœur et de talent pourrait-il être supporté par des caractères faibles, qui ménageaient l'avenir, comme MM. Passy et

Teste? On ne prévit rien, et les articles de journaux commencèrent le lendemain à porter le ravage dans ces consciences.

En même temps les ministres se réunissaient, et déjà une première pomme de discorde était jetée : il s'agissait d'arrêter un programme politique; ce qu'on aurait dû faire avant, on voulait le faire après; les conditions qu'on devait mettre à l'acceptation, on les imposa après le fait accompli. Ici était encore la grande erreur. Un programme public jeté en pâture aux journaux est une faute politique; quand des hommes s'associent dans un gouvernement, ils doivent sans doute arrêter des principes; mais les donner comme une affiche de théâtre, c'est de la niaiserie que les mœurs constitutionnelles d'Angleterre n'ont jamais comprise. Cette discussion s'entama pourtant, et par qui? par M. Persil.

On avait répandu par le monde quelques mots de M. de Bassano, si connus et si commentés par les journaux; ces mots faisaient croire à un changement de système, à une séparation complète d'avec les principes et les hommes qui jusqu'alors avaient dirigé la politique de la France; ils servirent de base à des explications qui furent demandées dans le premier conseil, par M. Persil, sur la marche qu'allait suivre le cabinet : « Qu'entendait-on par un changement? Voulait-on renier tout le passé politique du cabinet du 11 octobre? Certes le roi n'avait pas voulu, en prenant de nouveaux ministres, se séparer d'une politique qui avait affermi l'état. Dans tous les cas, s'il en était ainsi, lui, M. Persil, devait naturellement se retirer pour ne pas donner appui à des idées contre lesquelles il avait ardemment combattu; n'était-il pas dans la même position que M. de Chabrol en 1828, donnant sa démission lorsque M. de Martignac se sépara complètement du système de M. de Villèle?» La position du cabinet était donc celle-ci : d'une part, nécessité pour le ministère de se séparer de l'ancien système, afin d'obtenir l'assentiment de l'opinion et de la presse; de l'autre, obligation non moins impérieuse de rester dans les anciens élémens, s'il voulait mériter la confiance du roi, et ne point se dissoudre dès son origine.

Je dois noter que le roi avait dit quelque chose du programme à M. de Bassano, à l'occasion des mots qu'on lui prêtait dans le public. « Il serait bien nécessaire de nous expliquer sur ce point, avait dit Louis-Philippe. » M. de Bassano répondit que les mots qu'on lui prêtait étaient vieux de deux ans, et qu'il les avait dits à M. Casimir Périer; au reste, qu'il ne s'en défendait pas. Louis-Philippe n'insista pas davantage, mais le soir au conseil, M. Persil demanda à ses collègues la permission de lire un projet d'article qu'on devait envoyer au *Moniteur*. A peine les premières phrases étaient-elles achevées, qu'un murmure de désapprobation accueillit

M. Persil; et celui-ci, voyant bien que son article ne réussirait pas, le remit dans son portefeuille en s'écriant : « Je vois, messieurs, que ceci vous déplaît. » L'article avait été concerté entre le roi et le garde des sceaux.

Le thème de M. Persil avait du retentissement au dehors. Dès la formation du nouveau ministère, les membres du dernier cabinet, et particulièrement MM. Thiers et Guizot, s'étaient hâtés de faire, avec quelque ostentation, les préparatifs de leur départ du ministère; ils annonçaient haut le dégoût qu'ils avaient éprouvé dans les affaires; ils avaient sacrifié, disaient-ils, leur repos à l'ordre, à la paix extérieure; que leur restait-il maintenant? Un besoin de retraite, un vif désir de reprendre leur travaux, leurs occupations chéries; M. Guizot soupirait après sa chaire de Sorbonne, M. Thiers refaisait l'*Histoire de l'empereur*: M. Duchâtel reprenait ses fonctions de journaux et de charité publique; M. Humann s'acheminait vers Strasbourg. On voulut donner une sorte d'éclat à ce désintéressement des fonctions publiques; M. Villemain envoyait sa démission d'une toute petite place rétribuée; le stoïque M. Cousin se frappait dans une position gratuite.

Pourtant, au milieu de cet abandon si affiché, on se groupait plus que jamais pour préparer la chute du nouveau ministère; M. de Broglie commençait à rouvrir ses salons de pairie où devaient s'élaborer des armes puissantes contre le ministère Bassano; de là partaient à dessein des nouvelles fabriquées et répandues dans le public; « tantôt c'était l'Europe qui s'alarmait; puis le nouveau président du conseil n'était-il pas criblé de dettes? M. Sauzet refusait d'accepter; qu'était-ce que ce M. Bresson, improvisé ministre des affaires étrangères? L'armée s'abaisserait-elle devant le général Bernard! On voulait changer de système, c'était donc l'émeute qu'on ressuscitait; et la guerre étrangère, ne devait-on pas la craindre? Déjà le corps diplomatique s'était plaint; il s'inquiétait de la direction imprimée aux affaires. » Tout ce qui voyait le roi dans ses intimités du soir, d'où la bourgeoisie était exclue, suivait le même thème; quel appui pouvait trouver là le nouveau ministère, lorsque surtout le *Journal des Débats* vint dénoncer ses plaies, et que la Bourse manifesta une tendance de baisse fortement exploitée par la coterie doctrinaire?

La secoude séance du conseil montra déjà l'influence de ces idées. M. Persil se plaça encore une fois dans cette donnée exclusive : « Qu'il ne fallait pas changer de système, même dans les formes matérielles des délibérations. » Comme on avait devancé l'époque de la session, on dut naturellement agiter les projets qui seraient présentés aux députés; M. Persil dit qu'il avait rédigé une loi de responsabilité ministérielle, une

des promesses de la Charte, et qu'il était prêt à la soumettre à ses collègues. — « C'est bien, dit M. de Bassano, voyons-en les articles pour les discuter et les arrêter ensuite. » M. Persil fit observer que, dans les habitudes jusque-là adoptées, tous les projets n'étaient sérieusement discutés qu'en présence du roi; que souvent on avait dû à ses observations judicieuses et puissantes des améliorations remarquables; que dans tous les cas, lui, M. Persil, ne voulait point déroger à cette habitude de discuter devant le roi. M. de Bassano prit le projet de loi pour le communiquer à quelques légistes, ses amis. Quant aux nouveaux ministres, ils n'insistèrent pas; ils voulaient conquérir par leur condescendance un peu de pouvoir sur l'esprit de Louis-Philippe.

Ce fut alors que des insinuations furent faites à M. Passy, ministre des finances, sur une question très sérieuse, la dette des États-Unis. Ce projet avait été repoussé par la chambre, et le roi chargeait pourtant le nouveau cabinet de le reproduire. J'ai besoin de dire que Louis-Philippe avait eu une conférence préliminaire avec M. de Bassano, toute spécialement appliquée à cette question des États-Unis; M. de Bassano répondit : « Qu'il était plus à même qu'aucun autre d'examiner et de résoudre cette question, puisqu'à la tête du cabinet de l'empereur, à l'origine de cette affaire, il pouvait en expliquer les premiers faits et les principes constitutifs. A son tour, M. Passy fit observer que c'était chose difficile, et qu'il fallait réfléchir profondément avant de s'engager dans une telle voie. Le roi répliqua que le parlement qui avait rejeté ce projet n'était plus le même que celui devant lequel il serait reproduit cette année; qu'il fallait tenter de nouveau la majorité; qu'au reste, les engagemens diplomatiques étaient tellement impérieux, qu'il n'y avait point à hésiter si on voulait ne pas compromettre l'honneur de la couronne et la loyauté de la France. D'ailleurs, le roi n'en avait-il pas parlé à M. Passy avant l'acceptation du portefeuille? M. Passy, qu'on avait déjà entouré par des terreurs de Bourse, fut déplorablement affecté de cette situation dans laquelle on le plaçait.

Ces tiraillemens avaient duré deux jours; chaque nouveau ministre s'était installé dans son département. La presse de gauche s'était ravisée; tout en se jouant du peu de considération des hommes, elle soutenait la pensée du changement ministériel, elle le présentait comme un coup de partie gagné contre la doctrine; le ministère était un pas en avant; on secouait les langes d'une coterie. D'ailleurs, M. de Bassano, par ses vieux souvenirs du parti impérial, trouvait appui même dans les organes extrêmes de la république; la *Tribune* soutenait son pouvoir. Les plus timides d'entre les ministres, sentant leur position, cherchaient appui dans les phrases de juillet, sans s'apercevoir qu'on était déjà loin de cette épo-

que, et que la bourgeoisie, fatiguée d'émeutes, brutalement avide d'ordre, aurait tout sacrifié pour conserver la paix des rues. M. Charles Dupin lui-même, dans son installation au ministère de la marine, avait annoncé à ses employés que le gouvernement allait revenir aux principes de la révolution; M. Teste préparait dans ce sens ses circulaires, et M. Dupin aîné parlait ainsi dans ses salons. Et précisément, c'était cette tendance dans des hommes faibles qui les perdait complètement au château des Tuileries : « Changer de système, y disait-on, n'était-ce pas insulter le roi? Restaurer la révolution de juillet, n'était-ce pas dire que le prince l'avait méconnue et flétrie? Ce qu'on voulait restaurer, c'était l'émeute, la guerre étrangère, en un mot, le ministère Laffitte. »

Le 15, à quatre heures du soir, un bruit fut répandu : « le ministère Bassano a donné sa démission. » D'où venait ce bruit? Quelle était sa source? N'émanait-il pas de cette même origine qui avait cherché à compromettre M. Molé et à perdre d'autres sommités parlementaires? Voici ce qu'il y avait de vrai. A deux heures, MM. Passy et Teste avaient eu une conférence entre eux; ils avaient échangé leurs dégoûts, épanché leurs faiblesses, et avaient parlé de démissions; ce n'était là encore qu'une simple conversation. M. Passy avait eu surtout l'imprudence d'exprimer ces mêmes dégoûts en présence de quelques émissaires doctrinaires qui les répandirent en toute hâte. Il en avait dit un mot à M. Mauguin, qui en parla à son tour. M. Passy était le seul homme important et parlementaire dans le conseil; l'entraîner à une démission, c'était une victoire; on alla même jusqu'à lui proposer de faire partie d'une autre combinaison avec M. Thiers, s'il voulait abandonner un ministère incapable de vivre.

Le soir, à six heures, il y eut dîner chez M. Dupin; le président de la chambre, avec ses manies de fusion d'amis et d'ennemis, plaçait en face des physionomies qui s'étaient disputées la veille; il n'y fut point question des démissions et des bruits répandus jusqu'à huit heures du soir que parut le *Messager*. Le *Messager* annonçait la nouvelle de cette retraite ministérielle, nouvelle qu'il tenait d'excellente source, car M. Teste et M. Passy l'avaient confiée à des amis communs. On rit officiellement de ces démissions; ceux-là même qui les désiraient et les croyaient, les repoussèrent comme un de ces mille mensonges que la presse mettait en circulation, et M. Dupin s'écria : « Ah! c'est trop fort! M. de Bassano, vous avez donné votre démission! Nous aurions aussi nos trois grandes journées! » Deux heures après, M. Dupin faisait circuler dans les journaux soumis à son action un démenti moqueur à la nouvelle publiée par le *Messager*.

La vérité est pourtant que, deux heures après le dîner de M. Dupin, M. Teste et M. Passy s'étaient réunis, et que là ils avaient renouvelé l'échange mystérieux de leurs dégoûts et de leurs dépits. M. Passy venait d'apprendre la démarche qu'avaient faite les banquiers et les capitalistes contre le duc de Bassano et lui-même, M. Passy : on dénonçait au roi M. le duc de Bassano comme un homme criblé de dettes, contre lequel il existait des jugemens. M. Passy, ministre nouveau et de peu de fortune, n'inspirait aucune confiance aux capitalistes; la Bourse allait baisser; le commerce de la capitale s'alarmait de voir M. Thiers et M. Guizot hors des affaires. Ainsi l'affirmaient MM. de Rotschild, et on crut la banque. Péniblement agités, MM. Passy et Teste rédigèrent une lettre commune de démissions, qu'ils devaient envoyer le soir même au roi. Cette séparation d'avec tout le conseil, cette manière de régler leurs affaires à part, a fait supposer à quelques personnes que MM. Passy et Teste, tous deux chefs de fractions parlementaires, reconnaissant l'impossibilité de leurs collègues, n'avaient pas une répugnance absolue pour entrer dans une autre combinaison que M. Thiers préparait dans l'ombre pour opposer au ministère Bassano. Les refus postérieurs de M. Passy prouveraient que cette idée n'était point dans son esprit; le dégoût seul déterminait sa démission. La lettre écrite au roi, et qui fut portée au château à onze heures, reposait sur des données vagues, sur les phrases habituelles de l'impossibilité de remplir la mission que sa majesté leur avait confiée. Je note ici que M. de Bassano ne sut pas le soir le premier mot de cette démarche, et que le roi la garda comme un secret, qu'il ne communiqua également à personne. Le premier membre qui en fut informé, le lendemain à six heures, fut M. Ch. Dupin; sur-le-champ il alla consulter son frère, et à huit heures, une semblable démission était envoyée au roi, qui manda M. de Bassano aux Tuileries. Ce fut ainsi Louis-Philippe qui apprit au président de son conseil la dissolution du ministère.

Dans cette nouvelle conférence de Louis-Philippe avec M. de Bassano, il ne lui demanda pas sa démission; au contraire, avec des paroles bienveillantes, il l'engagea à chercher de nouveaux élémens pour recomposer un cabinet; il lui redit les embarras où le jetaient encore ces démissions intempestives. « Je n'aurai donc pas encore de ministère ! s'écria-t-il avec douleur; faudra-t-il que je me jette dans les bras des doctrinaires? Cela n'est pas, cela ne peut pas être; faites-moi un ministère composé d'hommes parlementaires, qui puisse aller jusqu'aux chambres. » Le général Bernard resta fidèle à M. de Bassano; ils ne donnèrent point leur démission; chacun resta dans son département, et le roi travailla personnellement avec les employés du ministère des affaires étrangères, tan-

dis que M. Sauzet, arrivant de Lyon au milieu de ces déconfitures, refusait le portefeuille qui lui était confié.

Mais comment était-il possible à M. de Bassano de songer à former un ministère dans cette fraction de la chambre qui seule pouvait entrer aux affaires, et qui venait de donner un spectacle si ridicule? Accepter à l'étourdie, sans antécédens, sans préparation, une haute position politique, et puis s'en séparer sans motifs, l'abdiquer sans essayer ses forces; expression d'un parti, le tuer à plaisir; se poser comme un système et abandonner le pouvoir sans tenter un triomphe possible: tout cela, n'était-ce pas se perdre, se ruiner dans l'opinion du pays? On voyait que le caractère de M. le président Dupin avait passé par là, cet esprit de témérité, d'inconséquence, de ténacité et de dégoût, de force et de faiblesse, ces brusques passages, cette transition sans motifs, cette incandescence de pensée. La coterie s'était une fois dessinée; elle avait avorté le pouvoir.

Quand tout fut ainsi perdu pour la combinaison de M. Dupin, le souci du président de la chambre ne fut désormais que de renier son ouvrage; il se hâta d'aller dans les journaux qui reçoivent ses inspirations; là, tout fut démenti.

Et sa conférence avec M. Persil?

Et l'entrevue avec MM. Passy, Calmon, Teste?

Et la liste ministérielle envoyée au roi?

Qui sait? peut-être on les démentira encore!

Heureusement pour l'histoire grande et solennelle, l'autographe existe; je le répète, un maréchal de France la garde, et la garde bien!

§ V. — LE MINISTÈRE GUIZOT ET THIERS.

MM. Guizot et Thiers s'étaient réunis dans la disgrâce; déjà très rapprochés aux derniers jours de leur administration, ils avaient manifesté une ferme volonté de rentrer au pouvoir, en pleine communauté, avec MM. de Rigny, Humann et Duchâtel, qui s'étaient adjoints à eux dans une démission commune; quoiqu'ils eussent affaibli autant que possible la combinaison ministérielle Bassano, et qu'ils se réservassent de la faire tomber, par mille causes diverses, au sein du château et des chambres, ils n'espéraient pas une ruine si prochaine et si subite. Chaque soir, on se réunissait chez MM. Bertin de Vaux et de Broglie; on discutait les chances de vie et de mort du nouveau pouvoir, et les moyens de l'affaiblir. Aux Tuileries, les amis du ministère grandissaient auprès du roi les réputations

parlementaires de MM. Guizot et Thiers; c'étaient des influences colossalles, et à mesure que le cabinet Bassano s'affaiblissait, le crédit du système tombé devenait plus grand.

On avait à vaincre pourtant quelques répugnances du roi, quelques ressentimens de sa récente discussion avec M. Guizot; ses amis faisaient amende honorable sur ce point. « Pourquoi M. Guizot s'était-il exprimé avec tant de chaleur? Quel système défendait-il avec cette énergie? N'était-ce pas le système du roi lui-même, la propre pensée de son pouvoir, les prérogatives de son autorité? Si les chances parlementaires ou toute autre combinaison rappelaient M. Guizot aux affaires, ne serait-il pas facile à Louis-Philippe d'obtenir une parfaite explication sur la manière dont ce ministre entendait le système du roi? La chaleur, n'était-ce pas le dévouement? Et puis comment remplacer la souplesse de M. Thiers, cet esprit d'expédiens qui allait si bien aux affaires? Il fallait laisser se perdre la coterie qui s'était emparée des portefeuilles: quelques jours de pouvoir suffisaient pour cela; tout s'arrangerait devant les chambres. » La haute banque, les pairs intimes, le corps diplomatique, tenaient ce langage, le répétaient chaque soir, et ce fut dans cet intervalle qu'arrivèrent les démissions de MM. Passy et Teste au château. Elles prirent le roi dans une situation d'esprit favorable à un rapprochement avec le dernier cabinet; il était mécontent de la tournure que le ministère Bassano voulait imprimer aux affaires. Dès lors le roi se montra plus disposé aux ouvertures qui lui furent faites; et quand M. de Bassano se vit dans l'impuissance de former un conseil, quand on eut essayé M. Thiers seul et quelques autres combinaisons qui ne furent jamais sérieuses, Louis-Philippe se vit forcé de se tourner encore une fois vers les quatre élémens principaux du dernier ministère: MM. Thiers, Guizot, Humann et de Rigny. On négocia une lettre dans laquelle M. Guizot exprimait au roi, non-seulement son dévouement personnel, « mais encore le sentiment de peine qu'il éprouvait de ce qu'on eût pu mal interpréter les chaleureux témoignages d'assentiment à un système qui était celui du roi, et qu'il se faisait honneur de présenter à ses amis comme à ses ennemis. » La lettre portée aux Tuileries, il n'y eut plus d'obstacle à la rentrée aux affaires des anciens ministres; seulement on en revint aux derniers embarras, le choix d'un président du conseil, d'un ministre de la guerre et de la marine, car l'amiral Jacob ne voulait déjà plus d'un département où on l'avait si légèrement sacrifié à des intrigues et à des nécessités d'intérieur.

Il fallait aussi négocier le rapprochement des cinq ministres doctrinaires avec M. Persil qui naguère les avait trahis. Le roi ne voulait point

sacrifier le garde des sceaux, qu'il savait avant tout lui être dévoué. L'injure était grave. Avoir trahi des collègues, rapporté à des tiers, et au profit d'une autre combinaison ministérielle, ce qui s'était passé dans le conseil des ministres et au foyer domestique de M. de Rigny! en Angleterre de telles injures auraient été suivies de rencontres sanglantes: mais on était habitué aux disputes, aux gros mots, dans le sein du conseil; il serait même curieux d'écrire l'espèce d'histoire de halle qui avait précédé le renvoi du maréchal duc de Dalmatie: M. Persil serra la main de M. de Rigny, et tout fut fini pour la réconciliation.

Avant même qu'il fût question d'un remaniement complet du ministère, MM. Thiers et Guizot avaient admis, pour la présidence du conseil, le maréchal Mortier à défaut de M. de Broglie. M. Molé ne pouvant convenir désormais à la combinaison, puisque M. de Rigny restait aux affaires étrangères, tout le mouvement se tourna vers le vieux duc de Trévise, non moins bien placé dans l'esprit du roi que le maréchal Gérard. L'amitié de Louis-Philippe pour le maréchal Mortier date de loin. Quand, duc d'Orléans, il quitta la France en 1815, pour ne point subir *le joug de l'usurpateur*, le roi actuel écrivit au maréchal une lettre pour le dégager de son serment, une fois les frontières franchies. Le roi se souvient de ses vieilles relations, et le choix du duc de Trévise le flattait d'autant plus, qu'une telle présidence du conseil, création nominale, lui laissait tout le pouvoir de fait. Le duc de Trévise avait une fois déjà refusé la présidence; quand il fut convenu qu'on la lui offrirait encore, le roi redoubla ces instances qu'il sait employer quand il veut rattacher un homme à ses idées. Les négociations durèrent plusieurs jours; on fit des offres de toute espèce au maréchal, et la plus étrange sans doute fut celle qui lui conserva la grande chancellerie de la Légion-d'Honneur, avec le poste de premier ministre; et encore fallut-il que le roi suppliât et demandât cette acceptation comme un service personnel. Ces moyens-là s'usent; un roi qui est obligé de supplier pour faire accepter un ministère est dans une fâcheuse position; il altère les prestiges et les ressorts de l'autorité royale, il fait du pouvoir une charge et non un honneur et un devoir; il rend l'autorité impossible.

Ce fut chez M. Thiers que le maréchal Gérard porta la nouvelle de l'acceptation du maréchal Mortier, auprès duquel il avait été dépêché par le roi. Il y avait, dans le salon de madame Dosne, M. Guizot, appuyé sur une causeuse; un peu plus loin, la jeune madame Thiers, à côté de M. de Rigny, et deux amis de la maison. Le maréchal dit un mot à l'oreille de M. Thiers, puis celui-ci communiqua la nouvelle à ses deux collègues, et tous se rendirent au château.

L'acceptation du maréchal Mortier ne faisait pas le ministère complet : on était sûr de la bonne volonté de M. Humann, qui n'était point arrivé à Paris, et l'on ne pouvait passer à pieds joints sur toutes les convenances; il y avait aussi le ministère de la marine vacant. Mais la pierre fondamentale du ministère était posée, car le vide de la présidence était rempli; c'était là le seul point de difficulté réelle : pouvait-on laisser le ministère plus long-temps en vacance? Ne fallait-il pas immédiatement s'emparer du pouvoir qu'on venait de quitter? L'ordonnance parut; on se crut sûr d'un ministre de la marine, et des négociations s'engagèrent encore, d'une part avec le général Guilleminot, de l'autre avec l'amiral Duperré. Le général Guilleminot n'était certes pas très éloigné des idées et du mouvement ministériel; mais tout en adoptant les principes posés, le ministère de la marine qu'on lui offrait était-il en rapport avec ses antécédens, avec les prétentions qu'il pouvait justement faire valoir? Le général avait passé à travers la diplomatie active; il avait jeté quelque éclat à Constantinople; et que lui offrait-on? Non point le ministère des affaires étrangères, mais le dernier de tous, la marine. Je crois difficile maintenant, avec le bouleversement de toute la hiérarchie, qu'il puisse rester des hommes politiques pour les postes secondaires; c'est un malheur. Quand une fortune inespérée porte au premier rang des hommes presque toujours obscurs, comment est-il possible qu'on trouve des sujets distingués et importans pour des positions qui ne sont pas en première ligne. Qui désormais voudra être sous-sécretaire d'état, conseiller d'état ou ministre de la marine, quand je ne sais quels noms propres ont été jetés là sans motifs? Tout le mode voudra être premier ministre ou rien. Sur le refus du général Guilleminot, on revint donc à l'amiral Duperré, et ici nouvelles instances, nouvelles supplications, nouvelles promesses; on s'est agenouillé pour compléter le cabinet.

Ce cabinet existe; il manifeste ses actes, déclare ses principes, il veut vivre et se conserver. Quelles sont ses chances? quelle sera sa durée probable? dans quels rapports se trouve-t-il avec le roi et les chambres? Questions graves que le pays doit examiner. M. Guizot est un homme sérieux qui a réfléchi sur la marche et les conditions du gouvernement représentatif : je raisonnerai donc gravement avec lui. Il a médité sur le mouvement des opinions, sur la marche des esprits, et c'est précisément avec ces élémens, ces premières données que je résumerai la situation actuelle. Quant à M. Thiers, homme d'expédiens, je le mettrai également en présence de ces moyens qu'il chérit avec tant de tendresse : que fera-t-il du pouvoir ? où conduira-t-il le pouvoir?

Deux grandes causes de dissolution existent pour le présent cabinet : le

dégoût des membres qui y sont entrés sans conviction, mais par simple dévouement au roi, tels que le maréchal Mortier et l'amiral Duperré; en second lieu, l'inévitable querelle des supériorités et des antipathies entre M. Thiers et M. Guizot : querelle actuellement assoupie, mais qui se réveillera par les mêmes causes qui déjà plusieurs fois l'ont ranimée.

Quand on entre dans un cabinet par conviction, par homogénéité de principes, par une communauté de sentimens, on y reste dans toutes les chances que subit le cabinet; inhérent à lui, on tombe avec lui, parce qu'on vit d'une vie commune. Mais quand on se lie à un ministère par des conditions étrangères à ce ministère, quand l'adhésion qu'on donne à un cabinet est la suite de prières et de supplications, alors, et M. Guizot, qui est un esprit méditatif, doit le savoir, on s'en sépare au premier craquement, à la première occasion décisive qui compromet votre caractère. Ainsi s'est retiré le maréchal Gérard. Laissez venir une crise, laissez surgir une difficulté d'opinion, et vous verrez également le maréchal Mortier et M. Duperré se séparer violemment du cabinet qui n'est pas le leur. Le dévouement a des bornes; quand le lien commun n'est pas la sympathie politique, il se brise au premier accident, et alors que devient la composition actuelle du cabinet?

Je connais trop bien le personnel de l'administration actuelle, pour ne pas dire qu'il n'y aura jamais là que deux hommes influens, M. Guizot et M. Thiers; tout le reste tourne autour de ces deux pivots du ministère. M. Guizot et M. Thiers se sont serrés la main, c'est possible; au besoin M. Thiers embrasserait celui-là qu'il voulait trahir il y a un mois; mais tout cela n'empêchera pas que ces deux élémens ne travaillent, chacun de son côté, à la dissolution de l'unité ministérielle. M. Thiers est un roué politique, un homme à conscience large, peu estimé de la chambre, repoussé par l'opinion publique; M. Guizot le sait. M. Guizot est antipathique par sa morgue doctorale, par ses manières, ses formes et ses liaisons politiques, à une grande majorité de la chambre; M. Thiers le sait aussi; il sait également que, s'il en débarrassait le cabinet, il y aurait facilité de se rapprocher d'une majorité forte et compacte dans la chambre. Eh bien! dans cette situation réciproque, tous deux agissant auprès d'amitiés diverses, tous deux antipathiques, de mœurs, de manières, de ton, d'intrigues, de passé et d'avenir, tous deux doivent s'exclure l'un l'autre d'ici à un temps donné; c'est une alliance momentanée, mais ce n'est pas une communauté de principes : tout cela aura une fin, une fin prochaine, à la première crise décisive.

Je n'ignore pas que les principes politiques, les formes du ministère Thiers et Guizot, plaisent au roi, et particulièrement à la cour; mais je sais

également que Louis-Philippe n'a point oublié l'échec porté à la prérogative royale par une ligue si bien formée, et qui est venue s'imposer à lui. Le joug lui plaît, il est doux, mais tous les accidens qui le lui ont imposé sont restés gravés dans son esprit; il sent profondément qu'il n'a pas été le maître, et cela le blesse. Il eût peut-être choisi les ministres actuels, mais ces choix se sont faits en dehors de lui, et quand il sait que tout le mouvement est parti de chez M. Bertin de Vaux, que de là sont venus les ministres, les acceptations, les refus; qu'un homme, un journal, fait et défait les pouvoirs; toutes ces circonstances blessent son amour-propre. On entoure tout cela sans doute d'un langage de pourpre et d'or, d'obéissance envers la majesté du trône, de fidélité et de dévouement aux institutions; mais la vérité est là; le roi sent qu'il y a trois présidences dans cet ordre hiérarchique: celle de M. Bertin de Vaux, celle de la couronne aujourd'hui presque nominale, et celle du maréchal Mortier toute nominale. Je demande à ceux qui connaissent le caractère politique de Louis-Philippe si cet état de choses peut long-temps se prolonger.

Il me reste à mettre ce ministère en présence des chambres. Ce sera l'objet d'un autre article.

Un pair de France.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 novembre 1834.

Le 15 novembre dernier, on lisait dans les journaux ministériels : « Hier à minuit, M. Passy, ministre des finances, M. Teste, ministre du commerce, et M. Ch. Dupin, ministre de la marine, ont donné leur démission. » Bientôt après, les journaux anglais apportaient la nouvelle de la dissolution du ministère Melbourne et de la nomination de lord Wellington au poste de premier ministre.

Il y a deux choses à considérer dans la situation actuelle de la France et de l'Angleterre : la manière dont le duc de Wellington, ainsi que ses collègues du dernier ministère, sont sortis des affaires, et la façon dont nos ministres viennent d'y rentrer.

On se souvient certainement du rejet de la liste civile par la chambre des communes à l'avénement du roi actuel. Ce rejet n'avait d'autre but que de renverser le duc de Wellington, alors premier ministre; il se fit par la coalition des whigs et des ultra-tories mécontens des concessions déjà faites par lord Wellington à leurs adversaires; car lord Wellington et sir R. Peel sont des modérés et presque des traîtres aux yeux de lord Winchelsea et de ses amis. Lord Wellington s'éloigna, et le ministère de lord Grey fut formé; il apportait pour programme ces conditions : la réforme parlementaire, l'abolition des sinécures et des charges oné-

reuses, l'alliance avec la France contre les principes des souverains alliés du continent.

On sait encore comment le ministère whig s'écroula dans les débats du bill de réforme, qu'il ne put faire passer dans la chambre des lords. Les pairs avaient trouvé là un moyen infaillible de reformer le ministère Wellington. Le duc rentra en effet aux affaires, mais pour y manifester une seconde fois, et plus que jamais, son impuissance. Son nouveau ministère dura dix jours. L'attitude que prit le pays parut si formidable aux tories et à leur chef avoué, que, de fait, ce ministère n'exista pas un seul instant. Il n'osa pas faire un seul mouvement; il ne prit aucune mesure de quelque importance; son existence éphémère se passa à tâtonner, et le grand général qui était à sa tête n'eut d'autre occupation que de se fortifier, comme en pays ennemi, contre l'insurrection populaire qu'il redoutait.

Voilà l'histoire succincte, mais fidèle, des deux derniers ministères du duc de Wellington. Celui-ci commence sous des auspices encore moins favorables en apparence.

C'est en l'absence du parlement, et comme par surprise, que le duc de Wellington s'est introduit dans le ministère. Depuis sa dernière retraite, le pays a fait un pas immense dans la révolution qu'il a commencée avec le bill de réforme. Le nom de Wellington, suspendu en manière de menace sur l'Angleterre, comme l'était sur la France le nom de Polignac, n'a pas été plus tôt prononcé et mis en lumière, que tout le pays s'est ému. Des associations hostiles, non pas seulement au ministère, mais au pouvoir royal, se forment de toutes parts; les pronostics d'une commotion prochaine et violente s'élèvent de tous les côtés; et ce ne sont pas des hommes qui connaissent bien l'état actuel de l'Angleterre, que ceux qui la peignent comme résolue à n'opposer au ministère Wellington qu'une résistance réfléchie et légale.

Le duc de Wellington connaît si bien l'esprit qui anime la chambre des communes, qu'il s'apprête à la dissoudre et à courir les chances d'une réélection générale. Les tories qui, il y a peu de jours, allaient partout disant, à Paris et à Londres, que les élections prochaines amèneraient, dans la chambre basse, une majorité radicale qui renverserait le ministère Melbourne au profit de lord Durham; les tories assurent maintenant que les électeurs des comtés enverront dans les chambres un nombre suffisant de députés ministériels. Ils oublient que les rangs des tories dans la chambre actuelle ne sont déjà composés que de ces élus des comtés, et que ces comtés n'ont environ que cent quarante membres à nommer. Les six cent soixante autres membres de la chambre des communes, d'où

viendront-ils, sinon des villes sur lesquelles le ministère lui-même n'ose pas compter? La seule chance de maintien qu'il ait, c'est que les élections lui envoient pour adversaires plus de whigs modérés que de radicaux. Il pourra alors s'entendre avec la majorité, mais à la condition de continuer le ministère Grey et le ministère Melbourne, avec la presque certitude de perdre ses voix dans la chambre des lords. Ce serait bien la peine d'être ministre et de se nommer Peel et Wellington!

On dit, il est vrai, que le parti des whigs modérés se grossit beaucoup en Angleterre, que la crainte du désordre y forme un *juste-milieu* qui s'étend à chaque heure; que toute la Cité, que toutes les populations des grandes villes, dont le bien-être dépend de la paix et de la prospérité du commerce, renoncent depuis quelque temps à leurs vieilles habitudes d'opposition innées de temps immémorial dans le bourgeois d'Angleterre; en un mot, que le pouvoir se fonde de plus en plus sur la peur publique, et se consolide sur les bases où nos habiles hommes d'état l'ont assis depuis quatre années en France.

Cela se peut, cela est probable, mais cela ne consolidera pas le ministère Wellington, qui n'a d'autre alternative que de continuer les whigs, de marcher sur les traces de Grey et de Brougham, et par conséquent de s'exposer comme eux à être débordé par lord Durham et le radicalisme, ou de se placer comme ministère de résistance, conduit par le plus vigoureux sabre de l'Angleterre, et prêt à trancher par la brutalité, à terminer par l'intervention de la force militaire, toutes les questions embarrassantes. Or, ce dernier système aurait peu de succès auprès du whighisme ou du juste-milieu, qui devient, dit-on, si compact depuis quelque temps. Les whigs, même les plus effrayés, auront assez de bon sens pour sentir que cette résistance ne se ferait pas à leur profit, et qu'en renvoyant lord Melbourne pour prendre lord Wellington, ils auraient échangé le soliveau contre la cigogne. En France, quand la majorité des chambres et du pays, on peut dire, se ralliait à Casimir Périer, qui venait aussi, comme Wellington, se mettre en travers du torrent révolutionnaire, elle savait qui elle prenait pour bouclier et pour guide. Casimir Périer était un homme de la révolution de juillet, il voulait une partie de ses conséquences, il avait intérêt à les vouloir; son existence tout entière se liait à l'émancipation populaire. La France fut alors prudente ou timide, poltronne ou habile, bien ou mal avisée, nous n'en jugeons pas; mais elle fut pleine de bon sens, comme elle est presque toujours; jamais elle n'eût prêté ses forces de résistance à M. de Polignac ou à M. de Villèle.

La question de l'église gallicane, qui se présente d'abord, va causer un cruel embarras au ministère Wellington et Peel, et à ses autres membres

encore anonymes. M. Peel, qui se trouve au fond de l'Italie, et sur lequel on compte comme on comptait ici sur M. Bresson, sir Robert Peel, l'orateur du ministère, se trouvera dans une situation difficile, devant une chambre des communes qui lui est hostile. Sans doute il fera ce que Pitt fit à son avénement, il la dissoudra, et travaillera habilement la chambre nouvelle; mais la chambre ne se recrute plus par des bourgs-pourris, l'Angleterre est attentive à ses élections, et ce serait risquer gros jeu que de lui procurer, comme alors, une guerre contre la France pour la distraire.

Ce n'est pas d'ailleurs avec notre ministère actuel qu'elle pourrait avoir lieu. La résistance commencée au 13 mars, à l'avénement de Casimir Périer, a bien changé de nature et de but depuis la mort de ce vigoureux ministre. Le ministère du 11 octobre n'a, il est vrai, à la bouche, que le nom de Casimir Périer, et plus de cinquante colonnes d'élégies et de panégyriques sur sa vie et sa mort remplissent les journaux du pouvoir, à chaque ébranlement ministériel. A sa mort, on fut bien tenté de faire ce que firent les généraux de l'armée du Rhin à la mort de M. de Turenne; on eût volontiers assis le défunt, couvert d'un manteau, à son banc, au milieu de la chambre, pour faire croire qu'il existait encore. L'ombre de Périer est la nymphe Egérie des Numa du ministère. On veut avoir l'air de ne gouverner que par ses traditions et par sa volonté, qu'on n'écoutait guère quand il était au pouvoir, qu'on travestissait autant que possible et dont on se moquait bravement entre soi, quand on était sûr qu'il ne pouvait entendre. Mais nos ministres et leurs journaux ont beau faire, sous la peau de Casimir Périer dont ils s'affublent, on voit passer les oreilles de M. Thiers qui se lève sur ses pieds et grossit sa voix pour effrayer le pays. Cette longue mystification touche enfin à son terme, et les causes qui l'ont prolongée si long-temps ne sont rien moins qu'honorables pour ceux qui en ont fait leur profit.

En Angleterre, les hommes d'état, quels que soient leur mérite et leur influence, apportent au ministère des opinions franches et tranchées. C'est la condition à laquelle on prend et on garde le pouvoir. On sait ce que sont lord Grey, lord Brougham, lord Durham et lord Wellington. Lord Grey avait-il assez nettement annoncé son but et sa marche quand il prit le ministère? Canning avait-il été moins franc quand il envoya, par le monde entier, la devise qu'il voulait inscrire sur sa bannière ministérielle? Lord Brougham, qui a hésité un moment dans les derniers mois de son ministère, n'a pas laissé soupçonner la moindre ambiguité dans ses sentimens, depuis sa lettre aux électeurs de Londres. On sait bien où tendra lord Durham s'il arrive à la direction des affaires, et dans peu de jours, on saura ce que veut lord Wellington. Mais que représentent les opinions

de M. Thiers, les opinions de M. de Rigny, les opinions de M. Humann, les opinions de M. le duc de Trévise, le président de ce conseil, et même les opinions de M. Guizot? Quoi de plus divergent que toutes ces pensées politiques, liées en faisceau, ou plutôt en fagot, pour former un ministère? Lord Byron dit quelque part, au sujet de Lewis et de Mme de Staël, tous deux bavards disputeurs, et qui avaient cessé de se voir : « Hélas! ils sont brouillés et ne se querelleront plus. » C'est ce qu'on pouvait dire, il y a peu de jours, et ce que l'on répétait hier du ministère actuel, si on peut encore l'appeler ainsi.

Le ministère de l'état de siège et ses amis des journaux se renferment dans ces paroles : « Nous représentons une résistance. » Si c'est une résistance à la constitution, à la bonne heure, nous la comprenons; une résistance aux idées de réforme dans l'administration, aux vues d'économie, cela est possible. En ce sens, le ministère actuel est un véritable ministère de résistance, comme celui de lord Wellington, qui a du moins la franchise d'avouer ses opinions et de ne pas se donner comme un soutien des idées libérales et progressives.

Le ministère dit encore : « Le tiers-parti n'est pas en état de résister, comme nous l'avons fait, à la révolution. » C'est ce que les tories disent aux whigs en Angleterre. Mais cette fois, le ministère a peut-être raison. Le tiers-parti en est encore à se chercher lui-même. Il a paru trois jours au pouvoir, mais représenté par des choix si bizarres, que le ministère actuel offre une admirable unité près de celui que nous avons vu passer comme une ombre. On dit que le tiers-parti, le parti parlementaire, comme il veut qu'on l'appelle maintenant pour effacer jusqu'au nom sous lequel il a subi une si triste défaite, a senti depuis ce jour la nécessité de se constituer, et de présenter quelques têtes élevées en cas d'évènement. Nous lui souhaitons bonne chance, mais nous craignons bien que M. Dupin, le chef invisible de ce parti occulte, ne cache la sienne au moment où l'on voudra le couronner du titre de ministre. En Angleterre, la conduite politique que tient M. Dupin ne serait pas possible. Son rôle serait bientôt fini : on l'eût forcé d'être ministre il y a long-temps.

La France ne peut pas cependant toujours être balottée entre MM. Thiers et Guizot, ou entre M. Thiers et M. Dupin. M. Dupin voit déjà combien mal a réussi l'idée qu'il a eue d'envoyer son frère Raton tirer pour lui du feu les marrons ministériels. Aussi, pour peu que M. Dupin trouve à former, avant la session, dans sa tête incertaine, une sorte de système politique, s'il arrive à se faire une idée juste de l'amnistie qu'il veut, s'il parvient à concilier sa haine pour ses amis de la gauche avec son aversion pour ses amis du château, à faire marcher d'accord son goût de popularité

et son mépris de la presse et de l'opinion, s'il en vient à unir toutes ces choses, fort conciliables comme on voit, nous aurons prochainement un ministère tiers-parti, un ministère Dupin, un ministère unique.

Déjà tous les conciliateurs, tous les entremetteurs politiques s'agitent. On va de M. Dupin à M. Molé, de M. Molé au maréchal Gérard, et même à M. Odilon Barrot. Il est des esprits habiles qui essaient, depuis plusieurs années, de réunir M. Dupin et M. Odilon Barrot, de faire fraterniser ces deux rivalités de tribune et de robe, ces deux adversaires de la chambre et du palais, qui se tracasseraient infailliblement s'ils étaient placés l'un près de l'autre. Etrange projet! tentative gigantesque! Peut-être serait-il moins difficile d'accorder M. Dupin avec lui-même que M. Dupin avec M. Barrot.

Quoi qu'il en soit, les négociateurs de tous les rangs et de toutes les nuances (on dit avoir vu parmi eux jusqu'à M. Thiers) sont revenus assiéger la porte de l'hôtel de M. Molé. Mais M. Molé est en grande défiance. Il sait que la soif d'hommes honorables qu'éprouve le pays doit ramener nécessairement à lui; et ayant reconnu à quelles pitoyables roueries les habiles du ministère savent descendre dans l'occasion, il se tient sur ses gardes. M. Molé, qui avait posé si nettement le principe de non-intervention, pendant son ministère des affaires étrangères, en 1830, M. Molé se dit modestement dépassé par la nuance qui se forme entre M. Thiers et M. Dupin. A la vérité, en parlant ainsi, M. Molé ne peut retenir un sourire ironique. Il est certain toutefois que le roi, d'ordinaire si habile et si fin, a été cette fois le jouet des doctrinaires. La tendance naturelle de son esprit l'a fait se complaire d'abord dans le bon tour de compère et l'ingénieuse mystification que M. Thiers et M. Guizot préparaient au tiers-parti. C'était un trait d'esprit fort agréable sans doute, que de prendre au dépourvu ce pauvre tiers-parti, qui demande depuis si long-temps les portefeuilles, que de mettre en demeure M. Dupin, que de lui faire donner deux ou trois de ses amis comme ôtages, d'embarrasser leurs mains novices du portefeuille le plus étranger à leurs études et à leurs connaissances, et de les faire présider par un vétéran de l'empire, resté en politique à M. de Norvins, et en littérature à feu M. Arnault. Mais ce n'était pas seulement au tiers-parti que M. Thiers et M. Guizot comptaient jouer cette bonne pièce; ils engageaient, ils compromettaient ainsi plus fortement la royauté avec eux, ils se débarrassaient, non pas seulement de M. Dupin, de M. Passy et de ses amis, mais de M. Molé qu'ils avaient tenté de traîner sur la claie, et enfin ils dévoraient, au nom de la royauté, toute une nuance ministérielle, ne lui laissant d'autre refuge que l'extrême gauche ou eux-mêmes. Les doctrinaires

aiment la royauté de Louis-Philippe tant qu'ils sont ministres; s'ils finissent, ils veulent qu'elle finisse comme eux, et se disent philosophiquement : *omnes eodem cogimur*.

Mais la pensée suprême a aussi ses finesses et ses replis. Elle a vu où tendaient tous ces mouvemens, et au moment où on le croyait irrévocablement enlacé et pris sans retour dans le filet doctrinaire, le lion royal s'est dégagé d'un coup de dent. Pour parler plus net, il paraît que le roi s'est opposé, avec une vigueur peu commune, au projet de discours d'ouverture de la session, apporté hier au conseil par M. Thiers et M. Guizot, dans lequel la royauté brisait avec les factieux du tiers-parti, et se mettait dans l'alternative de garder les ministres actuels ou de dissoudre la chambre. Nous aurions eu sans doute alors en France comme en Angleterre le spectacle d'une réélection générale, et de la chute du ministère devant une chambre nouvelle; mais il n'en sera pas ainsi, et il est probable que, si le ministère du duc de Wellington dure seulement dix jours, comme le dernier, il aura survécu au ministère, déjà trois fois restauré, du 11 octobre.

Si le ministère Wellington restait alors debout, il serait peut-être destiné à se retrouver en face du ministère de M. Molé, qui le décida en 1830 à reconnaître la révolution de juillet, et prépara, par son attitude honorable, l'alliance de l'Angleterre et de la France.

En définitive, la chambre parait décidée à repousser l'immoralité politique dans la personne de M. Thiers, les doctrines de la restauration dans celle de M. Guizot, et l'absence complète de principes dans quelques autres de leurs collègues. La chambre, comme le pays, a été frappée de dégoût à la vue des manœuvres éhontées et de l'audacieuse rouerie que les ministres actuels ont employées à se maintenir en place. La France est lasse d'être traitée comme un enfant à qui on fait peur, lasse d'être le jouet d'hommes sans conscience qui la tiennent depuis deux ans au régime des scandales, des tripotages les plus honteux, des menaces et des fausses promesses, et quels que soient les tours de passe-passe que les ministres actuels lui préparent encore, elle saura leur échapper.

REVUE LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE.

Sous le titre de *Précis de l'Histoire de la philosophie* (1), MM. de Salinis et de Scorbiac, directeurs du collége de Juilly, viennent de publier un manuel fort plein de science et de faits, non-seulement à l'usage de leur établissement, mais encore à celui du grand nombre des enseignemens philosophiques dans les colléges, et même d'une utilité applicable à tous les lecteurs amis de cette haute faculté de l'esprit humain. Le point de départ adopté dans l'ouvrage est la révélation, et l'auteur ou les auteurs n'affectent pas de se placer dans cette position philosophique indifférente, qui n'est pas pour cela une véritable impartialité. Mais en même temps, les analyses et les exposés qu'ils font des doctrines diverses ne sont pas moins d'une grande exactitude et d'une parfaite équité. Quatre périodes historiques y sont plus particulièrement traitées : 1° la période de la philosophie orientale, dans laquelle les spéculations de la philosophie brahminique et chinoise sont exposées par une plume très au courant des plus récentes connaissances; 2° la période de philosophie grecque, fort complète aussi, et embrassée avec une sérieuse intelligence des grands systèmes; 3° la période chrétienne qui comprend les pères des cinq premiers siècles; 4° le moyen-âge dans ses philosophes contemplatifs ou scolastiques. Ces deux dernières périodes, le moyen-âge et les cinq premiers siècles, ordinairement effleurés à peine dans les précis de l'histoire de la philosophie, sont ici traités avec un développement et une lucidité qui annoncent chez le rédacteur de ce manuel un des hommes les plus familièrement versés en ces sources profondes. Les temps modernes, qui forment la cinquième et dernière période, à partir de Bacon et Descartes, et qui constituent pour un grand nombre d'enseignemens le principal de l'histoire de la philosophie, n'obtiennent pas ici tout le développement qui conviendrait peut-être; mais c'est la partie la plus abordable, celle à laquelle les discussions habituelles du dehors initieront assez tôt les jeunes esprits, et il était plus utile de leur faire apprécier tous ces immenses travaux précédens qu'on a trop de hâte d'oublier dans la plupart des débats modernes. Le style de l'ouvrage est d'une belle clarté et d'une rigueur philosophique qui rappelle en certaines pages d'exposition l'auteur de la *Controverse chrétienne*; et il nous a semblé que celui-ci, ami des éditeurs, pourrait bien ne pas être étranger en effet à la rédaction d'un livre modeste, et dont pourtant toute plume s'honorerait.

(1) Chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 12.

— MM. Grégoire et Collombet continuent avec persévérance et zèle leurs publications et traductions des pères de l'Eglise des cinq premiers siècles. Après Salvien, que nous avons dans le temps annoncé à nos lecteurs, voici cette fois *saint Vincent de Lérins* et *saint Eucher de Lyon* (1). Le *Commonitoire* de saint Vincent de Lérins est un des livres les plus cités et les plus considérables de cette époque chrétienne, et dans lequel les points importans de dogme et de doctrine sont le mieux éclaircis. L'unité dans l'Eglise et une sorte de progrès au sein de cette unité y sont admirablement posés. En général toute cette école de Lérins cherchait à concilier le plus d'intelligence et de liberté avec la grace et la foi : Vincent de Lérins en est un des plus éloquens organes. Quant à Eucher, ses lettres ou traités sur la *Louange du Désert* et sur le *Mépris du Monde* forment d'aimables et pieux conseils, qui caractérisent à merveille la situation des ames à cette époque, et ce mélange d'élégance littéraire, un peu païenne, avec une morale austère. La traduction de MM. Grégoire et Collombet reproduit bien le modèle, et, placée en regard du texte, elle aide souvent en même temps qu'elle invite à y recourir. Des biographies, des notes, des rapprochemens et éclaircissemens accompagnent les traités et complètent la perspective historique de ce temps-là. MM. Grégoire et Collombet nous promettent pour leur prochaine traduction saint Sidoine Apollinaire, avec le texte en regard : nous ne saurions trop encourager ces travaux de conscience et d'étude pieuse, qui font circuler dans un plus grand nombre de mains des trésors que les érudits connaissent et que toutes les personnes instruites devraient posséder.

— Le docteur Léon Simon vient de donner une traduction fort soignée du grand ouvrage de *Dugald Stewart*, *Philosophie des Facultés actives et morales de l'Homme* (2). Le célèbre auteur écossais, dans cet écrit qui présente l'ensemble complet de ses observations et de sa doctrine philosophique morale, développe ce qu'il n'avait fait qu'indiquer sommairement pour ses élèves dans ses *Esquisses de Philosophie morale*, que M. Jouffroy a si éloquemment introduites et naturalisées parmi nous. Dans son premier grand ouvrage sur la *Philosophie de l'Esprit humain*, Dugald Stewart envisageait principalement l'homme comme être intelligent, et s'attachait à analyser surtout cette partie de notre nature qu'on appelle entendement, marchant sur les traces de Reid et redressant Locke. Mais ici, le philosophe, par une psycologie moins abstraite et moins exclusivement rationnelle, aborde l'homme du côté des penchans actifs, des pas-

(1) Rusand à Lyon; Poussielgue-Rusand, Paris, rue Hautefeuille, 9.

(2) Alexandre Johanneau, rue du Coq-Saint-Honoré, 8, 2 vol. in-8°.

sions et instincts qui sont les mobiles réels des facultés de l'intelligence; il marche davantage sur les traces d'Adam Smith, et nous donne sa théorie des sentimens moraux. Il distingue et discute successivement : 1° les appétits, 2° les désirs, 3° les affections, 4° l'amour de soi, 5° la faculté morale. Quelque opinion qu'on garde après la lecture du livre sur la réalité de ces divisions qu'une philosophie plus forte trouverait sans doute moyen de simplifier et de réduire, ce qu'il faut reconnaître, c'est l'agréable et instructif chemin par lequel le philosophe nous a menés; c'est cette multitude de remarques fines, judicieuses et ingénieuses, tempérées, qu'il a semées sous nos pas; c'est ce jour si indulgent et si doux qu'il sait jeter sur la nature humaine en y pénétrant; c'est l'émotion honnête qu'il excite en nous tout en nous apprenant à décomposer et à observer; ce sont les heureuses applications morales et pratiques, le choix et l'atticisme des exemples, et les fleurs d'une littérature si délicatement cultivée à travers les recherches de la philosophie. Après l'examen et la discussion des mobiles, l'auteur aborde les devoirs et leurs diverses branches, devoirs envers Dieu, envers nos semblables et envers nous-mêmes; dans ce traité sur la vertu, qui comprend tout le second volume, on rencontre les plus hautes questions de la nature humaine, aplanies avec cette aisance particulière à l'aimable philosophe, et accompagnées de digressions bien assorties. Tous les amis de la philosophie et d'une littérature ingénieuse et sérieuse voudront lire ces deux volumes, et sauront gré à M. Simon de nous les avoir fait connaître.

— M. Damiron avec lequel nous sommes, bien malgré nous, en retard, a publié, il y a quelques mois (chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 12), la seconde partie de son cours de philosophie : la première contenait la psycologie proprement dite; le volume nouveau comprend la morale. C'est ainsi que Dugald Stewart, après sa *Philosophie de l'Esprit humain*, a publié sa *Philosophie des Facultés actives et morales*. Les personnes auxquelles s'adressent les écrits du philosophe écossais, devront désirer connaître l'ouvrage d'un des hommes qui cultivent en France avec le plus de distinction et de sagesse cette même philosophie transplantée par M. Royer-Collard. M. Damiron s'interdit peut-être un peu trop dans sa manière actuelle, plus scientifique et plus sobre qu'autrefois, les développemens et applications historiques ou littéraires dont le bon Dugald-Stewart orne et quelquefois recouvre son chemin; mais nulle lecture n'est plus saine à l'ame, plus doucement pénétrante et persuasive, plus satisfaisante à tout esprit honnête et reposé que ce volume de M. Damiron. Les fines et justes observations y abondent; l'auteur attribue quelquefois, je pense, à des vues de détail plus de valeur scientifique et de généralisation qu'elles ne

comportent. La nature humaine, par bien des côtés exorbitans, échappe, ce nous semble, et pour son malheur, à cette simple, chaste et indulgente théorie. Mais il est bien de l'offrir, de la rappeler dans toute son intégrité aux ames modérées, auxquelles elle est suffisante; il est bien surtout d'en faire le premier enseignement, et comme le premier tableau au fond des pures et jeunes ames; car elles y reviendront avec fruit, elles s'en ressouviendront un jour.

— Nous signalerons dans le *Dictionnaire de Physique générale*, publié par Mame (rue Guénégaud, 25), un article *Alchimie*, de M. Gilbert, l'ancien ami et éditeur du théosophe Saint-Martin. Les amateurs des sciences occultes, s'il en est encore, les personnes plus positives qui tiennent à en constater la bibliographie et l'histoire, y trouveront de curieuses indications données par un homme qui semble avoir, sinon pénétré le secret, du moins tourné de près à l'entour.

— Les dernières livraisons de l'*Encyclopédie pittoresque*, publié par Lachevardière (rue du Colombier), contiennent de remarquables articles, *Arianisme*, *Aristote*, où l'on reconnait la pensée philosophique profonde et la plume énergique de M. Pierre Leroux, à qui cette encyclopédie est déjà redevable, ainsi qu'à M. Jean Reynaud, de tant d'articles importans. En restant fidèles et exacts dans les exposés historiques, MM. Leroux et Reynaud savent produire les idées très neuves et dignes du plus sérieux examen, avec lesquelles ils envisagent l'histoire de la philosophie et du christianisme.

— M. Paulin Paris, poursuivant ses utiles travaux sur la littérature française au moyen-âge, nous a donné, après le roman de *Berthe-aux-grands-pieds*, dont nous avons parlé en son temps, le *Romancero* français, ou Choix des chansons des anciens trouvères (Teschener, place du Louvre, 12), que nous n'avons pas annoncé encore. Ce recueil, composé avec le soin et le goût qui distinguent le spirituel érudit, est un agréable bouquet de nos plus vieilles romances, dont la fraicheur et la délicatesse se révèlent pour la première fois depuis des siècles. Des notes discrètes et essentielles rendent cette lecture facile; des notions sur les auteurs connus ou présumés la rendent souvent piquante et toujours instructive. Ces chansons et romances appartiennent à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle. Les trouvères sont la plupart des princes et des rois; Jean de Brienne, roi de Jérusalem, Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis et roi de Sicile, Pierre de Dreux, dit *Maucler*, comte de Bretagne: mais Queenes de Béthune, l'un des ancêtres de Sully, et Audefroi-le-Bâtard, paraissent les plus anciens. La plupart des sujets de leurs chants sont des complaintes d'amour et de chevalerie. Un coloris vif, une naïveté mêlée de sensibilité,

une mélodie heureusement d'accord avec l'émotion, recommandent ces courtes pièces. On peut voir maintenant que Charles d'Orléans et Thibaut de Champagne, qui avaient pris à eux seuls toute la gloire de leurs contemporains ou devanciers, n'étaient que d'heureux et premiers échantillons de cette branche de notre poésie qui s'étend depuis le milieu du XIIe siècle jusqu'à la fin du XVe, et qui cesse dans la poésie plus érudite de la Renaissance. A l'article de Hues de la Ferté, M. Paris a traité et éclairci, avec une érudition légèrement railleuse, la question des amours de la reine Blanche et de Thibaut de Champagne, que l'éditeur des Chansons du comte, dans le dernier siècle, avait essayé de nier : la discussion de M. Paris est un vif exemple de l'appui qu'une chanson bien interprétée peut apporter à un point d'histoire. Nous attendons avec intérêt la suite de ces publications auxquelles nous désirons, non pas plus de goût ni de soin, mais des considérations parfois plus étendues et des points de vue éclairés par une littérature plus générale. S.-B.

En offrant à nos lecteurs deux fragmens inédits du duc de Saint-Simon, nous n'avions pas à craindre ce premier mouvement d'incrédulité qui accueille toujours les découvertes littéraires. Nous donnions explication satisfaisante des origines : et d'ailleurs, on reconnait si aisément la manière du célèbre écrivain, que chaque page apparaît en quelque sorte signée de cette main qui vivifiait tout! Mais on a lancé contre nous une accusation grave; on a publié, sans s'appuyer de preuves, que nous n'avons fait que reproduire des passages empruntés aux mémoires connus. Pour épargner à cette assertion la qualification sévère qu'elle mérite, nous supposons qu'elle a été émise sous l'impression d'un souvenir confus. Tels sont les faits. Saint-Simon, dans une digression relative à son père, favori de Louis XIII, a dû rappeler quelques traits de l'histoire générale et notamment l'affaire du Pas-de-Suze (tome Ier, page 69.). Mais nous n'y voyons pas vivre Louis XIII, comme dans le morceau trois fois plus étendu que nous avons donné; nous n'y retrouvons pas ce qui caractérise l'auteur, et que lui-même a appelé, dans son introduction générale, *les diverses machines du théâtre du monde, les riens apparens qui en ont mu les ressorts*.

Saint-Simon nous apprend lui-même pourquoi il a omis ou tronqué dans ses mémoires les faits qu'il a, long-temps après, développés pour réfuter Fontenay-Mareuil. « Je serais trop long, dit-il (tome Ier, pag. 60), si je me mettais à raconter bien des choses que j'ai sues de mon père. Je me contenterai de quelques-unes remarquables en général. *Je ne m'arrêterai point à la fameuse* JOURNÉE DES DUPES, où il eut le sort du cardinal de Richelieu entre les mains. » C'est dire assez que celle de nos relations qui porte ce titre est complètement neuve. Elle présente un drame complet et suivi. La réception de Mme de Combalet nous paraît une des heureuses pages de l'auteur. Ecrite en 1755, elle apprendra aux biographes de Saint-Simon qu'à l'âge de soixante-dix-huit ans, il avait conservé la pétulante jeunesse de son style.

F. BULOZ.